This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H/X 5728 A.4

~~126 b 25~~

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MÉRY

LE BONNET VERT

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. MÉRY

FORMAT GRAND IN-18

L'AME TRANSMISE. . .	1	vol.	UN HOMME HEUREUX. .	1	vol.
UN AMOUR DANS L'AVENIR.	1	—	LES JOURNÉES DE TITUS.	1	—
ANDRÉ CHÉNIER. . . .	1	—	LA JUIVE AU VATICAN.	1	—
L'ASSASSINAT.	1	—	UN MARIAGE DE PARIS.	1	—
LE BONNET VERT. . .	1	—	MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.	1	—
LE CARNAVAL DE PARIS.	1	—	MARTHE LA BLANCHISSEUSE.	1	—
LA CHASSE AU CHASTRE.	1	—	MONSIEUR AUGUSTE. . .	1	—
LE CHATEAU DE LA FAVORITE.	1	—	LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.	1	—
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.	1	—	NOUVEAU THÉATRE DE SALON.	1	—
LE CHATEAU VERT. . .	1	—	LES NUITS ANGLAISES.	1	—
LA CIRCÉ DE PARIS. .	1	—	LES NUITS ITALIENNES.	1	—
LA COMTESSE ADRIENNE.	1	—	LES NUITS ESPAGNOLES.	1	—
LA COMTESSE HORTENSIA.	1	—	LES NUITS D'ORIENT. .	1	—
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.	1	—	LE PARADIS TERRESTRE.	1	—
LA COUR D'AMOUR. . .	1	—	POÉSIES INTIMES. . . .	1	—
UN CRIME INCONNU. . .	1	—	RAPHAEL ET LA FORNARINA.	1	—
LES DAMNÉS DE L'INDE.	1	—	SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS.	1	—
DEBORA.	1	—	THÉATRE DE SALON. .	1	—
LE DERNIER FANTOME. .	1	—	TRAFALGAR.	1	—
LES DEUX AMAZONES. .	1	—	LE TRANSPORTÉ. . . .	1	—
LA FAMILLE DHERBIER.	1	—	LES UNS ET LES AUTRES.	1	—
LA FLORIDE.	1	—	URSULE.	1	—
LA GUERRE DU NIZAM.	1	—	LA VIE FANTASTIQUE. .	1	—
HÉVA.	1	—			
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.	1	—			

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LE

BONNET VERT

L'AME TRANSMISE
VAN DICK AU PALAIS BRIGNOLA
LA POPULARITÉ

PAR

MÉRY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879
Droits de reproduction et de traduction réservés

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD

NOTICE SUR MÉRY

Marseille, la ville grecque exilée sur nos rivages, a voulu, comme autrefois ses sœurs d'Ionie, revendiquer le berceau d'un fils d'Homère. C'est une prétention qui l'honore, mais à laquelle, nous regrettons de le dire, il faut absolument qu'elle renonce.

Joseph Méry est né aux Aygalades, en 1802, près de l'ancien château de Barras, aujourd'hui la propriété de M. de Castellane.

Il eut pour précepteur un vieux prêtre, l'abbé Carrié, qui lui enseigna merveilleusement le latin.

Son intelligence s'éveilla et grandit dans ces douces régions méridionales, toutes de pourpre et d'azur, où la mer et le soleil se donnent un éternel baiser.

Le poëte enfant se plaisait à faire de longues promenades sous les grands bois de Gemenos, et ce fut là sans doute que lui apparut pour la première fois cette belle nymphe harmonieuse dont il a retenu les chants célestes, et qui, depuis, l'a toujours abrité de ses blanches ailes.

En 1815, achevant ses études à Marseille, il assista aux luttes sanglantes et aux épouvantables massacres qui signalèrent dans le Midi le retour des Bourbons.

Saisi d'horreur et méprisant un parti assez lâche pour soudoyer le meurtre, le jeune homme, bercé jusque-là dans les principes du royalisme, déchira ses langes.

Il devint bonapartiste et libéral.

De cette époque datent les débuts de Méry dans la carrière littéraire. A côté du poëte se révéla tout à coup le journaliste incisif, spirituel et mordant.

Le premier soin du parti prêtre avait été de prêcher la croisade contre l'Université, cette magnifique création du génie de l'Empire.

Une coterie haineuse, hypocrite et déloyale, sapait l'institution dans sa base. On enlevait aux laïques les hautes fonctions universitaires pour en revêtir des membres du clergé. L'intolérance et le fanatisme allaient si loin, que M. l'abbé Éliça-Garay, inspecteur en chef des colléges, enjoignait expressément aux professeurs de donner les prix à ceux des élèves qui remplissaient avec le plus de ponctualité leurs devoirs religieux, sans acception de mérite, de travail et de talent.

Révolté de cette injustice, dont peut-être il avait été la première victime, Méry, à peine âgé de dix-sept ans, s'arma du fouet de la satire et en cingla le visage de M. l'inspecteur en chef des colléges.

L'article parut dans un petit journal de Marseille.

Toute la coterie cléricale sonna le tocsin.

M. l'abbé Éliça-Garay porta plainte devant les tribunaux et fit condamner à quinze mois de prison le jeune auteur du pamphlet.

Méry se constitua prisonnier.

Fier de son action, heureux d'être persécuté pour la cause dont il avait pris la défense, il s'étendit brave-

ment sur la paille des cachots et ne voulut pas entendre parler d'une demande en grâce.

L'oiseau charme sa captivité par des chants; le poëte est comme l'oiseau.

Méry chanta quinze mois, et, quand on ouvrit les portes de sa cage, il prit son vol du côté de Paris, avec un recueil d'odes et de poésies fugitives.

Pendant l'espace de neuf ou dix années, c'est-à-dire jusqu'en 1828, il habita tantôt la capitale et tantôt Marseille, où il avait fait ses premières armes dans le journalisme et où l'appelaient de nombreux amis.

Il se lia surtout avec Alphonse Rabbe, publiciste original, qui, après avoir écrit les *Masséniaires*, diatribe violente contre Masséna, gouverneur de Marseille, s'agenouilla tout à coup devant le drapeau qu'il avait insulté, fit amende honorable et déclara hautement que celle de ses mains qui avait tenu la plume devait être brûlée.

Les libéraux le dispensèrent de rallumer pour son usage personnel le brasier de Mutius Scævola.

Rabbe devint l'un des ennemis les plus irréconciliables de la légitimité.

Son influence était grande sur la jeunesse de Marseille. Il créa des journaux, où il exploita, pour le compte de l'opposition, un peu son propre talent, beaucoup celui des autres.

Sous les auspices d'Alphonse Rabbe, Méry devint l'un des plus actifs rédacteurs du *Phocéen*.

Mais bientôt, voulant se mettre à l'abri de l'exploitation exercée par cette feuille, il créa lui-même un second journal voué à la cause du libéralisme. La *Méditerranée* troubla le repos de plus d'un fonctionnaire et fit jouer souvent le télégraphe sur la ligne de Paris à Marseille.

Ces deux journaux se réunirent plus tard en un

seul, appelé le *Sémaphore*, qui a continué sa publication jusqu'à nos jours.

Vers 1824, les voyages de Méry à Paris devinrent plus fréquents.

Il commença à y poser les bases de sa réputation littéraire.

Mais, comme tous les gens de lettres qui refusent de se prosterner devant le pouvoir et qui n'émargent pas le registre des gratifications, il lui arriva plus d'une fois, à l'heure du dîner, de se poser un problème, que sa bourse vide l'aidait médiocrement à résoudre.

Alphonse Rabbe, installé depuis six mois à Paris, où il écrivait l'*Histoire des Papes*, offrit au poëte une place à sa table et le pria de traduire quelques in-folio latins, besogne peu récréative, qui absorbait tout le temps de Méry et semblait lui défendre à perpétuité de dîner ailleurs.

Fidèle au système d'exploitation qui lui avait réussi jadis à Marseille, l'ancien rédacteur en chef du *Phocéen* ne cherchait pas à procurer à son compatriote un travail plus en rapport avec ses goûts et son talent. Il eût fait traduire à Méry la collection tout entière des Pères de l'Église et les canons de tous les conciles, sans une circonstance qui permit enfin à son jeune convive de manger à une table moins coûteuse.

Soulé, directeur du *Nain-Jaune*, aujourd'hui sénateur aux États-Unis et l'un des plus illustres chefs de l'Union américaine, vint rendre visite à l'historien des papes et lui demander quelques articles pour son journal.

— Impossible, mon cher, impossible ! s'écria Rabbe, avec tout l'orgueil d'un écrivain persécuté par les libraires.

Le visiteur insista, mais inutilement ; il se vit obligé de sortir sans la moindre promesse d'article.

— C'est fort bien de refuser pour vous, dit Méry,

qui avait assisté à la conversation; mais vous auriez pu accepter pour moi.

— Ah! c'est juste, dit Rabbe. Où diable avais-je l'esprit? Mais Soulé n'est plus là, comment faire?

— Donnez-moi une lettre; j'irai, ce soir même, au *Nain-Jaune*.

— Hum! fit Rabbe, jetant un coup d'œil de regret sur les in-folio latins.

Néanmoins il écrit la lettre.

Méry, triomphant, l'emporte, rédige deux articles en toute hâte, et court au bureau du *Nain-Jaune*, où il trouve Léon Halévy et Santo Domingo.

Il leur présente sa copie avec la lettre de Rabbe.

— Oh! oh! lui disent ces messieurs, il y a du bon dans ces articles; mais sont-ils de vous seul?

— Et de qui donc seraient-ils? demande Méry.

— Votre patron, sans doute, y a mis la main? Il nous semble reconnaître le style de Rabbe.

— Ah! ceci devient trop fort! s'écrie le jeune homme piqué au vif. Qu'on me donne un sujet! je veux le traiter à l'instant même, là, devant vous.

Léon Halévy et Santo Domingo le prennent au mot.

Ils lui proposent pour thème la *Petite Poste*.

Méry prend la plume, et, séance tenante, il rédige un article désopilant, plein d'esprit, de verve et de gaieté, qu'on porte à l'heure même aux compositeurs, et qui, le lendemain, est dévoré d'un bout de Paris à l'autre.

Soulé, sans plus de retard, offre à Méry le titre de rédacteur du *Nain-Jaune* avec dix-huit cents francs d'appointements.

Huit jours après, il porte cette somme à deux mille quatre cents francs, puis à trois mille; puis la caisse ne compte plus et donne au nouveau rédacteur tout ce qu'il demande.

Méry faisait tout le journal.

Un pareil envahissement, dont il n'était pas le maître, puisque sa facilité extraordinaire multipliait chaque jour la copie et que le directeur choisissait ses articles de préférence à ceux des autres; cet envahissement, disons-nous, souleva contre lui des rancunes jalouses, que son caractère affectueux et bienveillant ne tarda pas à faire disparaître.

Il eut bientôt, du reste, à s'occuper de travaux plus dignes de sa plume.

Les natures poétiques se rapprochent; le génie attire le génie.

Victor Hugo, déjà célèbre, se lia très-étroitement avec le jeune rédacteur du *Nain-Jaune*, et, depuis, ils n'ont pas cessé d'être frères par le talent et par le cœur.

L'*Enfant sublime* entrait, comme Méry, dans sa vingt-deuxième année; mais il était absolument imberbe et ressemblait à une jeune fille déguisée en page, ce qui explique la qualification que lui accorda Châteaubriand.

Victor Hugo venait de chanter les pompes du sacre.

Un autre poëte, dont la liaison avec Méry commençait également alors, avait cru devoir célébrer aussi Reims, Charles X et la sainte Ampoule.

On devine qu'il s'agit de Barthélemy.

Ce dernier, royaliste de conviction, mais très-pauvre, avait eu l'espérance, en éperonnant sa muse, d'attirer sur lui l'œil du pouvoir, et comptait sur une large gratification ministérielle.

Effectivement, une lettre de M. de Damas lui arrive un beau matin.

Barthélemy court au ministère, M. de Damas n'est pas visible.

Il y retourne le soir même, le lendemain, le surlendemain, huit jours de suite, personne!

Fort de la lettre reçue, il s'obstine à frapper à cette porte toujours close. Enfin elle s'ouvre, un huissier se présente et offre, de la part du ministre, au chantre de la sainte Ampoule... un louis !

C'était la quarante-troisième visite de Barthélemy au ministère.

Furieux, il jette la pièce d'or au nez de l'huissier, quitte la place avec une soif de vengeance facile à comprendre, et rencontre Méry sur le boulevard, au moment où passaient les équipages de Sidi-Mahmoud, ambassadeur du bey de Tunis pour les fêtes de Reims.

L'entretien des deux poëtes dut être curieux.

Méry, qui n'avait pas chanté le sacre, et dont les principes libéraux s'exaltaient encore par les événements, tenait le baril de poudre ; la colère de son nouvel ami servit de mèche, et la première *Sidienne* éclata.

Presque immédiatement elle fut suivie de deux autres, qui eurent, comme leur aînée, un succès dont aucune publication de nos jours n'offre d'exemple.

Effaçant intrépidement du dictionnaire le mot *impossible*, nos deux collaborateurs résolurent de renverser le ministère Villèle, roc immuable contre lequel était venue se briser l'armée tout entière des deux oppositions.

Quiconque a vu Paris le jour où fut publiée *la Villéliade* a dû nécessairement être illuminé d'un rayon prophétique et saluer dans l'avenir, à quatre ans de distance, les barricades de juillet.

Jamais satire d'un aiguillon plus fin, plus délicat, et en même temps d'une portée plus sûre, ne fut lancée contre un homme politique.

Il fallait, pour écrire ce chef-d'œuvre, une maturité de conviction, une force de logique et un sang-froid railleur qui ne pouvaient appartenir à un converti de la veille ; aussi Barthélemy, avec une franchise qui

l'honore, avoue-t-il (1) que la meilleure part du succès de *la Villéliade* est due à son collaborateur.

Méry logeait, à cette époque, rue du Harlay-du-Palais. Son compagnon de chambre était Armand Carrel.

Aucun libraire n'avait acheté le manuscrit d'avance. Le *Nain-Jaune*, écrasé par des amendes énormes, avait cessé de paraître.

Comment payer un imprimeur?

Armand Carrel et Méry rassemblent quelques camarades; on lit le poëme; tous les auditeurs sont dans l'enthousiasme et proclament *la Villéliade* un chef-d'œuvre.

Il y avait à cette réunion d'amis un clerc d'avoué qui ne s'attendait en aucune sorte à être, quelque vingt ans plus tard, ministre de l'instruction publique.

Achille de Vaulabelle ne possédait pas un sou vaillant.

Mais il fouilla dans la poche de son frère, officier aux gardes, y trouva quelques louis, et, quarante-huit heures après, *la Villéliade*, tout imprimée et toute radieuse, sortait des ateliers typographiques de Féreau, rue du Foin-Saint-Jacques.

Le *Constitutionnel* était alors place de la Bourse.

Il avait pour rédacteurs Étienne, Jay, Tissot, Jouy, Arnault, véritables rois de la presse et dispensateurs uniques de la publicité; car, en ce temps-là, il n'y avait point d'annonces.

Tout livre dont ces messieurs dédaignaient de rendre compte était sûr de rester dans l'oubli.

Le jeune auteur de *la Villéliade* se présente à la rédaction du *Constitutionnel* avec deux exemplaires de son œuvre.

Étienne en prend un, le coupe assez dédaigneuse-

(1) Voir les notes de la traduction de l'*Enéide*, livre ..

ment du doigt et le parcourt; mais bientôt il tressaille et pousse des exclamations :

— Bravo! s'écrie-t-il, bien touché!.. c'est du Juvénal tout pur!

Jouy, qui tenait l'autre exemplaire ne disait mot.

Tout à coup, il se retourne vers Méry et lui demande :

— Est-ce vous qui avez écrit cela?

— C'est moi, répond le timide auteur.

— Je vous en fais mon compliment, jeune homme. Vous irez loin!

Des importuns arrivent. On parle de la chambre et des discours prononcés à la séance du jour. Méry s'incline et sort.

L'accueil de l'aréopage a été flatteur; mais il faut, dans la conjoncture, autre chose que des louanges stériles, et aucun de ces messieurs n'a promis de rendre compte de l'œuvre.

Méry se reproche de n'avoir pas abordé franchement ce point capital.

Sachant qu'Étienne va dîner tous les soirs aux Frères-Provençaux, il prend le parti de l'attendre et se place résolûment en embuscade, bien décidé à l'accoster au passage,

Au bout de vingt minutes il voit sortir son homme.

Étienne a la brochure à la main; il lit en marchant.

— C'est bien, pense Méry, laissons-le lire. Je lui parlerai tout à l'heure.

Et il le suit à quelque distance.

Mais Étienne lisait toujours. C'eût été vraiment dommage de l'interrompre. Il lut d'un bout à l'autre de la rue Vivienne, il lut sous les arcades du Palais-Royal; il ouvrit, en lisant, la porte des Frères-Provençaux et continua de lire après s'être mis à table.

Il avait sur les lèvres un sourire approbateur et se livrait à de petits hochements de tête, que Méry ob-

servait de la galerie voisine, au travers des glaces de la première salle.

— Bon ! s'écria le poëte en se frottant les mains, j'ai mon article !

Après ce qu'il venait de voir, il était fort inutile de parler à Étienne.

Le lendemain, Méry se lève et consulte ses finances : il a quatre sous dans sa bourse, juste un sou de moins que le juif errant.

Mais qu'importe ?

Il déjeune avec un sou de pain, une tablette de chocolat d'un sou, et il lui reste encore dix centimes pour aller lire le *Constitutionnel* au café de Thémis.

O bonheur ! *la Villéliade* a son article ! un feuilleton complet, un énorme feuilleton de six colonnes !

Méry court chez la brocheuse, met sous son bras un paquet de treize exemplaires et se dirige du côté du Palais-Royal.

Il entre chez le libraire Ponthieu, sous les galeries de Bois.

— Voulez-vous, lui dit-il, montrant son paquet, prendre ceci en dépôt ?

— Non, vraiment, dit Ponthieu ; je suis encombré de brochures. Il en pleut de tous côtés, je ne reçois plus rien.

— Mais, objecte Méry, ce que je vous offre peut avoir du succès ; le *Constitutionnel* en a longuement parlé ce matin.

Le libraire, à ces mots, dresse l'oreille.

— Êtes-vous sûr de cela ? dit-il au poëte.

— Rien de plus facile que de vous en assurer : faites acheter le journal, répond Méry.

Deux minutes après, Ponthieu lisait l'article avec un air de stupéfaction profonde.

Il était à peine au bas de la première colonne, qu'un individu ouvre la porte et demande :

— *La Villéliade*, s'il vous plaît?

— Voilà! se hâte de répondre Ponthieu, en prenant avec vivacité les treize brochures sous le bras de Méry et en donnant une à l'acheteur : prix, cinq francs!

L'étranger paye et sort.

— Diable! diable! murmure le libraire, c'est l'article qui fait déjà son effet! Il n'y a rien d'étonnant : on vous donne beaucoup d'éloges.

Il reprend le journal et veut achever de lire.

Mais aussitôt paraît un second acheteur, puis un troisième, puis un quatrième, puis cinq, six, neuf autres. Le paquet d'exemplaires est vendu, et la boutique se remplit toujours.

— Patience, messieurs, patience! dit Ponthieu; je ne puis suffire à l'empressement du public. D'ici à quelques minutes, on va m'apporter deux mille exemplaires. Ayez la bonté d'attendre!

Et conduisant Méry dans son arrière-boutique :

— Voyons, lui dit-il, combien voulez-vous de votre poëme?

— Heu! fit le jeune homme, je ne sais... j'attends vos offres, et je m'en rapporte à votre conscience.

— Vingt mille francs, cela vous convient-il?

— Mettons vingt-cinq, dit Méry, ce sera marché fait.

— Touchez là, dit Ponthieu.

Ils se frappèrent dans la main.

Le libraire ouvrit sa caisse et compta vingt-cinq billets de mille francs, que l'heureux poëte engloutit dans cette même poche où il n'avait puisé, le matin, qu'un denier si modeste.

En sortant de la boutique de Ponthieu, Méry trouva que les galeries du Palais-Royal n'étaient pas assez hautes et craignit sérieusement de s'y blesser le front.

Il changea un de ses billets contre de l'or.

Puis il entra chez un perruquier coiffeur et se fit raser le menton pour la première fois.

Toutes ces anecdotes, relatives aux débuts littéraires de l'auteur d'*Héva*, sont parfaitement authentiques, et nous les racontons avec la fidélité la plus scrupuleuse. Rien n'offre, selon nous, plus d'intérêt que de remonter une carrière illustre et d'assister à ces péripéties émouvantes, à ces curieux accidents qui sèment la route du génie.

Le pamphlet contre M. de Villèle fut vendu, en moins d'une semaine, à plus de douze mille exemplaires. Il eut seize éditions successives, et l'on imprima la vingt-huitième en 1830.

Méry paya ses dettes.

Au nombre de ses principaux créanciers était madame Caldérou, maîtresse d'hôtel de la rue de Bussi, brave et digne femme qui croyait à la littérature, et qui, cette fois du moins, n'eut pas à s'en repentir.

On se rappelle que le poëte avait mangé, l'année précédente, à la table d'Alphonse Rabbe; l'historien des papes se métamorphosa tout à coup en restaurateur et fit présenter à son compatriote une carte à payer fabuleuse.

Méry s'exécuta, disant qu'avec un pareil homme on avait tout à perdre, même son latin.

Du reste, à partir de ce jour, Alphonse Rabbe demeure englouti au fond des limbes de la littérature, tandis que son compatriote monte dans le ciel artistique, au rang des constellations.

Toutes les célébrités viennent tendre la main à l'auteur de *la Villéliade*.

Émile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, Dumas, Boulanger, Delacroix, Rossini, Hérold, et vingt autres, briguent son amitié.

Personne, mieux que Méry, n'a su comprendre la sainte fraternité des lettres et des arts.

L'envie et ses basses intrigues n'ont jamais pu atteindre cette âme élevée et généreuse. Quand on parle

à Méry, on l'admire; quand on le connaît, on l'aime.

Achevons de le suivre dans sa carrière poétique.

Nous le voyons, au commencement de 1829, composer *l'Assassinat*, souvenir lugubre des massacres qui avaient épouvanté sa jeunesse. Barthélemy ne l'aida point dans cette œuvre; mais bientôt ils reprirent la plume ensemble et continuèrent, contre le pouvoir, leur croisade fraternelle.

Rome à Paris, *la Corbiéréide* et *la Censure* furent publiées six mois après *la Villéliade*.

Enfin, le ministère tomba.

Un joyeux ami du vaudeville et de la chanson, M. de Martignac, ramassa le portefeuille et tâcha de concilier tous les partis, d'apaiser toutes les rancunes.

Il n'y avait plus de satire possible.

Nos deux poëtes, renonçant jusqu'à nouvel ordre à leur rôle d'opposition politique, écrivirent cette admirable épopée du *Napoléon en Egypte*, piédestal de granit sur lequel ils ont à tout jamais assis leur gloire.

Ambroise Dupont acheta le *Napoléon* soixante mille francs.

Il en avança vingt-huit, avant que Barthélemy et Méry eussent fait un seul vers.

L'œuvre achevée, les auteurs confièrent au sort le soin de régler l'ordre de la signature, et le sort favorisa Barthélemy.

Fidèle à son système de conciliation, M. de Martignac devait avoir la pensée de gagner au pouvoir ces deux frères siamois de la satire, dont la verve, d'un instant à l'autre, pouvait déborder encore.

On offrit la croix à Méry, qui la refusa.

Bonapartiste de cœur et de conviction, il ne voulait à aucun prix se rallier à ceux qui, depuis le jour où il tenait une plume, avaient été l'objet de ses plus vives attaques.

Le ministre vaudevilliste ne put sauver la légitimité.

Elle se réfugia dans les bras de M. de Polignac, qui la laissa bientôt choir sous les barricades, où blessée de deux nouveaux aiguillons, *la Peyronnéide* et *la Guerre d'Alger*, elle ne devait pas tarder à trouver sa tombe.

Méry, pendant les trois jours, quitta la plume pour le fusil.

La bataille terminée, il reprit la plume, et bientôt on put lire ce magnifique poëme de *l'Insurrection*, écrit avec du salpêtre, et dont chaque vers est un coup de feu.

Au nombre des lettres, pleines de compliments et de louanges, qui lui arrivèrent alors, nous citerons celle-ci :

« Mon cher monsieur, j'ai lu avec le plus vif plaisir *l'Insurrection*. Je n'avais pas vu les grandes Journées, j'étais en Normandie ; mais je les connais maintenant, vous me les avez peintes avec splendeur et vérité. J'ai admiré comment, luttant de si près avec des faits si grands, vous avez su les saisir, les embrasser et les poser en statues sur un piédestal grandiose. Jamais vous n'avez été mieux inspiré, jamais vous n'avez dû l'être mieux.

« SAINTE-BEUVE. »

Heureuse époque, où tout le monde fut un instant d'accord, ce qui n'était jamais arrivé, ce qui n'arrivera plus !

Croyant à une ère nouvelle, Méry salua le drapeau national par un hymne enthousiaste, dont Halévy composa la musique.

Sœur aînée de *la Parisienne*, *la Tricolore* fut chantée la première sur tous les théâtres de Paris.

Mais bientôt le poëte, en présence des résultats mesquins et inattendus de la Révolution de 1830, fut pris d'un découragement profond.

La royauté, devenue épicière, au lieu d'un sceptre, tenait une balance, vendait à faux poids, tendait la main à l'égoïsme et s'appuyait sur la bourgeoisie, ce ballon gonflé de morgue et de sottise, qui réservait une chute si humiliante à son maladroit aéronaute.

Méry se retira à Marseille, décidé à ne plus s'occuper de politique.

Cependant sa tâche n'était pas accomplie.

Bientôt une lettre de son collaborateur le rappela dans l'arène : cette lettre annonçait que la *Némésis* était fondée.

« Journal en vers d'un seul homme ! » tel était le sous-titre pompeux que Barthélemy avait fait résonner aux oreilles du public en lançant son prospectus. Il ne tarda pas à comprendre que le fardeau serait trop lourd pour ses épaules.

Méry consentit à lui en alléger le poids.

Par un sentiment fort rare de modestie et de délicatesse, il refusa même de signer le journal, afin de ne pas démentir les promesses du prospectus et de laisser croire au tour de force; mais la presse tout entière souleva bientôt le voile de l'anonyme, et le libraire Perrotin, publiant la *Némésis* en volume, écrivit au frontispice le nom des deux auteurs.

Cette satire périodique, à laquelle n'échappaient aucun mensonge, aucune trahison, qui arrachait tous les masques et fouettait sans pitié tous les ridicules, a laissé sur le visage de beaucoup de nos contemporains des stigmates qui s'y voient encore.

Le 3 juillet 1831 est une date qui a dû rester dans le souvenir de M. de Lamartine, ce poëte larmoyant et vaporeux, dont la vie semblait n'avoir rien de commun avec les hommes.

Némésis osa lui dire :

Un trône est-il vacant dans notre Académie?
A l'instant, sans regrets, tu quittes Jérémie
Et le char d'Élysée aux rapides essieux;
Tu daignes ramasser avec la main d'archange
Des titres, des rubans, joyaux pétris de fange,
Et tu remontes dans les cieux.

D'en haut tu fais tomber sur nous, petits atômes,
Tes *Gloria Patri* reliés en deux tomes,
Tes psaumes de David imprimés sur vélin;
Mais, quand de tes billets l'échéance est venue,
Poëte financier, tu descends de la nue
Pour régler avec Gosselin (1).

Ces attaques de poëte à poëte n'auraient pas été excusables, si, dès cette époque, M. de Lamartine n'eût manifesté déjà ces malheureuses prétentions parlementaires au bout desquelles se creusait l'abîme politique où il est tombé.

Ainsi, malgré ses formes brusques et la rudesse de sa voix, *Némésis* avait raison lorsqu'elle ajoutait :

Mais qu'aujourd'hui, pour prix de tes hymnes dévotes,
Aux hommes de Juillet tu demandes leurs votes,
C'en est trop! l'esprit saint égare ta fierté.
Sais-tu qu'avant d'entrer dans l'arène publique
Il faut que, devant nous, tout citoyen explique
Ce qu'il fit pour la liberté.

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases;
Aujourd'hui tous ces chants expirent sans écho;
Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine,
Et présenter sans peur le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho.

Après un an de publication, le journal en vers cessa de paraître.

Ni Laffitte, malgré ses déboires, ni Lafayette, malgré son erreur avouée et reconnue, ni Mauguin, mal-

(1) Éditeur de M. de Lamartine.

gré ses convictions, ne voulurent délier leur bourse en faveur de la cause napoléonienne.

Obligée de fournir au Trésor un cautionnement de cent mille francs, dont elle n'avait pas le premier centime, *Némésis* dit un beau jour adieu à ses lecteurs, et Méry profita du repos auquel on condamnait sa plume pour faire en Italie un premier voyage

Il y était convié par la famille impériale, qui, depuis longtemps, entretenait avec lui des relations par lettres.

La reine Hortense lui avait écrit :

« J'ai lu le *Napoléon*, et j'apprends vos beaux vers à mes enfants. »

Méry fut reçu par les nobles exilés comme il devait l'être, c'est-à-dire avec la reconnaissance la plus expressive et les témoignages de la plus chaleureuse affection.

Partout il rencontrait ses livres, partout on lui en récitait des passages.

Un des fils de la reine Hortense, mort depuis dans la Romagne, avait illustré la *Bataille des Pyramides*. Ce dessin peut encore se voir aujourd'hui dans l'album du roi Jérôme. Les quarante Siècles, drapés dans leur linceul, sont échelonnés du haut en bas de la grande pyramide et regardent fuir les Arabes vaincus.

Il arrivait souvent à Méry de composer des vers en présence de toute la famille assemblée.

Nous avons sous les yeux une de ces brillantes improvisations, et l'on nous saura gré de la citer, car elle n'est contenue dans aucun recueil.

A SON ALTESSE

MADAME LA PRINCESSE DE MONTFORT.

Ne vous étonnez point, si ma facile plume,
Un jour, sur l'Empereur improvise un volume ;

Si, devant cette table accouru pour m'asseoir,
Je commence au matin pour le finir le soir.
Il faudrait qu'un poëte eût une âme de glace
Pour demeurer stérile, assis à cette place,
Dans ce palais magique, où le plus grand des noms
Déroule devant nous ses merveilleux chaînons,
Où sur des fronts si beaux incessamment respire
Le cachet triomphal des grands jours de l'Empire,
Où l'on croit que le bras d'un magique destin
A mis le Carrousel au palais Florentin.
Française par le cœur, par l'esprit et la grâce,
Princesse, vous voulez que ma main vous retrace
Quelque grand souvenir de nos beaux jours éteints,
Un de ses vieux exploits, fils des pays lointains :
Si déjà votre album sur l'autre feuille étale
La plaine de Memphis, la page orientale
Où le grand capitaine, à cheval dans le feu,
Est peint par le crayon d'un illustre neveu,
Souffrez qu'à ses côtés ma plume de poëte
Trace encore une fois cette héroïque fête,
Où devant le héros les mamelucks ont fui
Au pied des monuments, colosses comme lui;
Parler d'une bataille, où Napoléon brille,
C'est vous offrir, madame, un tableau de famille.

. . . . . .

. . . . . .

Voyez-les, ces enfants des déserts inconnus,
Arabes du Sennar, Africains demi nus,
Nomades habitants des oasis numides,
Voyez-les éperdus au pied des Pyramides!
Le souffle du héros les a tous dispersés.
Devant son ombre seule ils se sont éclipsés;
Pour les sauver du feu leurs cavales sont lentes;
Le désert a fermé ses retraites brûlantes,
Le Nil les engloutit sous ses mille roseaux
Et les porte à la mer dans ses sanglantes eaux.
Le sphinx monumental, témoin de la bataille,
Semble se relever de son immense taille,
Et prêter une flamme à ses yeux de granit
Pour voir l'homme puissant et le jour qui finit.
Salut, noble drapeau, déployé dans l'espace,
Ondoyant dans les mains du soldat qui l'embrasse!
Le tombeau de Memphis, ton digne piédestal,
Te livre avec orgueil au vent oriental,
Et l'armée, à genoux, de respect te contemple,
Comme si tu brillais sur le dôme d'un temple,
Beau drapeau qui roulant tes replis gracieux,
De gradins en gradins semble monter aux cieux!

Avant 1830, Méry s'était déjà fait connaître comme prosateur par la publication du *Bonnet vert*, qui avait disputé la palme à *Rouge et Noir* de Stendhal.

Son voyage d'Italie acheva de l'élever au premier rang des romanciers de nos jours.

« Il rapporta, dit M. Georges Bell (1), des notes précieuces, avec lesquelles il écrivit d'abord les *Scènes de la Vie italienne*, qu'il publia, une fois revenu en France.

« La *Revue de Paris* donna ensuite *un Amour dans l'Avenir*, roman dont le succès grandit encore à son apparition en librairie, et auquel succédèrent un grand nombre de nouvelles : *Van Dick au palais Brignola*, *les Adeptes de l'Immortalité*, *l'Ame transmise*, etc., etc.

« Ces nouvelles parurent successivement dans les recueils périodiques, politiques et littéraires du temps.

« Plus tard, à diverses reprises, et toujours avec amour, Méry est revenu aux impressions que lui avait laissées ce voyage. Nous avons eu tantôt *la Comtesse Hortensia*, tantôt *Saint-Pierre de Rome*, tantôt *la Sémiramide*, puis ce magnifique ouvrage récemment sorti de sa plume, *la Juive au Vatican* ou *Amor e Roma*, le livre le plus complet et le plus exact que nous ayons sur Rome et sur l'Italie.

« Enfin, c'est encore avec les découvertes précieuses qu'il fit dans les bibliothèques vaticanes que Méry a pu écrire *France et Orient*, ce monument élevé à la gloire de ceux de nos ancêtres qui prirent la croix pour accompagner saint Louis marchant à la délivrance du tombeau du Christ. »

Méry repassa les Alpes, après avoir consolé les der-

(1) Auteur d'une introduction remarquable, mise en tête d'*Héva* (*collection des romans modernes*), et dont nous tirons les citations qui suivent.

niers instants de la mère de l'Empereur, cette autre Cornélie, qui avait vu tant d'infortune succéder à tant de gloire.

Il trouva Paris en butte à une avalanche véritable de petits journaux.

Jamais époque n'avait été plus féconde en ridicules.

Le pays tout entier partait d'un immense éclat de rire aux facéties de *la Caricature*, du *Vert-Vert*, du *Charivari*, et surtout de cet éblouissant *Figaro* qui a laissé de si spirituels et de si méchants souvenirs.

On invita le maître à prendre part à cette nouvelle croisade à coups d'épingle.

Figaro savait que Méry allait lui fournir ses plus fins aiguillons, et bientôt l'on imprima une multitude de joyeux articles, dont s'est délectée notre génération tout entière.

Qui ne se rappelle encore aujourd'hui cette course amusante à la recherche de l'*opinion publique*, femelle aussi introuvable que l'homme de Diogène?

Et cette belle histoire d'*Arbogaste*, qui mit, pendant huit jours, un académicien sur le lit de Procuste, a-t-on pu l'oublier?

Méry rendait compte de la représentation solennelle d'une tragédie en cinq actes de M. Viennet à la Comédie-Française; il faisait l'analyse de l'œuvre, en citait des tirades complètes, parlait de l'enthousiasme du public, des bravos qui avaient accueilli le nom de l'auteur, que sais-je? Tout le monde accourut féliciter le père d'*Arbogaste*, tout le monde... excepté les sociétaires du Théâtre-Français, très-surpris de voir le compte-rendu d'une pièce qu'ils n'avaient pas encore jouée.

Depuis, ils la jouèrent une seule fois.

Tous les matins Méry écrivait ses trois articles, avant d'aller déjeuner chez le duc de Choiseul, où son

couvert était mis à côté de ceux du chevalier de Barneville et du marquis de Giambone.

Barneville avait joué aux échecs avec Jean-Jacques Rousseau, et Giambone avait connu Voltaire.

On peut dire du duc de Choiseul qu'il a été le dernier des grands seigneurs.

Seul, au milieu de l'envahissement de la sottise bourgeoise, il montrait à la cour étonnée de Louis-Philippe un reste de magnanimité, de nobles instincts et de protection éclairée des arts, dont personne autre que lui ne donnait l'exemple.

Au premier coup de onze heures, le maître d'hôtel ouvrait à deux battants les portes de la salle à manger, où se trouvait la table nue, et, quand le dernier coup résonnait à l'horloge du Louvre, le service était au grand complet.

Les convives alors prenaient place.

Écrivains, artistes, pairs de France, prélats, députés, s'asseyaient au hasard à ce banquet fraternel, dont la bourgeoisie était exclue, et où, par conséquent, se réfugiaient l'esprit, le bon goût, la liberté.

Méry, à ces déjeuners de M. de Choiseul, était en quelque sorte le chaînon qui réunissait deux siècles, deux littératures.

Il promettait à Giambone une loge pour *Hernani*, et Giambone lui racontait la première représentation d'*Irène*.

Parmi les autres convives, qui avaient un pied dans le dernier siècle et qui venaient tendre la main au poëte, nous citerons Duperray, ancien secrétaire de Mirabeau; M. de Pradt, l'illustre archevêque de Malines, et Jouy, devenu l'ami le plus cher de l'auteur de *la Villéliade*.

Le lion de la tribune semblait avoir légué à Duperray quelque chose de son audace et de sa verve éloquente.

Je ne sais quel député du centre ayant osé dire que le gouvernement du roi citoyen deviendrait illustre dans nos fastes historiques, le secrétaire de Mirabeau lui cria :

— Allez dire à votre maître que ce siècle est le siècle de Rossini et de Victor Hugo !

De cette époque date la réputation de Méry comme causeur.

Jamais on n'a rencontré dans un seul homme une plus grande facilité de langage, un tour plus délicat d'expressions, un jeu de physionomie plus original, une spontanéité d'esprit plus étincelante. La conversation de Méry est un feu d'artifice qui éclate, pétille, rayonne sans cesse et ne s'éteint jamais.

Depuis vingt ans, on se le dispute dans les salons, dans les fêtes, dans toutes les réunions artistiques, sans qu'il ait rien perdu de sa verve.

Sur ceux qui, pour la première fois, le regardent et l'entendent, il produit l'effet d'un météore : le premier sentiment est l'épouvante, l'admiration ne vient qu'ensuite.

Mais un autre prodige, plus extraordinaire peut-être, c'est que, chez Méry, l'improvisation de la plume est aussi vive et aussi prompte que l'improvisation de la parole.

Nous aurions à citer ici vingt anecdotes pour une.

A un dîner chez madame de Girardin, quelqu'un parlait de la tragédie de *Lucrèce*, reçue à l'Odéon, et pour laquelle M. Lireux embouchait d'avance toutes les trompettes de la réclame, habileté directoriale qui, jointe au haro classique poussé contre *les Burgraves*, n'a pas été l'une des moindres causes du succès.

Quand on ne peut, chez nous, renverser un piédestal, on se hâte d'en élever un autre : le temps seul fait reconnaître la qualité du granit.

Lucrèce allait donc se jouer outre Seine.

— Une tragédie classique?.. Eh! bon Dieu, qui ne ferait pas une tragédie classique? s'écria Méry. Je ne connais en aucune sorte le chef-d'œuvre en question; mais je gage que, en moins de deux heures, je vous écris un premier acte de *Lucrèce?* Vous pourrez ensuite, si bon vous semble, le comparer à celui de M. Ponsard.

Le défi est accepté.

Madame de Girardin ouvre son cabinet de travail, on y enferme le poëte, et, quatre-vingt-douze minutes après, montre en main, il apporte l'acte promis.

Cela tenait du miracle.

Le journal *la Presse*, craignant de soulever des inimitiés contre *Judith*, alors à l'étude à la Comédie-Française, n'osa pas insérer les vers de Méry; mais un rédacteur du *Globe* s'empara de cette improvisation merveilleuse, et la publia, le lendemain, comme un avant-goût de l'œuvre de M. Ponsard.

Chacun y fut trompé.

Le soir où la pièce fut jouée à l'Odéon, quelqu'un aborda Charles Nodier et lui dit :

— Comment trouvez-vous cela, maître?

— Pas trop mal, répondit Nodier. Seulement, on a coupé ce qu'il y avait de mieux.

— Quoi donc?

— Ce qui a paru dans le *Globe*, il y a huit jours.

Nos lecteurs peuvent étudier les pièces du procès, mettre en regard les deux actes et se convaincre que celui de Méry est infiniment supérieur à l'autre.

Du reste, ici, le jugement de Nodier a force de loi.

Les amis de Méry s'amusèrent souvent à lui faire subir de semblables épreuves.

« Mon cher maître, lui écrivit un jour Constantin Joly, mademoiselle X...., notre illustre diva, professe, en matière culinaire, les hérésies les plus condamnables; elle défend à son cuisinier le gigot à l'ail; mais

elle adore vos vers, et j'ai fait le pari que vous m'en verriez, courrier par courrier, quelques strophes capables de la convertir. »

Méry était à Marseille, il répondit :

Je le sais, l'ail, enfant des Bastides voisines,
N'est pas en bonne odeur dans vos fades cuisines,
Même au Palais-Royal, tout encadré d'arceaux.
Jamais l'ail n'embauma de ses gousses chéries
Dans leur beau restaurant, ouvert aux galeries,
La trinité des Provençaux.

Vous ne savez donc pas que cette plante est bonne
Entre toutes? Tissot, professeur en Sorbonne,
Ne vous a pas vanté cet admirable don,
Lorsque, des vieux Romains disant la grande chère,
Bucoliques aux doigts, il vous explique en chaire
Les vers du *Pastor Corydon?*

Virgile, homme de goût, a vanté son arome
Dans des vers applaudis par les dames de Rome;
Et, quand il allait voir Auguste au Palatin,
Tythyllis apprêtait l'ail, en gardant ses chèvres,
Et le poëte, en cour, exhalait de ses lèvres
Le vrai parfum du vers latin.

Tout ce qui porte un nom dans les livres antiques,
Depuis David, ce roi qui faisait des cantiques,
Jusqu'à Napoléon, l'empereur du Midi,
Tout a dévoré l'ail, cette plante magique,
Qui met la flamme au cœur du héros léthargique,
Quand le froid le tient engourdi.

. . . . . .
. . . . . .
Et toi, cher Constantin, dont l'amitié m'excite,
Si je t'écris ici ces quelques vers si vite,
C'est que l'ail dans Marseille a mis son grand bazar,
Que je viens d'en manger pour écrire un volume,
Et qu'au lieu d'encre enfin j'avais pris pour ma plume
L'ail de Virgile et de César.

Henry Monnier se trouvait alors à Marseille.

Le crayon de l'artiste rivalisa de promptitude avec la plume du poëte, et, cinquante-deux heures après

départ de sa lettre, Constantin Joly reçut l'*ode à l'ail* illustrée.

Nous aurions cru difficilement nous-même à cette facilité inouïe, si nous n'avions été témoin d'un fait analogue, que Félicien David, notre illustre collaborateur et ami, certifiera, comme nous le certifions.

C'était au commencement de l'été dernier, dans la maison de campagne que Méry habitait à Chatou.

Il s'agissait du cinquième acte d'un grand opéra intitulé *la Fin du Monde*, dont Félicien termine, en ce moment, la gigantesque partition.

Tout à coup, du choc des idées jaillit une situation musicale.

Le jeune compositeur l'approuve, l'œil de Méry étincelle, et, sans plus de retard, là, devant nous, à course de plume, il écrit un morceau de quatre-vingt-dix vers, rhythmé, dialogué, avec l'absence la plus complète de ratures, et qui se nomme le *Duo du dernier amour*.

C'était surtout chez Victor Hugo, place Royale et, depuis, rue de la Tour-d'Auvergne, qu'avaient lieu les scènes d'improvisation les plus surprenantes.

Jamais un nuage de jalousie ne troubla ces deux grandes amitiés de l'auteur d'*Héva* et de l'auteur de *Ruy Blas*.

Ils s'aimaient sincèrement comme frères et s'admiraient plus sincèrement encore comme poëtes.

Qui n'a lu, dans les *Voix intérieures*, cette pièce de vers si touchante et si naïve qui a pour titre : *A des oiseaux envolés?* Victor Hugo rappelle ses enfants, qu'il a chassés dans un moment d'humeur, et dont l absence le chagrine. Il leur dit :

. . . . . .
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes;
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout!
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout;

Je vous laisserai même, et gaîment, et sans crainte,
O prodige! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur.

. . . . . .

Et puis brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!
Brûlez ou déchirez! Je serais moins clément,
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais : « Enfants! ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée.
Oh! n'en approchez pas! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes;
Et, sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. »

A la reprise d'*Hernani* par madame Dorval, Méry écrivit sur ses genoux, au fond de sa loge, un quatrain que nous regrettons de n'avoir pu retrouver.

Victor Hugo le reçut et lui envoya cette réponse :

« 1er Janvier.

« Que vous êtes bon, mon poëte, et que vous êtes heureux! Faire éclore de pareils vers avec quatorze degrés de froid, c'est avoir plus de rayons dans l'âme que le soleil n'en a au ciel. Quel magnifique privilége vous avez là! Ma femme a pleuré, moi j'ai été touché jusqu'au fond du cœur; et puis, le soir, j'ai lu vos vers à dona Sol, toute palpitante de son triomphe, et cette ravissante poésie a trouvé moyen de l'émouvoir encore après les acclamations de toute la salle. C'est que quatre vers de vous, Méry, c'est de la gloire. Madame Dorval a une couronne, vous venez d'y attacher des diamants. — Je vous aime. VICTOR. »

Pour en finir avec cette prodigieuse facilité de Méry,

qui était l'un des plus grands étonnements de son illustre confrère, nous raconterons une dernière anecdote, que Victor Hugo lui-même a racontée cent fois.

C'était un jeudi de mars. Nos deux poëtes avaient déjeuné ensemble.

En quittant la place Royale, ils rencontrent sur le boulevard Anténor Joly et Ferdinand de Villeneuve.

— Maître, dit Anténor à l'auteur d'*Hernani*, quand donc nous ferez-vous un drame ?

— Êtes-vous pressé? demande Victor Hugo.

— Très-pressé.

— Alors, voilà Méry qui vous en fera un, et qui viendra vous le lire chez moi, lundi prochain, à midi.

Le poëte parlait sérieusement.

Son compagnon ne sourcillait pas, bien qu'il n'eût jamais travaillé pour le théâtre : « Mais, pour tout au monde, dit-il lui-même dans une de ses préfaces, je n'aurais voulu faire mentir le grand maître avec lequel je me trouvais. »

Au jour et à l'heure fixés, Méry lut aux futurs directeurs de la Renaissance le drame de *la Bataille de Toulouse*.

Ce drame eut cent représentations. Depuis dix-huit ans, les troupes de province ne cessent de le jouer.

A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire de 1842 à 1844, il y eut chez Méry un véritable débordement de sève littéraire.

Héva, la Floride, la Guerre du Nizam, publiées presque sans interruption, ne laissaient plus respirer les abonnés de la *Presse*. Cette trilogie brillante, succédant aux *Mystères d'Udolphe*, à l'*Histoire d'une Colline* et à *la Famille Dherbier*, amena des sacs d'or dans la caisse du journal.

Un incendie vint à éclater dans les bureaux de *la Presse* et réduisit en cendres les quatorze premiers feuilletons de *la Guerre du Nizam*.

Aussitôt les directeurs offrirent cinq mille francs à Méry pour le dédommager de cette perte.

Le poëte refusa et se mit à recommencer son œuvre.

M. Dujarrier, mort depuis si malheureusement dans un duel que la Cour d'assises a qualifié d'assassinat, lui écrivit alors :

« Mon cher Méry,

« Votre lettre me touche vivement ; mais, de votre part, les sentiments qu'elle exprime sont loin de me surprendre. Vous repoussez l'offre de Girardin, soit, puisque vous le voulez ! Mais je fais mes réserves et je ne m'explique pas. J'ai besoin d'un peu de temps.

« Tout à vous de cœur, DUJARRIER. »

Trois mois après, un encrier magnifique, sculpté par nos premiers artistes et représentant les principaux épisodes de *la Guerre du Nizam*, fut envoyé à l'auteur de la triologie indienne, comme témoignage de reconnaissance et d'amitié.

Méry n'a jamais vu l'Inde, et cependant il en a fait une peinture saisissante.

Parfois les poëtes ont d'inexplicables révélations. Le ciel accorde évidemment le don de seconde vue à certaines natures privilégiées.

Les principales œuvres de Méry, outre celles que nous avons déjà citées, sont : *la Ferme de l'Orange, Une Conspiration au Louvre, la Circé de Paris, Une Veuve inconsolable, Adrienne Chenevier, les Deux Enseignes, le Transporté, Un Mariage de Paris*, et cette délicieuse nouvelle, *Anglais et Chinois*, qui fit nommer M. Lagrené ambassadeur en Chine, tant sa femme obséda le ministère Guizot pour aller voir un pays dont la description lui avait paru si ravissante.

— C'est à vous que je dois mon ambassade, dit M. Lagrené à Méry. Je désire que vous me fournissiez l'occasion de vous être agréable.

— Eh bien! répondit le poëte, rapportez-moi une tuile de la tour du temple *Pao-gnen-tsée* (temple de la Reconnaissance) (1).

Deux ans après, Méry reçut une caisse énorme, pleine de chinoiseries, et au centre de laquelle, dans une boîte tout en laque et d'une richesse extrême, se trouvait sur un coussinet de soie parfumé à l'ambre la *tuile* demandée.

Méry a vu la Chine comme il a vu l'Inde, par révélation et sans quitter son cabinet de travail.

Bientôt deux nouveaux romans, *le Paradis natal* et le *Damné de l'Australie*, dignes frères d'*Héva*, nous rendront le lac de Tinnevely, les naucléas, les tulipiers jaunes et le chattiram avec sa colonnade d'érables.

A cette imagination merveilleuse qui le distingue, et à sa verve éternelle, Méry joint des qualités ordinairement incompatibles chez le même homme : il est mathématicien comme Euclide, savant comme Leibnitz, astronome comme Newton, philosophe comme Bayle et Descartes.

Il a battu aux échecs La Bourdonnais.

Pendant son séjour en Angleterre, il y avait derrière lui, dans les salons de l'Amirauté, toute une plébéiade de *comètes* qui le regardaient jouer au whist.

Homme du monde avant tout, jamais il n'a paru dans un cercle sans en chasser l'ennui.

Son existence est un long poëme, semé de péripéties suaves; un beau ciel, où la femme, radieuse étoile, l'a constamment éclairé de ses rayons.

Il nous sera permis peut-être, un jour, de soulever le voile qui recouvre de doux mystères : nous raconterons alors comment Méry a été l'homme le plus aimé et le plus digne de l'être.

Depuis vingt ans, il a renvoyé sa muse politique

(1) Ce monument vient d'être détruit par l'insurrection.

pour ne plus s'occuper que de poésie intime, de poésie de cœur, et pour semer partout, dans les boudoirs, sur les albums, des diamants précieux, qui tous auraient été perdus, si M. Georges Bell, son ami, n'en eût dernièrement rassemblé quelques-uns dans un seul écrin.

Méry n'a pas un ennemi : tous les artistes l'estiment et l'admirent.

Aider, encourager, protéger l'art, tel est constamment le but de sa vie. Rien ne lui coûte, ni les démarches, ni le travail, ni les sacrifices. On l'a vu revenir tout exprès de Florence, au milieu de l'hiver, pour écrire le discours d'inauguration du théâtre de la Renaissance.

> L'art n'a jamais assez de temples dans le monde,
> Il faut tendre la main à la main qui les fonde.

Son discours terminé, Méry se hâta de retourner de l'autre côté des Alpes, car il faisait froid, et, nous avons oublié de le dire, ce fils du Midi grelotte sur nos boulevards en plein soleil d'août.

Mais on n'a jamais vu Méry avoir froid au cœur.

Demandez une de ses mains, il vous tendra les deux.

Pendant nos dernières années de trouble, bien des infortunes ont cherché près de lui refuge et protection. La littérature contemporaine n'oubliera jamais qu'un de nos meilleurs feuilletonistes du lundi, victime d'une accusation mensongère, et menacé de la transportation, dut son salut à l'auteur d'*Héva*.

Bon, sensible, indulgent, Méry a toujours fait l'éloge de ses confrères ; ou, si parfois il lui échappe quelques mots de critique, cette critique est si douce et si spirituelle, que celui qu'elle attaque en rirait le premier.

Nous en citerons un exemple.

Lors des représentations d'*Ulysse*, il vint, douze ou quinze fois de suite, écouter l'œuvre de M. Ponsard.

Nous lui demandâmes, avec Gérard de Nerval, la cause d'une telle excentricité.

— Mon Dieu! nous répondit-il, cette pièce a, d'un bout à l'autre, une absence d'intérêt qui m'amuse!

Deux assions ont dominé toute sa vie : l'amour de l'art et l'amour de la France.

Il a toujours échauffé de son enthousiasme le nouvel athlète de génie qui descendait dans la lice. Courbet, Diaz, Couture et vingt autres peuvent dire qui a, le premier, salué leur gloire.

Quant à l'amour de Méry pour la France, il éclate en vers sublimes toutes les fois que notre honneur national se trouve engagé aux yeux de l'Europe et du monde. C'est alors que le poëte trouve ses plus belles inspirations.

Après le bombardement de Barcelone, il écrivit à M. de Lesseps :

. . . . . .
. . . . . .

Voilà ce qu'on a vu dans l'orageuse ville,
A Barcelone, au feu de la guerre civile,
Volcan humain roulant sur la terre qui bout :
Quand l'ouragan courba la foule consternée,
Souveraine dans vous et dans vous incarnée,
La France seule était debout!

Debout, quand l'homme expire et que la pierre tombe,
Debout sur la ruine et debout sur la tombe,
Debout, lorsque la mort pleuvait du haut des airs!
Toujours la ville en deuil, sous le drapeau de France,
Reconnaissait en vous l'ange de l'espérance
Dans une auréole d'éclairs!

Prêtre du temple saint que l'agonie implore,
Élevant sur son toit le signe tricolore,
Vous avez abrité sous les nobles couleurs
Ceux qui fermaient déjà leur paupière flétrie;
Sans demander leur nom, leur culte, leur patrie,
Vous n'avez vu que les malheurs!

Méry chante sous l'impression d'un événement, comme chantaient autrefois les rapsodes d'Hellénie.

La pièce écrite, quelque journal s'en empare, puis le poëte oublie son œuvre. Moins que personne, il ne pourrait dire aujourd'hui ce que sont devenus les vers qu'il a ainsi écrits par milliers.

Nous n'avons pas essayé de peindre Méry comme auteur dramatique. On le joue tous les soirs, soit à la Comédie-Française, soit à l'Odéon, soit à la Porte-Saint-Martin.

Son théâtre est une image fidèle de sa conversation.

Le feu d'artifice commence aux premiers vers et ne s'éteint qu'à la chute du rideau.

Pour terminer cette biographie, que sans doute il nous sera donné de rendre plus complète un jour, nous citerons un extrait des *Mémoires* de M. Alexandre Dumas.

« Méry, dit-il, sait tout, ou à peu près tout ce qu'on peut savoir : il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston.

« L'homme le plus spirituel a ses bons et ses mauvais jours, ses lourdeurs et ses allégements de cerveau. Voulez-vous que Méry parle? approchez la flamme de la mèche et mettez le feu à Méry. Méry partira. Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus, et que la conversation soit à la morale, à la littérature, à la politique, aux voyages; qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin, d'Homère ou de M. Viennet, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue.

« Il est savant comme l'était Nodier; il est poëte comme nous tous ensemble : il est paresseux comme Figaro, et spirituel... comme Méry. »

EUGÈNE DE MIRECOURT.

LE

BONNET VERT

I

COURTE PRÉFACE.

Voici mon premier livre de prose ; je l'ai écrit dans un âge où l'on ne fait que des vers, quand on sait aligner un alexandrin.

J'ai gardé ce livre en manuscrit jusqu'en 1829 ; je n'osais le publier, me méfiant beaucoup d'une prose faite à l'âge de vingt ans, lorsqu'un éditeur, rencontré par hasard, me demanda le manuscrit, non pour l'acheter, mais pour le lire : il le lut et l'acheta.

La première édition parut en 1830, et plusieurs éditions successives donnèrent à ce livre l'apparence d'un succès.

J'aurais dû être encouragé à me lancer dans la ca
rière du roman; mais les vers triomphaient de l
prose : il a fallu l'explosion littéraire de 1836 pour m
ramener à un genre qui est dans ma prédilection; l
roman, c'est le drame en vingt actes, il n'a pas besoi
des mensonges conventionnels des théâtres de carton
le roman a le soleil pour centre, les étoiles pou
rampe, la nature pour coulisses, le monde pour acteu

Le poëte n'est à son aise que dans le roman; il s
met sur le lit de Procuste, lorsqu'il arrive devant l
trou du souffleur dramatique et sous un lustre de ga

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Les lecteurs habituels des causes criminelles se souviennent sans doute de cet infortuné jeune homme qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour avoir assassiné une jeune femme qu'il aimait éperdument. Quelques circonstances particulières concoururent à jeter sur l'assassin cet intérêt qu'on refuse ordinairement au crime : il avait vingt-cinq ans, une figure belle et douce, des goûts d'artiste et de poëte, beaucoup d'exaltation de tête, de vivacité de cœur, de chaleur d'âme, avec un penchant prononcé pour la vie de repos et d'isolement, ce qu'il est facile d'expliquer. Il était né riche; il avait passé ses premières années de jeunesse en Italie, peignant le paysage et nouant des intrigues amoureuses plutôt par imitation que par goût. Las de courir, il se retira dans sa terre de Bourgogne avec le projet d'échapper aux passions qui le tourmentaient, par quelque mariage de convenance et la douce monotonie des habitudes de

mpagne. Il se fit un atelier et une bibliothèque, et ıbstint de toutes relations de voisinage ; sa mère, un eux domestique et quelques fermiers étaient ses uls compagnons. Il semblait qu'un secret pressentient lui révélait un horrible avenir, auquel il s'efforit d'échapper en donnant le change à ses passions r des travaux d'artiste, et en s'isolant d'une société 'il redoutait vaguement.

Comme il s'affermissait dans ses résolutions de prunce, il s'éprit d'une vive passion pour une jeune orıeline qui habitait une maison voisine de la sienne. passion ne fut point partagée. On répondit à un ıour désordonné par une coquetterie d'enfant ; la jaısie arriva, terrible comme dans toutes les âmes ıgeuses; au retour de la chasse, l'infortuné jeune mme surprit celle qu'il aimait assise sous un arbre près d'un rival; sa raison s'égara, il fit feu... Caille C***, c'était le nom de la demoiselle, tomba baée dans son sang. L'assassin fut arrêté à l'instant ème par des paysans et conduit dans la prison du lage voisin.

Camille survécut à sa blessure, et, par une de ces arreries inexplicables de jeune femme, elle devint ıoureuse de son assassin. Il était trop tard.

Le condamné fut envoyé au bagne de Toulon.

L'éditeur de ce livre a connu le malheureux Gusre, il l'a souvent visité sur le bagne flottant, il a u ses épanchements et ses confidences, il a pleuré c lui. Jamais assassin n'inspira plus d'intérêt et ins d'horreur. Dans les premiers mois de sa dure ıtivité il avait appelé la philosophie à son secours, s la résignation apathique, puis les idées religieuses, c cette mobilité de caractère commune aux imagiions vives; enfin ne trouvant de consolation nulle t, il s'était arrêté au suicide, remède unique dans nalheur consommé. Un seul lien l'attachait encore

à la vie; sa vieille mère : elle morte, il s'était imposé la loi de mourir.

Le lecteur doit être peu soucieux de savoir si les pages suivantes ont été d'un bout à l'autre écrites par ce malheureux, ou si elles ne sont que l'écho de ses pensées recueillies et publiées par un ami ou un confident. On peut affirmer seulement que le caractère de Gustave y revit tout entier, avec ses continuelles oscillations, ses incertitudes, ses passions d'artiste, ses retours aux idées pieuses, ses consolations d'enfant, son horreur de la mort, sa haine pour la société.

La partie descriptive tient quelque place dans ce livre; elle est assez exacte, elle a été écrite sur les lieux. Notre Provence est une galerie de paysages où le copiste n'a que l'embarras du choix; les poëtes et les romanciers y affluieront un jour.

En somme, l'auteur du *Bonnet vert* a plutôt brigué l'honneur de faire une bonne œuvre qu'un bon livre; si le sort de quelques malheureux lui doit une amélioration, il sera payé de son travail.

I

L'ARRIVÉE.

Voilà Udolphe !
RADCLIFF.

C'est le vingtième jour du voyage : cinq heures sonnaient au clocher de la petite ville d'Ollioules quand l'ordre de marche nous est arrivé ; je marchais le premier en tête de notre hideuse caravane ; un beau soleil d'avril se levait derrière un amas de montagnes grises et décharnées : parvenu au sommet d'une côte douce, j'ai été soudainement arraché à mes poignantes sensations par un spectacle qui doit être bien doux aux yeux de l'homme libre.

Une plaine immense, toute verte de pins et d'oliviers, clair-semée de blanches maisons, se déroulait jusqu'à la mer : la mer ! elle était bleue et calme, calme comme le ravissant tableau qui me riait de toutes parts : nul souffle dans l'air ; une lumière transparente ; une harmonie de chants aériens, mariée au tintement vaporeux des cloches, aux aboiements des chiens de ferme, aux roulements confus d'un tambour lointain. Il y avait en face de moi un brouillard

léger qui découvrait, en s'élevant, des lignes blanches de fortification sur le flanc des rochers : de ce côté, la mer était resserrée comme un bassin par des collines circulaires ; je montrai ce point de vue, avec un mouvement de tête interrogatif, au gendarme qui chevauchait derrière moi. « Ça ! me dit-il avec un sourire fade, c'est Toulon. »

Toulon ! ma vie future était dans ce mot : quoi ! déjà arrivé ! déjà au terme ! j'étais presque heureux en route : ma santé, délabrée par tant de tracasseries judiciaires, se rétablissait dans ce voyage de printemps; à mesure que je m'éloignais de D***, l'horreur de mon histoire s'effaçait dans mon souvenir ; une chaîne de moins, et j'étais un voyageur amoureux de paysage et de soleil, un de ces philosophes piétons, comme on en rencontre en traversant la Provence ou le comtat Vénaissin ; j'avais encore ma vie de vingt ans, libre, riche, aventureuse, telle que j'en usai en Italie avec mes amours et mes pinceaux. Le mot du gendarme avait couvert d'un crêpe ces ravissantes créations.

Oh ! pourquoi pas à Brest ou à Rochefort ! là, les bagnes sont en harmonie avec le ciel grisâtre du nord, avec les pâles falaises, avec le brumeux Océan ! mais traîner la vie ferrée du galérien ici, parmi les orangers en fleurs, à l'ombre de ces collines parfumées de pins, sous un soleil si gai ! c'est une horrible dérision de la justice ; c'est extraire du Code un luxe de peine qui ne s'y trouve pas !

Je me souviens d'avoir vu, à l'extrémité de la galerie du Louvre, un tableau de Salvator Rosa représentant un choc de cavalerie. Jamais la rage de la destruction n'a été peinte plus en relief que dans ce tableau ; de tous ces terribles cavaliers qui se chargent à coups de sabre, pas un ne doit survivre. Aussi quelle haute pensée domine cette composition ! Salvator Rosa n'a pas semé des fleurs sous les pieds de ces hommes de

sang; un riant soleil ne luit pas sur leurs têtes; là rien de ce qui pourrait les réconcilier avec la vie; c'est une mer houleuse, un ciel plat et orageux, une plaine désolée, un portique en ruine, un horizon montagneux, âpre, déchiré, sans ombre de végétation; et le spectateur qui les regarde se battre se dit: ils font bien d'échapper par la guerre à l'ennui; voilà les jeux qui conviennent à ces hommes et à ce ciel; les plus heureux sont ceux qui tombent; car que faire de la vie au milieu de cette nature en deuil?

Je conseille à ceux qui font des lois et nous condamnent à la vie de méditer ce tableau de Salvator Rosa; c'est le premier à droite que rencontre le roi, quand il sort de son palais par la porte du fond.

Au reste, ceci n'est que pure affaire d'imagination; je suis le seul de la bande, sans doute, à regretter Brest ou Rochefort; et mon camarade, là, qui marche avec mon pied, chante de plaisir devant les oliviers et la mer. Le misérable!

Ce climat est conservateur : j'ai vu près d'Ollioules des ruines parfaitement belles; c'est la teinte du Colisée romain. L'homme y vit longuement aussi; dans le bagne il doit y avoir des galériens à cheveux blancs: hommes sans imagination, sans poésie de tête ou de cœur, qui ont eu, dans leur jeunesse, tout juste assez d'énergie pour commettre un crime, et qui, après, se sont résignés à vieillir avec des fèves et des coups de bâton, comme s'il leur eût été plus difficile de sauter, les bras croisés, dans les flots, un jour de tempête et d'hiver.

J'ai vu bien des dames sur les terrasses italiennes et dans les kiosques qui bordent le chemin routier de Toulon; cette vue m'a fait mal : j'ai senti les veines de ma gorge se gonfler comme le jour où j'entendis ces mots... Gustave Dev***, homicide... sans préméditation... oui... travaux forcés à perpétuité.

Est-ce que j'aurais des remords? des remords? pas même des regrets : que la chose soit à faire encore et je la fais; mais cette fois je ne subirai ni jury questionneur, ni avocat général verbeux, ni témoins de village, ni bourreau, ni carcan; je serai tout cela contre moi-même... ce n'est que différé.

Il était huit heures quand nous sommes arrivés sous les murs de Toulon : pendant les cinq minutes de halte, je me suis mis à considérer avec attention les portes et les fossés. Cela peut m'être utile un jour. En entrant dans la ville j'ai pris un point de reconnaissance, c'est une fontaine à conque, surmontée d'un groupe d'enfants.

II

LE BAGNE FLOTTANT.

Un enfer avec une lueur d'espoir.
(*Ortie.*)

S'il est un jour que je voudrais rayer dans mes souvenirs, c'est celui où j'ai revêtu la livrée du *bonnet vert*. Heureusement j'ai perdu mon nom ce jour-là; je suis maintenant le n° 7 : c'est bien fait de matérialiser ainsi un forçat; on pourrait avoir quelque pitié pour un homme portant nom de saint ou de maison; mais on n'est tenu à rien envers une chose ; on peut, sans scrupule, torturer un n° 7.

Un forçat comme moi est ici un être d'exception; je porte la livrée du bagne, camisole rouge, pantalon grossier de toile, et bonnet vert; mais aux simulacres d'égards dont je suis entouré, on voit que mon histoire m'a précédé et que je suis regardé comme un honnête

criminel de bonne maison; et voilà ce qui me tue! Je suis tenté de présenter un placet à l'intendant, pour obtenir la faveur de me mêler à la foule ignoble qui bâtit, rame et scie dans l'arsenal : la dureté du travail tue la réflexion. A quoi penserais-je si j'étais là-bas mêlé à ces rouges travailleurs qui élèvent un cylindre de fer et le laissent tomber sur des pilotis? je ferais sans doute des raisonnements sur le mécanisme ingénieux de cette machine; je me piquerais d'émulation peut-être, afin que l'argousin dît de moi : Bravo, le n° 7! il est plus fort que le blondin!

Tandis qu'ici l'isolement m'expose comme une bête fauve aux avides regards des curieux qui ont suivi mon affaire dans la Gazette, et m'ont pris pour but de leur promenade après déjeûner. Il est vrai qu'il n'y a jamais dans leurs yeux l'expression de l'horreur; c'est toujours une compassion tendre, chez les femmes surtout; un jeune homme assassin par excès d'amour et de jalousie n'est qu'intéressant; un jury de femmes et j'étais sauvé.

Admirez comme la société est faite! Je vois un galérien, mon égal d'âge et de crime, qui scie une pierre énorme sur le chantier, et qui se fond en sueur : il lui a manqué des protections pour être ici avec moi, le coude appuyé sur la fenêtre d'une cabine, et noircissant du papier par désœuvrement. Il faut être protégé aux galères. J'ai pour voisin le maire de C***, qui a le bonheur aussi d'être protégé. C'est un homme de cinquante ans, fort vert encore, et d'une physionomie noble et honnête : il a sa chambre comme chez lui, un lit de sangle, une petite cuisine portative, et un atelier de tourneur. Quand il est las de tourner et de polir, il forme des recours en grâce et fait des pétitions au garde des sceaux; ma foi, c'est une vie comme une autre. Jamais le moindre signe d'impatience ou de remords ne contracte sa calme et fraîche figure : on l'a

condamné à mort, puis à vie par commutation, pour avoir brûlé les pieds de sa femme; mais lui ne le croit pas, et rien dans ses formes si décentes ne décèle l'assassin. Avec son organisation froide et compassée, il soigne sa vie en épicurien, pour la faire durer longtemps.

J'ai un autre voisin. C'est un horloger sans doute, et passionné pour son état. Il s'est établi sur le pont du bagne flottant, comme il aurait pu le faire sur le boulevard de Bondy, aves ses pinces, ses lentilles convexes, et sa triple rangée de montres fixées à des clous. Il n'est pas de penseur allemand plus courbé dans ses méditations que mon pauvre horloger; pour lui, les heures passent sans qu'il s'en doute; son appétit sonne son dîner. Repu, il accroche le miscroscope à ses dents et continue sa journée : je pense qu'on l'étonnerait fort en lui apprenant qu'il est forçat au bagne de Toulon.

Ce sont les deux seuls compagnons avec lesquels je puisse me mettre en rapport. Mais l'un est muet dans son atelier d'horlogerie, et l'autre a fini par me dégoûter de ses entretiens, à force de me prouver son innocence et de me lire ses pétitions. Je veux imiter l'horloger; celui-là a compris la vie de galérien : un travail opiniâtre et muet, coupé de repas et de sommeil. — Oui, imite l'horloger, toi qui vivais d'indolence, de chasse, de promenades et de bal : ta nouvelle vie, va la chercher sous la quille du bagne, il y a trente pieds d'eau salée, et le fond est vaseux comme un étang. — C'est bien !

Il est de ces petites circonstances qu'on grave dans la mémoire, comme si un vague pressentiment nous disait qu'elles nous seraient utiles un jour. C'était dans mon âge d'or; je sortais de chez Véfour, et j'allais monter en cabriolet, aux pavillons, pour me rendre à l'Opéra; la soirée était piquante, et la pluie

tombait en aiguilles glacées : un misérable, vêtu de lambeaux noirs, pâle de faim et de froid, m'appelle par mon nom, et me demande dix sous pour manger. Dans sa reconnaissance, il se précipita à genoux sur le pavé humide, et je l'entendis qui disait : « Si la Seine n'eût pas été si froide, je m'y serais jeté ce soir. »

Il avait raison ! le suicide par eau n'est bon qu'en été : par une nuit d'hiver on serait tenté de ressaisir l'existence aux premières étreintes d'une onde glacée, et ce pas rétrograde est une lâcheté. Mais aujourd'hui, par exemple, au tomber du soleil, dans cette mer tiède ! c'est comme un bain délicieux après un brûlant midi ; chaque degré de l'agonie rafraîchit le sang, et le râle de la mort est une pâmoison de volupté !

N'attendons pas l'hiver !

III

CONSOLATION D'ARTISTE.

Il n'est rien de plus beau ni de plus grand au monde.
VICTOR HUGO. (*Les Orientales.*)

Un poëte étranger a dit : Quand, après bien des soupirs, on a vaincu la pudeur d'une amante adorée, on s'étonne que la récompense de tant de sacrifices soit de si peu de valeur.

J'ajouterai qu'il en est des grands malheurs en perspective, comme des extrêmes plaisirs ; au moment de la jouissance ou de la douleur, on se dit dans un *à part* philosophique : Comment ! ce n'est que cela !!!

De loin, je me représentais le bagne comme un vaste enclos à murailles hautes et noires ; par intervalles, des bassins d'eau stagnante et bourbeuse ; une espèce

de Tartare sous le soleil ; des coups de fouet, des roues à tourner, des rocs à déplacer; point de repos ni de sommeil : au repas, des fèves bouillies et de l'eau. Il y a bien un peu de tout cela; mais que de récréations pour l'âme et les yeux! Si je parvenais à secouer cette idée de femme et de liberté qui s'incruste dans mon cerveau, je pourrais passer ici des jours d'extase dans une perpétuelle contemplation; car il n'est pas en autre lieu du monde spectacle plus merveilleux, tableau plus ravissant des œuvres de l'homme mêlées aux créations de Dieu.

Cet arsenal, ma prison, est une merveille qui change d'aspect à tout instant; mes yeux s'y replongent sans cesse avec une ardeur jamais assouvie de curiosité. Je ne puis me lasser de contempler ces vastes palais qui sont des magasins et des corderies, avec leurs arches colossales, leurs galeries sans fin, leur architecture de diamant; et ces cales couvertes, ces dômes aériens qui protégent les vaisseaux au chantier; et ces bassins à larges écluses, ces forges, ces ateliers, ces fonderies, ces canaux, ces salles d'armes, ces parcs d'artillerie, toute cette immense surface d'eau, de bois, de dalles, de fer, où s'agitent dix mille travailleurs rouges, qui élèvent des merveilles à leur insu, comme les juifs esclaves bâtissaient les pyramides ou l'amphithéâtre de Titus. Autre face du tableau. C'est le port, c'est la rade avec ses vaisseaux de ligne à l'ancre, avec ses canots sveltes et légers qui volent à douze rames; c'est l'amiral qui rentre, voiles ferlées, et battant pavillon à misène; c'est le spectacle changeant de cette mer, qui commence à mes pieds et que je vois fuir à l'horizon entre la *Grosse-Tour* et le tombeau de Latouche-Tréville; mer qui emprunte ses couleurs au ciel et aux nuages; tantôt verte, calme et transparente; tantôt bleue, ayant à chaque flot des paillettes de soleil; puis, tourmentée dans le lointain

par le vent du nord, roulant des vagues blanches et silencieuses sur un fond sombre, comme une immense rivière qui charrie des glaçons : pour cadre à tout cela, vingt collines, vingt Pausilippes qui descendent à la mer, toutes étagées de sycomores et de pins, Saint-Mandrier, qui jette sur le rivage sa blanche rotonde à colonnades, comme un temple de Sunium; les ruines jaunâtres du Petit-Gibraltar, où Bonaparte se révéla dans une nuit de tempête et d'assaut; le fort Faron, incrusté comme un nid d'aigle sur le flanc d'une montagne; au bas, la ville, avec sa ceinture de remparts à facettes et de peupliers italiens; puis, les vignobles en amphithéâtre, comme à la Côte-d'Or; enfin, le fort Lamalgue étoilé par Vauban, avec ses angles opposés aux angles, braqués sur la ville, et, selon la chance du siége, prêt à la défendre ou à l'écraser. Cette contemplation fatigue les yeux; il y a là trop de choses pour un faible regard d'homme, trop de sensations et d'idées pour le cœur. Ce n'est pas Naples, ce n'est pas Constantinople, c'est une ville de France sous le ciel du Bosphore ou de Pæstum; c'est un peuple libre qui assiste à cette fête, sans fièvre jaune, sans pacha, sans Ferdinand. Et il y a, pour l'homme heureux qui se baigne sur ce sable tiède, qui respire dans ces *villa* et sous ces bois de pins, il y a ce raffinement de jouissance qu'on recherche sans l'avouer, cette pensée qui sourit douce et presque criminelle, que Lucrèce a traduite le premier en langage humain... Aussi, pourquoi tant de bonheur d'existence aux portes d'un enfer de galérien?

Suave...
È terrâ... alterius spectare laborem!

Malédiction! ce vers de Lucrèce, il faut, moi, que je me l'applique à rebours! Qu'il est cruel de contempler des galères la suave oisiveté des hommes heu-

reux! Oh! bien cruel, surtout le dimanche, quand une brise chargée d'un parfum connu, un air d'église dans le lointain, un son vague de cloche, un chant d'oiseau, réveille en moi subitement d'inexplicables sensations de souvenir... Douce vie de château, à deux heures, sous les marronniers de l'avenue, quand les épis frissonnants s'arrondissaient en vagues jaunes, sous les derniers souffles d'été, et qu'il m'arrivait, à travers le bruissement des feuilles, un accord velouté de voix et de piano, un rire éclatant de jeune femme, un doux refrain de romance, chanté dans le salon, le frais salon, dont les persiennes volantes laissent entrevoir un vaporeux nuage de robes, de frais visages, de blonds cheveux... Oh! je veux sortir de ce bagne; je suis jeune, riche et fort... Que demande ce hideux brigand?... C'est le garde-chiourme qui vient sonder mes fers : quel réveil!!!

IV.

FOLIES.

Oh! oui, quelle belle position que la mienne, pour me donner du calme et du plaisir avec des points de vue; pour étouffer la voix du dedans par la contemplation des objets extérieurs! Et, en supposant même que je puisse, avec tous ces hochets, faire diversion à ma vie, ce ne serait que pour un temps limité, pour cinq, dix ans, si l'on veut; mais après, quand tous ces tableaux se seront identifiés avec moi-même, à force d'habitude et de familiarité, quand je serai blasé sur cette nature qui ne m'appartient pas, et qu'il ne restera plus autour de moi que ce cliquetis d'anneaux, cette odeur grasse de chaudière, ce plancher de gou-

dron, ces vieux porte-haubans d'un ponton qui fut vaisseau, alors il faudra bien un dénouement à mon histoire, un final à ce monologue de forçat désœuvré. Eh bien! c'est à la première idée de destruction qu'il faudra revenir : oui, mais donner gain de cause aux hommes, mourir sans avoir été connu, faire dire aux gens de la ville : Il s'est noyé, bien! c'est un scélérat de moins... Voyez donc le malheur! quelle velléité de respect humain m'a traversé le cerveau! les hommes! c'est bien la peine de se soucier de leur jugement! Vaut-il mieux les voir venir en visiteurs curieux sur mon bagne, étalant devant moi leurs habits bleus, en affectant des airs de vertu et de liberté; comme ce gros monsieur qui vient de sortir, en disant à sa femme d'une voix haute : « Ma bonne amie, onze heures « sonnent à l'Arsenal; on nous attend à déjeuner à la « Croix-de-Malte, hâtons-nous? »

Quelle pitié! il y a là-dessous une cruauté stupide, une fanfaronnade de bonheur qui est bien de l'homme, tel que sa bile et ses humeurs l'ont fait! Ces bonnes gens s'imaginent être irréprochables devant la loi, parce qu'ils ont la cheville libre. Oh! que je voudrais connaître la biographie secrète de tous ces honnêtes visiteurs, de ces jurés qui nous jugent, de ces conseillers qui nous semoncent! Que je voudrais voir clair dans leurs nuits et déchirer les rideaux de leurs alcôves. Parmi tant d'hommes libres, combien ont mis en émission de fausses pièces de six francs après les avoir reconnues fausses! que de testaments soustraits par fraude! que de maladies infusées dans les oncles riches et vivaces, de ces maladies qu'on nomme gastrites, inflammations d'entrailles, dissolutions, et qui pourtant déconcertent les médecins! C'est bien le cas d'appliquer au bagne ce qu'on a dit des hospices des aliénés : Le bagne est un lieu où l'on renferme des scélérats, pour montrer que ceux du dehors sont

d'honnêtes gens; et nous avons des savants à statistique, qui, fin décembre, publient des rapports avec additions et accolades, et nous donnent juste le nombre des criminels de l'année, à peu près comme les anciens astronomes, qui comptaient mille et vingt-deux étoiles dans le ciel, ni plus ni moins. Les télescopes n'étaient pas connus ; la voie lactée n'était alors qu'une bande blanche. Que de procureurs du roi dans ces astronomes! que de voies lactées dans le domaine du crime!.. Plus j'y pense avec ma raison bonne et forte, plus je reconnais que je vaux mieux, je ne dis pas que mes collègues du bagne, c'est hors de comparaison, mais que tous ceux qui viennent m'y voir. Si le jour où j'ai commis ce qu'ils appellent mon crime, la pluie fût tombée après le lever du soleil, j'étais sauvé. Car les causes qui ont déterminé mon action ne se seraient pas reproduites une autre fois, avec tous les accessoires, si bien arrangés par la fortune quand elle veut faire un malheureux. Il fallait que je fusse là, sous le petit bois, mon fusil chargé, contrarié par une nuit pluvieuse, et qu'au lieu de m'arrêter à la ferme pour jouer avec les petits enfants, selon mon usage, je sois descendu dans le vallon de la Source, où Camille était riante avec... Ah! malédiction!

Oh! que ne suis-je né avec un tempérament lymphatique, sang épais et cerveau froid! comme tant de ces mortels qu'on appelle d'honnêtes gens, et qui seraient bien embarrassés d'être le contraire. Au lieu de morceler mon patrimoine en libertines folies de voyages et d'amours, j'aurais pris la vie au sérieux; j'aurais fondé à Troyes en Champagne une bonne manufacture de bas, avec comptoir et commis. A trente ans, j'aurais demandé en mariage cinquante mille francs de dot incarnés, qui seraient entrés dans mon commerce. Un jour d'hyménée bien calme, bien ordonnancé selon l'étiquette, avec épithalame, conseil

de matrones, propos grivois, bons mots de gens d'esprit conviés. A dater de ce beau soir, j'aurais fait une publication périodique d'enfants, jusqu'à extinction de fécondité; pour désastre dans ma vie, jours de vaccine, croup, rhumes d'hiver, retard du courrier de Lyon; pour joies, première communion d'enfant, prix de thême, certificats honorables du professeur; et puis, une vieillesse verte et fraîche, avec du bon vin, du feu et du soleil; et la douce mort après, suivie du tombeau de marbre et de l'épitaphe en latin.

Mais il a fallu vivre avec un sang de feu!

V

LE MASSACRE.

Les misérables! joue, feu!
(*Extrait du procès-verbal.*)

Horreur! jour de sang! ôtez de mes yeux cet abattoir d'hommes! que je n'entende plus les éclats de la fusillade mêlés aux cris rauques des démons!

Adieu, poétiques images de la veille! ciel italien! belle mer! un voile de sang couvre ces ravissantes créations. Enfin, il faut mourir! mourir ou s'échapper, ou ressaisir la vie de l'homme! Vivrais-je mille ans ici, toujours je verrais là-bas, de l'autre côté du port, au chantier de bois, ces misérables follement insurgés tomber sous les balles comme des chevreuils. C'est une nécessité, disent les hommes raisonnables : à la bonne heure; mais arrachons-nous d'un repaire où l'on voit de telles nécessités... Et demain? bien pis, demain! là, sur cette esplanade, on dressera l'échafaud du bagne; quatre têtes tomberont; et nous

sommes tous conviés à cette fête! C'est le spectacle gratuit des galériens! c'est l'heureuse diverson à leurs travaux! Aussi, tous sautent de joie en y songeant, y compris les quatre condamnés, dont l'horible bonheur est un objet d'envie pour leurs compagnons!

Et, en ce moment, il y a des hommes heureux qui se promènent dans ces bois de pins; il y a des bals d'été sur les terrasses de marbre; des concerts de douce harmonie sur les canots en rade; le soleil sourit en se couchant à tant de joyeuses scènes!.. 24 juin! jour sans nuit, car le crépuscule du soir ne s'éteint qu'à l'aurore. Quel contraste! c'est le Frascati de Michalon, à côté des cadavres de Géricault; c'est la pythonisse de Salvator Rosa, dans une teinte infernale, auprès d'une marine de Claude Lorrain, avec ses oscillantes gondoles, ses colonnades, ses escaliers de granit illuminés par le soleil couchant.

Pourquoi sur cette plage de désolation, dans cette soirée de sang, une frénésie d'amour m'embrase-t-elle? qui m'expliquera ces mystérieux rapports! O Camille! là-bas, sous les orangers, enivrés de parfums et d'harmonie, avec ta rose et fraîche figure, tes blonds cheveux, tout ton corps de femme si délicieux à voir, un instant seulement, et je reviens à mon banc de galérien, et je me tue avec la baïonnette du garde, et je meurs tout frissonnant encore de ta chair et de tes baisers!

VI

L'EXÉCUTION.

C'était une fête d'espèce nouvelle; tous les travaux ont été suspendus; partout régnait la joie, car ici le repos est du bonheur; une heure d'indolente distrac-

tion, au mois de juin, est un baume dans le poumon. Quel est le but de ce répit? N'importe, on le savoure et on s'inquiète peu du reste. Je les ai tous vus aujourd'hui défilant par liasses, comme une armée d'enfer. Que de cheveux rouges et blonds! que de figures sèches et pâles! que d'yeux d'un bleu terne! c'est, dans tous les rangs, presque la même organisation: point de tempéraments lymphatiques; point de ces faces reposées, comme en ont, dans les villes, les gens de bien, c'est-à-dire ceux qui ne commettent pas de crimes publics. Cela donne à penser!

Une exécution dans les villes attire toujours la foule; mais c'est la foule triste et sombre; une inexplicable et ardente curiosité la pousse autour d'un échafaud, comme devant une tragédie, où l'émotion est complète, parce que les acteurs y répandent le sang de leurs propres veines, et que dans la coulisse ils ne se relèvent plus vivants. Ici, au bagne, on force les spectateurs à être curieux; on les convoque par chiourme; on leur fait un devoir d'être attentifs. Toujours pour l'exemple; c'est la pensée des moralistes: bien imaginé! Voilà six mille hommes qui n'ont plus rien à perdre dans la vie; il ne leur reste plus qu'une chance de faveur, la mort: jugez quelle sévère leçon doit être pour eux le supplice libérateur de leurs compagnons!

Aussi, voyez-les se ruer par groupes, avec des rires et des convulsions de gaieté cynique; entendez ces cris d'argot, ces refrains, ces noms, ces appellations mêlées de fange et de luxure; c'est à faire blanchir les cheveux! Les misérables ont avili jusqu'à l'amitié! On leur a dit: Vous êtes flétris à tout jamais, tant que l'épiderme sera collé à vos os! et ils n'ont pas voulu donner démenti à la justice; ils ont renchéri sur ses rigueurs, en flétrissant leurs âmes; d'abord quelques scrupules, quelques souvenirs de religion ou de morale, les ont retenus; puis l'entraînement de l'exem-

ple et les moqueries des anciens les ont précipités. A les voir surgir en bandes derrière leurs écluses et le long des canaux; à leurs figures luisantes, à leurs regards de satyres, à leurs chants de crapuleuse orgie, on croirait voir le peuple de Gomorrhe ressusciter sur son lac maudit. C'est bien fait; corrigez ces âmes tièdes, admirables législateurs! Voilà l'échafaud : les quatre condamnés arrivent en riant, leur fortune est faite ; demain le bâton du garde-chiourme ne les réveillera pas. Il prodiguent d'horribles adieux à leurs compagnons, qui leur répondent en termes dignes de tous. « Voyons donc, s'écrie l'un des quatre, qu'on me coupe la tête! Le bourreau n'est pas là : c'est égal, je me la couperai, moi; ça me fera plaisir. » Et le grave gendarme lui montre avec la pointe de son sabre le cadran de l'horloge. Il paraît que l'heure fixée n'a pas sonné; les règlements avant tout; cette ponctualité fait honneur à l'administration.

Six milles figures hideuses sont tournées vers la tour de l'horloge; on entend ce cri des gardes-chiourmes dans les rangs : *A genoux!* Tous les galériens obéissent nonchalamment, et rient de leur étrange position; l'heure sonne aux battements de mains des condamnés; le cri sourd de l'impatience satisfaite domine la foule; un bourreau de bagne monte sur son établi et travaille quatre fois. Que la société dorme tranquille, et le bagne aussi, l'exemple est donné.

VII

L'HÔPITAL.

Humenidum thalami.

Le sacrifice des misérables est consommé! Tant d'horribles scènes ont brûlé mon sang; je suis à l'hô-

pital, au neuvième jour d'une maladie inflammatoire; le médecin vient de me déclarer hors de danger, c'est consolant.

Il est des gens qui cherchent des émotions dans le Dante ou Shakespeare, et qui frissonnent avec Ugolin et Macbeth; mais qui ont traversé froidement cet hôpital, curieux, distraits, et surtout grands interrogateurs.

Rien d'aussi affreux au monde!

Une salle étroite et longue, formée de trois nefs : à courts intervalles des pilastres épais, où sont scellées les chaînes qui pressent la cheville du malade. Dès que j'eus repris connaissance, je me levai sur mon séant, et la symétrie des lits, la grandeur du local, la propreté des murailles, me causèrent une sorte de satisfaction; mais bientôt mes cheveux se hérissèrent d'horreur, quand j'entendis retentir sous les linceuls un long cliquetis de ferrailles, et que moi-même j'agitai mes chaînes dans ma convulsion. Non, le pâle récit, la froide parole, ne peuvent donner une idée de ce spectacle d'agonie, de ces gémissements de malades, de ces râles de mourants, combinés avec les retentissements du fer des galériens. L'éternel anneau ne tombe que devant la civière et le dernier linceul; il nous étreint de son cercle glacé tant qu'une goutte de sang anime les artères de nos pieds; et c'est pour voir cette autre page du bagne qu'un médecin m'a guéri! Qu'il vienne me tâter le pouls, ce n'est pas le bras que je lui donnerai! Ah! je ne suis qu'un lâche! j'ai trop parlé du suicide pour agir! l'homme de cœur au désespoir ne s'impose point de lendemain. La première fois que je lus la lettre de Saint-Preux sur le suicide, je devinai qu'il ne se tuerait pas. Ses dix pages de commentaires valaient mieux pour le sauver que la réponse de milord Édouard.

C'est cette idée de femme qui me retient encore à la vie par un inexplicable lien.

Et ma mère aussi m'y retient; ma pauvre vieille mère, qui pleure, souffre et prie, et qui a besoin de mes lettres pour vivre. Que la religion la console, car il n'est pas bouche humaine qui puisse adoucir pareille affliction! A soixante ans, après une vie toute de vertus, elle s'est vue flétrie en son fils! Un écrivain a dit: « Il est des maux si terribles et si peu mérités, que la constance même du sage en est ébranlée (1). » La constance de ma mère a été plus forte que son malheur : elle n'a pas désespéré de Dieu; mais cette fermeté de l'âme mine le corps et le tue. Pauvre femme! tu ne verras pas l'hiver, l'hiver et ses douces soirées de causeries et de reversis. Eh bien! je t'attends; hâte-toi de mourir, ma bonne mère; il ne manquait plus à mon horrible destinée que de faire des vœux pour ta mort!

. . . . . .

. . . . . .

Je suis en pleine convalescence.

J'ai pour voisin de lit un jeune homme bien philosophe, car il rit quelquefois : le rire est effroyable dans un hôpital de galériens. Je l'ai prié de me conter son histoire; mais elle était si longue que j'ai demandé le dénouement : l'extrême malheur n'a pas d'attention soutenue pour les longues histoires. Par un de ces jeux du hasard si communs dans les vies extraordinaires, et que les hommes sensés traitent d'invraisemblances romanesques, ce pauvre jeune homme, défiguré et vieilli par les chagrins, est le même que je rencontrai un jour si misérable à Paris, dans mes jours d'opulence et de bonheur. Je lui ai offert de l'argent qu'il a accepté de verve : son temps expire dans huit jours; mais cette perspective de liberté si prochaine ne lui donne aucune sorte d'émotion. Il s'est façonné

(1) Bernardin de Saint-Pierre.

aux habitudes du bagne, et le monde n'a plus rien à lui offrir que la liberté; c'est beaucoup pour l'homme heureux, ou pour l'homme né avec l'organisation du travail; ce n'est rien pour le misérable que la nature a fait indolent, et que le bourreau a flétri. Cette idée de liberté m'a fait faire un retour sur moi, et je me suis dit : Oh! si j'étais libre!.. ô Camille!.. et ma mère!

Et je me suis entretenu toute la nuit avec mon voisin d'amour et de liberté.

. . . . . .

VIII

LE MONDE VU DU BAGNE.

— Eh! pourquoi ne pourrais-je pas faire ma vie, ici, comme ailleurs!

Ai-je commis un crime qui fait monter la rougeur au front, et qui enfonce au cœur le remords comme un poignard?

Non.

Le monde me plaint et ne me maudit pas.

Pourquoi serais-je plus sévère que le monde envers moi?

On a dit ce vers je ne sais où :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Ce vers a été fait pour moi; je me l'applique sur le cœur comme un remède moral.

Je suis donc en position de vivre honorablement.

Je puis marcher la tête haute, et regarder en face

les hommes vertueux qui viennent dans cette ménagerie de chrétiens pour se donner une heure d'émotion.

Il ne tient qu'à moi de me regarder comme un homme libre et de me donner un demi-siècle d'émotions, en contemplant, à mon tour, cette terre, bagne immense, où Dieu, depuis Adam, a condamné l'homme aux travaux forcés!

Ces pauvres hommes! que je les plains! avec quelle peine ils font leur vie! quelle amère sueur coule de leur liberté! quelle tristesse dans leur joie! que d'ennuis sur leurs visages! que de chaînes morales à leurs pieds et à leurs mains!

Leur bagne est assez vaste quand c'est une ville, il est bien étroit quand c'est un hameau.

J'ai vu des paysans, ils se levaient avec l'aube, ils jetaient un regard mélancolique sur une campagne qu'ils devaient arroser de leurs sueurs à défaut de l'eau du ciel, ils laissaient tomber leurs têtes sur leurs poitrines, en songeant à cette brûlante journée de travail qu'ils accomplissent avec le soleil, et qui leur sera payée trente deniers! ils iront s'asseoir à une table dévastée où rien ne rappelle la nourriture de l'homme si ce n'est un caillou pétri avec du blé noir. Ils entendront pleurer autour d'eux des enfants déjà vieux avant l'adolescence, et qui sont obligés de faire le semblant de vivre, parce qu'une mère les a mis au monde, sans y songer!

J'aime mieux mon sort que le leur.

J'ai vu des riches bourgeois passant la belle saison dans leurs terres.

Ils avaient lié à leurs chevilles des femmes d'une laideur idéale et d'un naturel d'Euménide; des femmes qu'ils avaient épousées un jour par diversion d'ennui et par amour d'argent; et au dernier quartier de leur lune de miel, ils s'étaient précipités dans une ornière d'anthipatie conjugale qui devait les conduire au tom-

beau. Chaque matin, ces femmes éternelles annonçaient à leur époux que le jour qui se levait ressemblerait au jour de la veille; que ce jour serait semé de minutes épineuses qui s'enfoncent dans l'épiderme comme des lames de feu, en ne laissant jamais au patient un seul intervalle de repos. Et ce jour expirait dans toute la mélancolie sombre de ces crépuscules qui semblent annoncer l'agonie du soleil et qui font désespérer du lendemain. La nuit venait avec ses redoutables mystères d'alcôve, ses fades caresses arrachées au devoir, données par ordre du Code civil, reçues avec une distraction résignée. De part et d'autre, parodie de volupté, horreur de tout ce qui est amour; et toujours, toujours, les mêmes heures sonnant sur les mêmes choses! toujours!

J'ai vu des marchands dans leurs boutiques, autre genre. Ils se levaient, les yeux humides de sommeil, ils étalaient des marchandises, ils s'asseyaient et bâillaient en se réveillant, comme s'ils allaient s'endormir.

Et ces pauvres gens regardaient leurs marchandises et les passants; mais les passants ne regardaient ni les marchands, ni les marchandises. Quelle vie de boutique! étouffante en été, glacée en hiver, ennuyeuse toujours!

J'ai vu des commerçants et des industriels dans leurs comptoirs. Ils s'étaient écroués eux-mêmes comme leurs propres geôliers, dans des cages grises, et barbouillaient des in-folio de grandeur colossale; ils tenaient leurs écritures en parties doubles, disaient-ils; à ce travail, ils usaient les jours, les nuits, les ans; ils se levaient, et ils écrivaient; ils lisaient des lettres; ils examinaient des échantillons de marchandises; ils payaient des lettres de change; ils ne les payaient pas; ils faisaient des circulaires; ils haranguaient leurs commis; ils apuraient des comptes; ils signaient des

factures; ils étudiaient des prix-courants; ils méditaient sur les variations de l'agio; ils célébraient les bienfaits de l'économie; ils courbaient leurs fronts sous l'annonce d'une faillite, et ils disaient que :

L'homme est fait pour travailler
Comme l'oiseau pour voler.

Un jour, ils montaient dans leur chambre, leur portefeuille à la main, ils se couchaient sur leur lit nuptial et mouraient en songeant au vaisseau des Indes qui n'était pas arrivé après trois mois et demi de voyage, ayant relâché au cap le 26.

On inscrivait leurs vertus sur une épitaphe.

CI-GIT
JÉRÔME GABRIÉEL.
IL FUT BON PÈRE,
BON ÉPOUX;
SON COEUR ÉTAIT L'ASILE DE TOUTES LES VERTUS.
IL INTRODUISIT LA COCHENILLE
DANS SA PATRIE,
IL FUT LE PÈRE DE SES COMMIS.
SA VEUVE INCONSOLABLE LUI A DONNÉ CE
RENDEZ-VOUS DE LA TOMBE :
IL EST ARRIVÉ LE PREMIER.

Et les veuves inconsolables de ces épitaphes se remariaient à l'expiration du deuil avec un de ces commis dont le défunt mari avait été le père.

J'ai vu des millionnaires qui semblaient prier Dieu d'avoir pitié de leur bonheur; ils tenaient leurs millions à deux mains, se demandant ce qu'il fallait en faire, et, après de mûres réflexions, ils n'en faisaient rien. Ils faisaient beaucoup de lieues en chaise de poste; ils examinaient le dos de beaucoup de postillons; ils lisaient l'enseigne de beaucoup d'auberges; ils mangeaient les restes de beaucoup de tables d'hôte, et ils appelaient cela voyager!

O voyage, voilà ce qu'ils ont fait de toi! Voyage! noble excitation de l'âme et du corps! seule vie de la vie! naissance de tous les jours! révélation de tous les instants! extase emportée au vol! c'est ainsi que ton nom est prostitué sur la feuille du tarif des relais!

Ils arrivaient ces millionnaires, ils arrivaient un jour quelque part; je ne sais où; ici ou ailleurs : que leur importe à eux? voilà une ville, il y a un in-douze (chez le libraire), qu'on nomme *indicateur*. On trouve, là, la nomenclature des curiosités de la ville; l'auteur a indiqué par des points d'admiration toutes les merveilles à voir : et les voyageurs, leur cicérone à la main, se posaient comme des points d'admiration devant ces merveilles, et s'entredisaient : Voilà qui est beau! très-beau!

Et quand ils avaient fait assez de lieues, ils rentraient chez eux pour raconter quelque chose à des voisins qu'ils appellent leurs amis. Et ces amis se révoltaient contre la tyrannie de ces contes de voyage, et ils allaient respirer ailleurs.

J'ai vu des files de voitures versant à la porte d'un bal de ville un flot de danseurs et de danseuses. Ces gens-là paraissaient bien heureux, en entrant : et, à leur sortie, ils étaient tristes et pâles; et ils bâillaient beaucoup; un orchestre déchirant avait jeté à leurs oreilles quatre ou cinq heures d'étourdissements harmonieux; ils s'étaient rués les uns sur les autres, dans une cohue brûlante, et dans un choc de quadrilles à briser les coudes et les pieds; ils avaient adressé cent questions qui avaient perdu leurs réponses dans le fracas de la danse; ils avaient fait cent réponses qui n'avaient aucun rapport avec les questions; ils sortaient d'un rêve fou, d'un tourbillon dévorant qui donne toute sensation humaine, excepté le plaisir.

J'ai vu la foule traverser les villes dans les jours de fête, et goûtant les charmes de la promenade.

Il n'y a pas au monde un plus mélancolique tableau. Quelle tristesse dans ce flux et reflux de têtes vides qui ont la stupide curiosité de voir, et l'absurde prétention de se faire voir !

J'ai vu des hommes et des femmes bien élevés se réunir le soir, dans un salon, pour échanger leurs idées, et n'échangeant, hélas ! que des paroles. Quelle stérilité de propos ! Mais qu'auraient pu dire ces gens-là, si l'enfer n'avait pas inventé la calomnie et la médisance ? Sans cette heureuse prévoyance de l'enfer, la société humaine était muette éternellement ; et ils appellent toujours ces échanges stupides de paroles empoisonnées, les *délices de la conversation !* on allume vingt bougies pour éclairer ces turpitudes de salon doré. Donc, ils sont tous, là-bas, hommes et femmes, à travers villes et champs, traînant les boulets de l'envie, de la cupidité, de l'ambition, de la vengeance, de l'ennui, de la haine, du travail, de l'oisiveté, de la débauche, de la corruption et de toutes les variantes des sept péchés mortels. Quel bagne ! quels condamnés !

Oh ! qu'ils ont bien fait de m'exiler ici, dans cette île flottante ! Puisqu'ils ont détruit les monastères, où me serais-je réfugié pour me faire un abri contre leur liberté ?

Autour de moi que d'air et de lumière ! quelle irradiation descend de partout sur mon domaine ! je suis le cénobite de cette thébaïde : j'ai cherché comme Jérôme l'oasis du désert, où jamais n'arrive le fracas du monde. Seul, j'ai ma liberté, cette liberté que tout esprit demande, et qu'il n'obtient jamais. Ma maison n'a point de voisin, mon salon n'a point de visiteurs, ma table n'a point de parasites, mon sommeil n'a point de sursauts, une armée veille pour ma sûreté,

parce qu'on me redoute ; et moi je ne crains personne. Je suis arrivé à cette heureuse position où l'infortune étant épuisée, il ne reste plus dans l'avenir de place que pour les éventualités du bonheur. Qui sait! peut-être ce bonheur fantôme, toujours poursuivi, est ici, sur ce ponton désert! Puisque, de l'aveu de tous les hommes libres, le bonheur ne se rencontre nulle part, il y a au moins chance probable de le rencontrer aux lieux où personne ne l'a cherché. — Abîmer sa pensée dans un recueillement obligé, ne faire envie à aucun, exciter l'intérêt dans tous, plaindre ceux qui vous plaignent, contempler les vagues orageuses du monde, et les convulsives agitations de la foule de son isolement tranquille; méditer sur l'énigme éternelle de la vie et de la création, avec la cruelle volupté de sentir que jamais ces effrayants mystères ne se laisseront dévoiler; pardonner à l'homme, et lancer au ciel des regards d'accusation et de désespoir, voilà tout ce qui peut consoler du malheur de vivre; et ce n'est qu'ici, loin des distractions puériles, qu'on peut rencontrer ce quelque chose qui ressemble à du bonheur!

IX

UN VISITEUR.

> Un de ces hommes qui, dans les choses,
> ne voient jamais ce qu'il faut y voir.
> Mme DE SÉVIGNÉ.

Ce matin, un étranger vêtu de noir est venu promener sa vertu libre et son bonheur dans l'hôpital : c'est une galerie de tableaux comme une autre,

Il était accompagné d'un planton, espèce de cicérone, ou d'aboyeur de spectacles forains. En entrant, le cicérone a dit :

« Voilà l'hôpital du bagne, monsieur.

— Mais c'est très-bien ! on n'est, ma foi, pas mal ici. Est-il ancien cet hôpital?

— Il a été bâti en 1784.

— C'est absolument la répétition de la salle du rez-de-chaussée, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur : là-bas les gardes-chiourmes; ici, les forçats malades.

— Mais c'est très-bien ! Il y a fort peu de malades en ce moment.

— Soixante et un.

— Soixante et un sur six mille forçats... Voyons la proportion : en soixante, combien de fois six... c'est à peu près le centième; ce n'est pas beaucoup. Le régime alimentaire de l'hôpital est-il bon?

— Comment, monsieur?

— Je vous demande si les malades sont bien traités?

— Comme à l'hôpital de marine.

— Ah ! c'est bien ! c'est bien ! l'humanité, l'humanité ! La vue est fort belle d'ici; comment nommez-vous ces espèces de hangars, là-bas?

— Ce sont les cales couvertes pour les vaisseaux en construction.

— C'est admirablement imaginé. »

Un galérien convalescent aborde le visiteur d'un air timide et lui dit :

— Monsieur, voudriez-vous m'acheter cette petite corbeille?

— C'est vous qui avez fait ce petit ouvrage-là?

— Oui, monsieur.

— Avec du sureau? avec de l'ébène? avec quoi donc est-ce travaillé cela?

— Avec de la paille, monsieur.

— Rien que de la paille! c'est prodigieux : êtes-vous ébéniste?

— Non, monsieur.

— Alors c'est d'instinct... effectivement, il a sur les yeux les protubérances des beaux-arts; et combien vendez-vous cela?

— Quinze francs, monsieur.

— Diable! c'est un peu cher. Et que faites-vous de l'argent, ici?

— Ce qu'on en fait partout, monsieur : vous comprenez bien que ma ration de trente onces de pain et de quatre onces de fèves ne me suffit pas à moi...

— En effet, c'est un colosse, une constitution athlétique. Et alors, avec de l'argent...

— Avec de l'argent, je vais chez le *fricotier*, où je mange comme un homme.

— Il a raison, le scélérat!.. cependant, il ne faut pas encourager ses penchants vicieux... Allons, laisse-nous tranquilles. » Le galérien sort.

« Dites donc, monsieur le cicérone, n'avez-vous pas ici quelque forçat curieux?.. de ces gens qu'on lit dans la gazette?

— Mais si..... tenez, voilà le fameux *Lamour*, celui qui arrêtait les voyageurs sur la route de Plombières.

— Je ne le vois pas bien en face : ne pourriez-vous pas lui dire de se tourner de mon côté?

— Ah bah! vous croyez que je suis un maître d'école, ici?

— Tiens, c'est singulier! Alors je vais m'approcher...

— Prenez garde, il vous dira quelque sottise.

— A un homme comme moi?

— A tout le monde : il se gênerait peut-être!

— Mais j'irai me plaindre à M. l'intendant, pour lequel j'ai une lettre de recommandation.

— Ça ne vous ôterait pas les sottises... Tenez, monsieur, voilà Gravier.

— Gravier!.. je connais ce nom...

— Gravier du Pétard.

— Ah! j'y suis! Comment, il est bossu! je ne savais pas qu'il fût bossu. Ah! c'est Gravier! je suis bien aise de le voir de près... Il lit, il lit... quel diable de livre peut-il lire?

— Oh! vous pouvez l'aborder, il est honnête, celui-là.

— Je vais l'aborder... Hum! hum!.. Eh bien!.. mons... malheu... Ah! c'est M. Gravier; vous lisez... Eh! ça fait passer le temps, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répond Gravier.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à savoir quel livre...

— Si cela vous intéresse, c'est Rousseau.

— Ah! Rousseau de Genève, le philosophe?

— Oui, monsieur. Bonne lecture aux galères?

— Pourquoi?

— Parce qu'elle ne console pas.

— Tiens, c'est drôle; je croyais, moi, qu'il faut avoir des consolations dans le malheur.

— Oui, dans le malheur, mais non pas dans les galères.

— Je ne comprends pas.

— Tant pis. »

Et Gravier fit un signe de tête, comme pour donner congé au visiteur.

L'interrogant étranger tira de sa poche un joli portefeuille maroquin vert, en disant : C'est fort curieux toutes ces réponses ; je vais écrire tout cela, parce que ces petits détails amusent en société.

Il s'arrêta court et pâlit. En prenant une chaise au pied de mon lit, il rencontra mes yeux et la foudroyante expression de ma figure; au même instant toutes les chaînes de l'hôpital s'agitèrent sous les lin-

ceuls. — Misérable! m'écriai-je, de la pauvreté et de l'énergie avec ton cœur froid, et tu serais ferré ici; c'est la fortune de ton père qui t'a sauvé!

Le visiteur n'écrivit rien, et sortit; il m'avait reconnu : c'était un de mes jurés.

X

UNE DESTINÉE.

« Je sors dans cinq jours, m'a dit mon voisin : avez-vous quelque ordre à me donner?

— Aucun.

— Aucun! réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi.

— Mais, si je puis vous être utile pour...

— Ah!.. j'y songerai... j'ai besoin de quelques conseils... et ici, je ne sais trop à qui me fier...

— Bah! vous trouverez plus de discrétion ici que dans le monde. Je vous présenterai ce soir au vieux Caron... il a l'expérience de ces choses, lui... quarante ans de service au bagne!

— Je ne veux pas être présenté à ce vieux brigand.

— Chut, imprudent! il n'y a point de brigands ici, nous sommes tous frères.

— Veux-tu te taire, misérable!

— Oh! vous pouvez m'insulter, moi; je suis d'airain à tout; et quand vous aurez mangé dix ans les fèves de cet hôtel, vous serez comme moi : rien ne démoralise un homme comme les fèves et un argousin.

— Et pourquoi ne se tuent-ils pas tous?

— Ah! l'espoir les fait vivre; et puis, pourquoi se tuer? Il y a des douceurs attachées à l'état; et la vie passe ici comme ailleurs : on la regrette moins quand il faut mourir, c'est autant de gagné : voilà la philo-

sophie de ce pays. Que diable! j'avais vos idées, moi aussi, en entrant, et je me suis apprivoisé; j'ai eu de l'honneur autant que vous; mais le destin!..

— Ah! ils disent tous cela.

— Ma foi, c'est une accusation raisonnable.

— Et commode pour les scélérats.

— Mais dites donc, l'ami vertueux, est-ce une bonne œuvre de charité qui vous a fait gagner votre bonnet vert?.. Ne vous fâchez pas : voulez-vous me frapper, voilà ma joue. Il y a douze ans qu'un soufflet reçu m'avait donné la jaunisse; aujourd'hui, je m'en soucie comme d'un baiser. Je suis mort à tout.

— Et tu as une famille? un frère? une sœur? des amis?

— Je n'ai plus que moi, comme vous voyez, ce n'est rien. J'avais des parents, des parents bien chers; ils sont morts...

— De chagrin?

— De chagrin : pauvres gens!

— Et tu pleures! tu te fais plus méchant que tu n'es.

— Non, je ne pleure pas; je suis un homme vil, un misérable, et je veux travailler à m'avilir davantage; c'est ma consolation... J'étais honnête, il y a douze ans environ; oui, douze ans, le 15 mai 18...

— C'est singulier de préciser l'époque.

— Ah! vous trouvez cela singulier! eh bien! écoutez mon histoire; elle sera courte : ne vous alarmez pas.

— Contez votre histoire.

— Avant de commencer, je suis bien aise de vous faire une question. Savez-vous pourquoi les Turcs perdirent la bataille de Petervaradin!

— Quelle diable de question?

— C'est une question comme une autre, tant que la réponse n'est pas connue.

— Eh bien, non.

— Alors, je vous apprendrai qu'elle fut perdue parce qu'un bonze, allant se baigner dans le Gange, avança le pied gauche au lieu du droit.

— Oh! c'est une vieille histoire que j'ai sue dans le temps.

— Bon! je vous ferai grâce de la série de chaînons qui conduisent le raisonnement du pied du bonze à la bataille perdue; mais j'en fais le texte de mon histoire. Moi, je suis au bagne, parce que j'ai lu un traité du docteur Pinel, sur le banc de pierre qui est adossé à l'enclos des Chartreux, dans le jardin du Luxembourg. Veuillez bien suivre les chaînons de ma destinée.

« J'étais le plus studieux de tous les élèves qui as-
« siégent les chaires et les amphithéâtres de Paris;
« j'étais l'orgueil de mes professeurs et la joie de mes
« vieux parents; mon unique passion était la méde-
« cine, mes plaisirs une représentation par mois à
« l'Odéon.

« Un jour, c'était le 15 mai 18.., par un temps
« malheureusement beau, je descendis de ma man-
« sarde pour aller étudier un livre du docteur Pinel,
« dans le jardin du Luxembourg. Je fus arraché à ma
« rêverie par le froissement d'une robe, et je vis une
« figure éblouissante de fraîcheur. Je me levai machi-
« nalement et suivis la jeune femme comme à mon
« insu.

« Elle descendit la rue de Tournon, la rue de Seine,
« prit à droite la rue Dauphine, et se glissa légère-
« ment sous une porte cochère du numéro 36, vis-à-
« vis la rue Christine. J'entrai au café du coin, et,
« l'œil collé à la vitre, j'attendis je ne sais quoi. Au
« bout d'une heure je sortis et remontai lentement
« vers mon hôtel, où cette ravissante image brûla mon
« sang toute la nuit. Le lendemain, à la même heure,

« j'étais posté au jardin du Luxembourg, plutôt par « souvenir que par espoir, lorsque je vis la même « dame descendre vers la rue de Tournon, en co- « toyant le grand bassin. Me voilà de nouveau sur ses « traces : elle suit le chemin de la veille et se glisse « dans le même hôtel. avec une précipitation qui « avait quelque chose de mystérieux. Cette fois, j'entre « dans la cour presque au même instant qu'elle; je « tourne la poignée d'une porte grillée, qui venait de « se refermer d'elle-même, et je me trouve dans une « petite salle, ignoble à voir, et dont les murailles « sont couvertes de chapeaux; deux hommes assis me « regardaient. Persuadé que je suis dans l'arrière- « boutique d'un chapelier, je prends du sang-froid, « et je prie ces messieurs de me faire voir un chapeau. « — Quel chapeau? me dit en se levant un homme « grand, sec et sérieux. — Eh! un chapeau comme « les autres, répondis-je... à la mode. — C'est bon, « monsieur, c'est bon, dirent-ils tous les deux en- « semble, passez votre chemin; et, au signe qu'ils « firent, un gendarme sortit d'un cabinet sombre, me « poussa dans la cour, et ferma le vitrage sur moi. Je « cherchai la loge du portier; ni loge ni portier : c'é- « tait un hôtel unique dans Paris.

« Mon imagination s'exalta; je voulus me rendre « raison de ces choses étranges, approfondir quels « rapports pouvaient exister entre ces hommes, à face « dure, ces chapeaux, cette salle ignoble, cet insolent « gendarme, et cette femme céleste plus ravissante « encore qu'hier. Toutes mes conjectures ne me satis- « firent pas, et, dévoré d'impatience, je me décidai à « attendre la sortie de mon inconnue, dussé-je me « promener dans la rue jusqu'au lendemain.

« Deux heures s'étaient écoulées; la nuit et le « brouillard obscurcissaient la rue Dauphine; plus « hardi dans les ténèbres, je m'assieds sur la borne-

« même de l'hôtel, et, pour me donner une conte-
« nance, j'engage la conversation avec un conducteur
« de cabriolet stationné devant moi. Je languis peu à
« ce nouveau poste. Au coup de cinq heures et demie
« la belle mystérieuse arriva lestement sur le seuil de
« l'hôtel, elle monte dans le cabriolet, en me frois-
« sant de sa robe et de son châle. Dans une minute,
« je me trouvai seul; le cheval se précipita au galop
« vers le carrefour Bussy, et tout disparut.

« Ce fut ma vie pendant quinze jours; cours, am-
« phithéâtre, Dubois et Pinel, douces études du cabi-
« net, tout était délaissé; mes professeurs m'avaient
« écrit des lettres amicales auxquelles je n'avais pas
« répondu; ma passion était enveloppée de trop de
« singularités pour me laisser ce sang-froid qu'exige
« l'étude. Vingt fois je voulus aborder au Luxem-
« bourg l'inconnue, mais un scrupule me retint; je
« craignis d'attenter au mystère de ses promenades,
« et de me perdre à tout jamais dans son esprit.

« Cette incertitude était accablante : un soir je pris
« l'énergique résolution de la suivre, de franchir de
« vive force la salle des chapeaux, et de monter aux
« étages supérieurs où sans doute les renseignements
« ne me manqueraient pas : pour les payer, j'avais
« dans ma bourse toutes mes économies, douze pièces
« de vingt francs.

« Je m'enveloppe de mon carrick, j'affecte une dé-
« marche militaire, j'ouvre le vitrage d'un air décidé,
« et, sans écouter les cris des deux gardiens, je pousse
« une seconde porte et je me trouve dans une salle
« pleine d'hommes muets et debout. Au même instant,
« une main arrache mon chapeau, et glisse dans la
« mienne une petite plaque d'ivoire jaune avec un
« numéro. Tous les regards se tournent vers moi, un
« ricanement général m'accable; n'osant rebrousser
« chemin, je longe le mur, la tête haute et le refrain

« à la bouche, une nouvelle porte s'offre à moi, je la « franchis... et si jamais la foudre m'écrase, comme « je l'espère, je serai raide de stupeur comme devant « l'étrange tableau qui frappa mes yeux.

« Trente dames étaient assises autour d'une im- « mense table verte, toutes dans un silence effrayant, « et les yeux fixés sur des cartes qu'un hideux ban- « quier déroulait devant lui. Chaque joueuse assem- « blait des cartes rayées et pressait une pile de petits « écus, et ma belle inconnue frappait le tapis de son « poing blanc et potelé, avec une expression épilep- « tique de douleur qui ne frappa que moi. Puis, se « levant avec dépit, elle dit d'une voix harmonieuse: « Quand ce gros monsieur taille, il y a dix refaits par « heure; voilà vingt masses que je perds sans gagner « un seul paroli !

« Je m'attendais à une insurrection générale de « joueurs, de joueuses et de banquiers : tout fut « calme. Le gros monsieur ne fit aucun signe d'impa- « tience, aucune tête ne se leva, on n'entendit que le « cliquetis argentin des écus refoulés par un râteau « d'acier. Ma belle inconnue avait disparu. Sa chaise « était vacante, je m'y précipitai avec transport, et je « m'assis comme un furieux. Au même instant, un « gros homme chauve me jeta des cartes rayées sous « le nez, et m'offrit de longues épingles fixées à la « manche de son habit : j'acceptai machinalement. Le « banquier me présenta la coupe; je coupai, il me re- « mercia. Une dame, ma voisine, laide et vieille, se « pencha vers moi en me disant : « Êtes-vous heu- « reux à la coupe? — Oui, Madame. — Alors je vais « jouer le *tiers et tout;* je crois que vous jouez la *sé-* « *rie*, vous, Monsieur? — Quelquefois, Madame. — « Comme madame Duverger; elle a beaucoup perdu « aujourd'hui. — Ah! cette dame qui vient de « partir est madame Duverger? — Oui, Monsieur,

« veuve d'un colonel, à ce qu'elle dit du moins. »

« Alors une voix aigre comme celle d'un huissier « nous imposa silence. Pour étouffer ma confusion, je « jetai vingt francs sur le tapis; c'était prendre mon « inscription de galérien!

« Voulez-vous en savoir davantage, maintenant? »

« — Non, lui ai-je répondu : je devine à peu près « tout.

— « Trois mots encore. Mon amour s'évanouit; je « devins effréné joueur et faussaire un an après : me « voilà! Que dites-vous de mon étoile? Pour moi j'y « ai beaucoup réfléchi, et les loisirs ne m'ont pas « manqué pour cela. J'en ai conclu qu'il y a dans ce « bas monde deux sortes d'hommes bien distincts. « Les uns naissent et vivent sans que le ciel ait l'air « de se soucier d'eux; ils ont une vie bien monotone, « dont tout le bonheur est dans l'absence du malheur; « les autres, au contraire, semblent être nés pour être « les hochets de quelque malin génie; leur existence « est un cahotement perpétuel; tout leur vient à mal; « chacun de leurs jours a sa physionomie particulière; « les incidents non prévus leur tombent comme dans « une tragédie. Toujours l'inverse de la chose atten- « due, toujours le côté noir de la chance sur laquelle « ils jouent; toujours l'orage quand leurs voisins ont « un ciel pur. Et, souvent, quelle est la cause pre- « mière qui détermine cette échelle sans fin de caho- « tements? Une vétille, une feuille qui tombe, un pa- « pillon qui vole : allez vous méfier de si peu! Si ma « fatale banquette du Luxembourg eût été placée deux « pieds plus loin, je ne serais pas ici. »

Mon voisin était tombé dans l'abattement de la rêverie : il y avait peut-être du repentir dans ce silence, je le respectai.

XI

LE VIEUX CARON.

Et pour mieux cacher nos projets,
Chantons gaîment la barcarolle!
(*La Muette de Portici.*)

Un vieillard aux galères est hideux.

Ce matin, en m'éveillant, je l'ai vu qui s'entretenait avec mon voisin : ils parlaient une langue inconnue, l'argot sans doute. A peine ai-je fait un mouvement que le vieillard m'a regardé froidement avec ses yeux d'un bleu pâle, en me disant : « Eh bien! le Parisien me dit que l'air de la montagne est bon, qu'en pensez-vous? »

J'ai fait un signe affirmatif.

Il a continué :

« Vous avez des galions, n'est-ce pas? avec ça le perroquet du *Barberot* volerait jusqu'à la grosse Tour, et plus loin encore.

— Oh! beaucoup plus loin, lui dis-je, et d'un autre côté surtout.

— Oui, par le Nord-Est, c'est mieux. Vous connaissez la porte de France?

— Je l'ai reconnue en entrant.

— Et après, que trouve-t-on?

— Que m'importe! tout chemin est bon.

— Bien pensé. On m'a dit que vous aviez un coffre-fort dans votre matelas?

— J'ai ma fortune à votre service.

— Votre fortune! qu'en ferais-je? achèterais-je tout le tabac de la Havane? toute l'eau-de-vie du Languedoc? voyez mes cheveux et mes rides : je n'ai plus que quelques petits verres à boire et quelques pipes à fumer.

— Je vous comprends.

— Eh bien! écoutez-moi... »

(En ce moment un garde s'arrêta devant nous, le vieillard continua tranquillement.)

« Écoutez-moi..... C'était dans le mois de novem-
« bre 1793, vous voyez que je date de loin, il y avait
« un autre logement de nuit pour les forçats, et d'une
« petite lucarne qui s'ouvrait sur la rade, je voyais le
« Petit-Gibraltar clair comme je vous vois. Ces co-
« quins d'Anglais avaient joliment fortifié cette re-
« doute... »

(A mesure que le garde s'éloignait ou revenait, le vieillard changeait le texte de son discours avec un admirable sang-froid.)

« Vous me donnerez quinze louis pour les premiers
« frais, je vous aurai un costume de monsieur et une
« perruque..... Vous trouvez ça un peu cher peut-
« être?.. Ah! c'était une redoute aussi forte que La-
« malgue, trente-six canons de vingt-quatre, des
« fossés larges comme le grand canal, et des chevaux
« de frise; il fallait avoir le diable au corps pour
« prendre cela... Quand vous serez rétabli, vous ren-
« trerez au bagne flottant, et là, quelqu'un se présen-
« tera, pendant trois jours, qui vous portera votre
« costume pièce à pièce; vous cacherez tout sous la
« sangle de votre lit... Vous savez que Bonaparte n'é-
« tait qu'un conscrit alors, un caporal, quoi. Le drôle,
« qui connaissait son état mieux que le citoyen Du-
« gommier, devina qu'il fallait prendre le Petit-Gi-
« braltar; c'était un morceau dur à digérer, mais il
« dit aux représentants : Ma foi, je m'en charge, don-
« nez-moi un régiment... Il vient souvent de bons
« enfants vous voir au bagne, n'est-ce pas? Attendez
« qu'il vous en tombe une bande, cinq à six, et choi-
« sissez bien votre monde, observez les figures. Pen-
« dant qu'ils feront des questions aux voisins, habil-
« lez-vous... Quelle nuit il faisait! jamais nous n'avons

« vu sa pareille, de mémoire de forçats... Dites donc,
« monsieur Paillou, voulez-vous entendre mon his-
« toire? prenez une chaise; ah! vous l'avez entendue
« trente fois, c'est bien honnête, promenez-vous... Je
« reviens à ma nuit; des éclairs comme des soleils, des
« tonnerres coup sur coup; on voyait le Petit-Gibral-
« tar comme en plein midi. Les Français suivirent les
« collines là-bas au pas de charge; ils descendirent
« dans le vallon, et ils placèrent une batterie, sur un
« mamelon que je vous ferai voir dimanche en nous
« promenant... On vous donnera une lime pour tra-
« vailler votre ferraille; une bonne lime, c'est l'affaire
« d'une heure de travail. Quand vous serez habillé, vous
« descendrez fièrement avec les autres, si le planton
« vous tourne le dos. Soyez bien tranquille; on ne se
« méfie pas de vous, je le sais, moi; allez bon train,
« et marchez sur la grande porte comme un honnête
« particulier. Après à la garde de Dieu; il y a des
« choses qui sont d'idée dans ces moments-là; je ne vous
« dit que le gros : vous devez être fin, parce que vous
« avez le nez pointu... Ils tiraillèrent deux heures, c'é-
« tait une musique de tonnerres et de canons : après
« ils montèrent à l'assaut par une brèche, tuèrent
« tous les canonniers sur leurs pièces et massacrèrent
« la garnison. Si le vent du nord ne s'était pas levé,
« le petit-Gibraltar aurait coulé à fond tous les vais-
« seaux anglais de la grande rade; mais ces coquins
« d'Anglais sont si heureux!.. J'ai fini, j'ai fini, mon-
« sieur Paillou... Adieu, mes camarades; dimanche,
« je vous ferai voir le mamelon de la batterie de Bona-
« parte : c'était une fière position qu'il avait prise là,
« ce gaillard! »

Allons, ne soyons pas scrupuleux sur le choix des moyens et des hommes; ne voyons que le but. Que puis-je risquer d'essayer, tant d'autres ont réussi, et bien plus coupables que moi! O fortune!

XII

INCIDENT.

Je pouvais balancer l'autre jour, maintenant je suis prêt : Camille est ici ! ! ! Que cette lettre se colle à mon sein !

« Il n'est point de faute qui ne puisse être expiée : « c'est moi qui suis criminelle, et je dois m'en punir. « J'ai fait mes adieux à notre pays ; je viens respirer « l'air que tu respires, et me réchauffer à ton soleil. « Je n'ai qu'un compagnon, c'est ton fidèle Bruno ; « c'est lui qui est mon guide et mon soutien. Nous « habitons depuis deux jours la petite ville voisine, « en attendant que notre ermitage d'Évenos soit prêt. « C'est une ferme abandonnée, et bien éloignée de « toute habitation ; un véritable désert sur une haute « montagne. De là, je vois dans le lointain la prison « que tu habites : cela suffit à ma vie. Quand je me « sentirai plus courageuse et plus forte, j'irai te voir ; « mais, ne nous trahissons pas devant les autres, « afin qu'on n'élève pas quelque obstacle entre nous. « Bruno te remettra ce billet avec précaution. Je serai « à mon ermitage d'Évenos, le 13 du mois d'août, « dans huit jours seulement ; avec une lunette d'ap- « proche, tu pourrais distinguer cette habitation : elle « est adossée à un grand pin isolé. Adieu, je ne te dis « pas de m'aimer ; mais pardonne-moi.

« CAMILLE D***. »

Qu'attendent-ils pour me délivrer ? toute ma fortune à qui me donnera ma liberté ce soir !

Ce soir ! ou l'impatience va rallumer ma fièvre, et demain je rentre à l'hôpital ! Oh ! que la santé m'est précieuse aujourd'hui ! Soignons-la comme ferait un homme heureux et libre.

Mon voisin de lit m'aurait-il oublié? Il est libre, lui, depuis deux jours; et mon sort est entre ses mains.

Attendons.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le vieux Caron m'a fait le signal convenu. L'honnête homme!

N'écrivons plus.

. . . . . .

. . . . . .

Ce sera long encore... bien long... enfin il faut se résigner, la liberté est au bout.

. . . . . .

. . . . . .

Elle m'a dit le 13... c'est un chiffre de malheur! je serai prêt.

XIII

ÉVENOS.

> Évenos s'élève sur une colline isolée : un étroit sentier jeté sur des abîmes sans fond lui sert d'avenue.
>
> REY-DUSSEUIL. (*Confrérie du Saint-Esprit.*)

Il est un village unique au monde, c'est Évenos; il domine à pic les gorges d'Olioulles, ces Thermopyles de la Provence. Quand on aperçoit Évenos du fond de la vallée, en levant les yeux au zénith, ce n'est qu'un monceau de ruines féodales, mêlées aux scories noires d'un volcan éteint; mais si l'audace vous prend de gravir ces sentiers brûlés de lave, et d'aller examiner

ce nid d'aigle, dans le voisinage du ciel, vous trouverez là-haut de doux plaisirs pour votre vue et votre cœur; car jamais la nature n'aura semé tant de contrastes sous vos pieds, n'aura déployé devant vous un plus vaste horizon. Vous marchez sur le cratère d'un volcan, et tout le couronnement de la montagne semble pleurer sa végétation première. Là-bas, ce sont des rocs pelés et grisâtres, amoncelés par des géants, sans arbustes ni crevasses, tous équarris comme par le ciseau. Ce sont deux montagnes jumelles, toutes d'un bloc, qui se sont séparées pour laisser passer un torrent; il fait bien sombre dans ce gouffre, et le soleil ne monte jamais assez haut pour y jeter ses rayons; mais avancez vers l'ouest, c'est le passage de la mort à la vie; il n'y a point de transition, la nature n'en fait jamais; là où expire la dernière dentelure de roc commence une végétation de fleurs et d'or; jardins semés de lauriers-roses et d'oranges, de grenades et de jasmins, vives cascades qui tombent des roches, collines aux molles inflexions, étagées de vignes et d'oliviers; et par intervalle, des toits de rouges tuiles si riantes à l'œil : lancez-vous à l'horizon; la campagne fuit vers la mer, en ondulation de verdure; et quand la terre manque au regard, c'est l'éblouissante Méditerranée, c'est la rade de Toulon dont vous voyez les mâts gigantesques à travers les bois de pins jetés sur le rivage, comme pour prêter leur ombre aux matelots.

Comme la pureté de l'air m'a rafraîchi le sang! quelle force donne à mes nerfs détendus cette vive atmosphère de montagne imprégnée des parfums des orangers et de la mer! Maintenant vienne qui voudra me traquer sur cette pyramide de rocs; mon œil domine tout : dans le vallon, dans la campagne, sur le flanc poli de ce mont, pas un être vivant ne peut se lever à mon insu; et puis j'ai ma ressource toute prête pour un dernier malheur : cet abîme idéal ouvert sans

cesse sous mes pas dans mon orageuse vie, je le vois aujourd'hui dans son horrible et matérielle réalité. De ce bloc où je suis assis, au torrent qui coule là-bas, il y a bien huit cents pieds de muraille à pic, et pas un arbuste officieux pour accrocher le désespoir en chemin! Ah! je croyais trouver plus de bonheur dans la liberté! C'est que pour être heureux, il faut être plus que libre; c'est qu'en déposant la chaîne du bagne, on ne dépose pas ses remords et ses souvenirs. Eh bien! prenons le beau côté de ma position; loin de la rejeter, emparons-nous de la seule idée de bonheur qui me reste, pour m'en faire un bouclier contre mon désespoir. Jamais il n'a été donné à un homme de savourer une femme en pareille situation. Hier, j'étais galérien, avec des jours d'ennui sombre, avec des nuits de désirs dévorants; aujourd'hui, libre, voisin du ciel, nageant dans un air pur, enivré de thym et de soleil, et là, sur cette place, dans une heure, une femme viendra poser, comme une statue grecque sur un piédestal, une femme à moi, et que j'ai assassinée par amour, et qui m'aime comme son assassin; choses au-dessus des vulgaires intelligences, science et raffinement de passion qu'on achète au prix d'un sang de feu! Et je brûlerai de ma bouche l'empreinte de ma balle, et elle me dira de ces mots qui coulent comme des laves dans la poitrine! de ces mots du moment qu'une femme invente, et qu'on ne redit pas. Après, arrive un lendemain de mort, arrive une escouade de gendarmes et d'argousins, ma nuit aura été pleine, mon avenir sera dignement payé.

Voilà mon lit d'hyménée! digne de moi, la volupté sur l'abîme.

Que fait ce soleil, depuis une heure, immobile dans la crevasse de cette ruine? et point de nuages autour de lui pour me tromper sur sa lenteur! Oh! quand le verrai-je glisser entre ces deux pins à éventail qui sont

si calmes à l'horizon ? et la plaine aussi est calme ; nul signe d'impatience n'éclate dans cette fête de tous les soirs ; il n'y a que moi de spectateur ennuyé ; c'est que ma place n'est pas ici, pauvre intrus !

J'ai trop pensé à Camille pour y penser encore dans ce moment de corrosive impatience ; c'est une image qu'il faut éloigner, ou les artères de ma gorge vont se briser, ou mon cerveau va éclater d'un coup de sang. Il faut consommer ces trois heures d'attente par des calculs et des jeux puérils. Loin, bien loin de moi toute idée de chair et de volupté ! Si j'avais mes instruments de mathématiques, je mesurerais le pic voisin qui me regarde, avec ses deux antres ronds et noirs ; si j'avais mes pinceaux, je peindrais ce paysage sur cet énorme bloc blanc et poli comme une toile. Bonne idée ! voilà, je crois, la petite graine dont on fait le vermillon ; avec du noir et du vert qu'on trouve ici partout, et ce filet d'eau pour délayer mes couleurs, je vais m'improviser un atelier...

Oh ! trompe-toi, trompe-toi, malheureux ! prends le langage de la vie heureuse, pour te donner du calme, tu ne seras pas dupe de ta mystification ; en vain tu veux asseoir ton sang, jeter une écluse au torrent de tes idées d'amour, d'évasion, de crime ; ces poignantes idées te débordent ; il faut les subir une à une, et toutes ensemble, sans choix de ta volonté. Roule-toi sur le roc, ris, pleure, récite des vers, compte les arbres de ce bois, les feuilles de cet arbre, les blancs cailloux du torrent, toujours, toujours au milieu de ces puériles distractions, gronde à ton oreille, comme un infernal accompagnement, l'orage de la dévorante passion !

O viens, viens, douce brise de la colline, odorante rosée, qui rafraîchis le sang : montez du vallon à la montagne, légères harmonies du soir, roulement des cascades, chants des rossignols, refrains de jeunes filles, sons de la cloche pieuse ; arrivez à l'oreille de

l'être qui souffre, saintes et suaves expressions de la vie heureuse; voix qui donnez une âme à ces jardins de parfums, à ce village qui se baigne dans les fontaines, à cet horizon de pins et de mer qu'un dernier rayon sème de nuages d'or!!!

On chante là-bas!.. j'ai entendu une voix... une voix connue... c'est le signal! ce doux chant monte aussi comme un parfum du soir.

> Te souvient-il du lac tranquille
> Qu'effleurait l'hirondelle agile!

Oh!.. oui; mon cœur se fond à ce souvenir : la voilà!

En jetant mon regard dans la direction de la rade, j'ai vu briller un éclair... deux coups de canon ont retenti contre ce pic voisin; c'est un signal aussi, mais terrible : un forçat vient de s'évader du bagne... c'est moi.

XIV

DERNIER COUP.

> Quoi! ne l'avais-je assez en mes vœux désirée!
> N'était-elle assez belle ou bien assez parée!
> RÉGNIER. (*Élégie.*)

Oreste jusqu'au bout!

Écrivons, cela console; que faire, d'ailleurs?

> *Quoi! ne l'avais-je assez en mes vœux désirée!*
> *N'était-elle assez belle ou bien assez parée!*

Ces deux vers sont, je crois, de Régnier : je les répète depuis deux jours; c'est le cri mélancolique et si naturel de la passion trompée; c'est le cri de la force

virile et puissante que paralysa trop d'ardeur. Encore une consolation refusée à ma vie !

Aussi bien, quel enfantillage de penser qu'une nuit de voluptueuse épilepsie m'eût versé l'oubli de tous mes malheurs ! Étrange nuit !

Et pourtant j'aurais pu être heureux encore !

Quand l'aube a blanchi les volets de la petite ferme qui nous servait de retraite, j'ai voulu respirer la fraîcheur du matin : un instant j'ai cru que mon imagination délirante m'offrait dans le lointain comme un mirage de gendarme ; j'ai appelé Camille, et lui ai montré du doigt l'épouvantable apparition : Nous sommes perdus, s'est-elle écriée en pâlissant, sauvons-nous. — Impossible, lui ai-je dit, il fait déjà trop clair sur ce plateau sans arbres ; restons : je crois même qu'ils ne marchent pas dans notre direction. Comment peuvent-ils soupçonner que je suis ici ? Au même instant on frappe à grands coups à la porte d'entrée, opposée à notre chambre. Un cri s'est élevé : *Ouvrez de par le roi.* A ce cri je me suis élancé de la croisée à demi nu ; mais la commotion a été si forte, qu'avant de me relever j'étais déjà garrotté. Un brigadier s'est avancé qui m'a demandé mes papiers. Mes papiers ! hors quelques notes écrites moitié au crayon, moitié à la plume, je n'avais rien à exhiber. Alors j'ai entendu ces mots prononcés à quelques pas de moi : C'est lui, c'est bien lui !

Camille, conduite par trois gendarmes, est arrivée sur le lieu de la scène ; elle pleurait. « Pourquoi madame n'est-elle pas libre ? ai-je dit au brigadier. — Libre ! ah ! il est bon là le particulier ! » m'a dit un alguazil en ricanant. Les traits de Camille étaient voilés par son mouchoir. Je voyais en frémissant des mains larges et noires qui rajustaient gauchement le désordre de sa robe, et des yeux ardents qui s'attachaient à elle, avec un sentiment qui n'était pas de la

compassion. Pour savoir jusqu'où peut aller la frénésie des désirs, il faut avoir vu une belle femme, demi nue, la figure en larmes, cernée par quinze alguazils, sur le sommet désert d'une montagne, à cinq heures du matin.

Allons, en route! a dit le brigadier. Je marchais devant le brigadier et un officier de paix; mes mains étaient liées derrière le dos; j'entendais les pleurs de Camille, son pas léger, le frôlement de sa robe sur le thym; mais je ne la voyais pas. Une seule idée m'affectait péniblement, l'arrestation de Camille; toutes mes demandes à ce sujet restaient sans réponse et ne provoquaient que des rires stupides. L'officier de paix et le brigadier avaient déposé leur physionomie d'arrestation, et leur accent de corvée; ils avaient repris leur figure calme, et s'entretenaient d'une voix douce de choses étrangères à ma situation.

Nous descendions lentement une rampe adoucie dans sa pente par des sinuosités, et comme taillée dans le roc vif; nous dominions presque d'aplomb le village d'Ollioules. Je tournai la tête machinalement pour voir lever le soleil; il était radieux et calme, tel que je l'avais vu la veille à son coucher : je cherchais dans le cercle immense de l'horizon quelque site lugubre qui répondît à mon âme; tout riait d'éclat et de bonheur; j'étais le démon de cet Éden, le repoussoir de ces paysages dorés. Que de reconnaissance n'avais-je pas pour le ciel qui m'avait choisi sur cent mille pour faire contraste! Voilà le cimetière, dit une voix rauque de gendarme; et je précipitai mes yeux sur le cimetière : c'était un jardin bien gai, avec des eaux vives et des charmilles d'aubépines et de jasmins espagnols.

Il faut avoir passé dans cette vallée avec des menottes, et le bagne en perspective, pour bien sentir le bonheur de l'artiste libre en voyage. Parfois, à force d'imagination, je me dérobais à l'horreur de ma réalité;

le moindre accident me jetait en rêverie; une jeune paysanne, brune et fraîche; la roue de l'usine immobile sur l'écluse; un arrosoir vert auprès d'une source parmi des touffes de rosiers; des raquettes aux branches de l'oranger; une jolie figure de ville sous la persienne d'un kiosque; des fermes bien propres, avec leurs treilles italiennes, leurs puits sous le figuier, leurs volières à l'ombre; et devant, la jeune demoiselle en vacances qui joue et chante, matinale pour jouir complétement de son beau jour.

Et c'est avec ces gracieuses idées du matin, au chant des douces romances, au concert des rossignols, au parfum des orangers, aux harmonies des cascades, que j'entrai dans Ollioules; là, des maisons de ville, des cabarets noirs, des ombres poudreuses de tentes d'auberge, commençaient à rembrunir le paysage, et me servaient comme de transition pour m'apprivoiser au cachot où j'étais attendu.

J'y suis à cette heure. Un cachot de village a quelque chose encore qui me plaît; à travers les barreaux, j'ai des échappées de campagne; je vois, assis sur des bancs de pierre, de vieux paysans, à guêtres jaunes, qui ont fait leur temps de forçats et qui se reposent; je compte les ormeaux de la place; j'entends les cris joyeux des petits enfants qui se préparent par des jeux à cinquante ans de charrue; le vent pousse jusqu'à mon visage la poussière d'eau qui tombe de la grande fontaine. — Malheureusement, ce n'est ici qu'un relais!

XV

LA VIERGE D'AOUT.

C'est aujourd'hui dimanche, jour de repos pour la justice et les condamnés; demain, à cinq heures, il

faudra repartir à pied pour Toulon, gendarmes aux trousses, et menottes aux mains. Le peuple m'attend aux portes; bon peuple! il raffole des plaisirs qu'il n'achète pas. Maintenant je puis dire comme mon patron d'Argos :

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance!

Eh bien! il y a au moins du calme dans l'extrême malheur! C'est une position que je ne soupçonnais pas; on a un certain orgueil à pouvoir dire : rien de pire ne peut m'advenir, je suis aux confins de l'humaine infortune; maintenant il faut que la chance tourne par le retour vers le bonheur ou par la mort. La mort! quelle grande consolation ce mot terrible porte avec lui! Avec quel transport de joie on le prononce, quand on vient de sonder les abîmes de sa vie, et d'embrasser d'un coup d'œil l'horreur présente et l'intolérable avenir! O bonheur! mon corps n'est pas immortel! la divinité me fut au moins une fois propice en me donnant une vie que je puis briser comme un hochet d'enfant.

Et pourtant je l'aime cette vie, car elle est douce; et j'avais reçu du ciel tout ce qu'il faut pour en user; santé robuste, tendresse de cœur, dons de l'esprit, et fortune toute faite que j'avais ramassée au berceau. Mais, dans les harmonies de ce monde, il fallait un horrible pendant à quelque fat heureux, et l'Ordonnateur m'a choisi; ainsi vont les choses : qu'y faire! M'a-t-on demandé si cette répartition était de mon goût? Non : je ne demanderai donc conseil à personne pour casser l'harmonie.

Si je parlais ainsi tout haut dans le monde, aussitôt, quelque monsieur calme et frais, rentier et bourgeois, qui a réglé sa vie comme une montre, s'écrierait avec une émotion froide : que mes discours sont mêlés de

blasphême et de folie; que l'homme est le maître de sa destinée, et qu'il la maîtrisera aisément, s'il s'accoutume de bonne heure à dompter ses passions; un pédant me citera le chapitre de Sénèque : *de Cupiditatibus reprimendis*; un magistrat me déblatérera quelque réquisitoire flandreux, écrit sans conviction, dans un boudoir, avec des aphorismes de Justinien; et la moutonnière foule, qui veut passer pour vertueuse, à tout prix, m'écrasera de phrases et de mots.

Ah! ce n'est ni avec des phrases, ni avec des mots, ni avec une indignation feinte, qu'on refuse les choses de sentiment.

Un seul homme pourrait avoir raison contre moi; le vieux philosophe chrétien, tout ridé par ses combats intérieurs, qui me dirait avec onction : Mon fils, ne raisonnez pas; humiliez-vous et priez : la lumière ne vient que d'en haut : la bouche de l'homme n'a point de consolation pour les extrêmes malheurs; il faut la chercher autre part. Que comprenez-vous aux secrets de ce monde mystérieux? Rien : le meilleur système philosophique n'est qu'une ingénieuse absurdité. Souffrez vos douleurs avec espoir et résignation; qui sait si vous ne prenez pas à faux le sens de vos termes profanes? qui sait si votre infortune n'est pas du bonheur?

Oh! si je pouvais encore façonner mon esprit à ces consolantes pensées de religion et de morale! Si quelque germe de pieuse croyance, quelque vague souvenir de l'alcôve de ma mère, pouvait retremper ma vie, j'irais avec joie me replacer à mon banc, me créer une Thébaïde dans le bagne, subir mes quarante ans de poteau, bien convaincu que tant de résignation et de repentir ne seraient pas perdus devant Dieu.

Mais comment combler le vide de mon cœur? pourrai-je m'habituer à cette longue pensée pieuse qui, jusqu'à ce jour, me fut étrangère ou indifférente, et qui

seule doit, tout le reste de ma vie, soutenir ma faiblesse d'homme, et dompter mes vieilles passions?

Que me coûtera-t-il d'essayer! le jour ne peut être plus propice à ma réhabilitation. C'est fête au village sans doute, car on jonche les rues de genêts et d'immortelles, et leur agreste parfum se glisse dans mon cachot : même en mes jours de passions orageuses, j'ai toujours aimé les fêtes de village, si fraîches et si riantes dans le Midi. C'est déjà un bonheur pour moi d'avoir été arrêté hier; qui sait si le jour de demain m'eût apporté les mêmes inspirations! J'en rends grâces au ciel.

La foule gaie et bruyante se groupe sous les ormeaux de la grande place, quatre heures sonnent. Oh! je veux m'enivrer de ce spectacle de calme et de sainte poésie. Écartez-vous, oisifs de la ville, hommes indifférents; laissez entrer, par les barreaux de mon soupirail, la vie et le soleil; laissez-moi asseoir de loin à cette fête, comme un convive obscur et ignoré, j'en ai soif et besoin : ce sera pour moi une provision d'ineffables souvenirs pour mon dur voyage; je ne puis plus vivre que de souvenirs.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ah! mes larmes coulent encore d'enivrement et d'amour; ce tableau s'est identifié avec moi, je le reverrai toute ma vie tant qu'une brise de midi m'apportera le son d'une cloche et les parfums des genêts de la colline. Les jeunes filles, vêtues de blanc, suivaient les vertes bannières; on portait les images des saints et la statue de la Vierge; on balançait des encensoirs, on semait le chemin de bluets et d'immortelles, et la foule se prosternait devant. Puis mille sensations m'arrivaient à la fois, vent frais du rivage, frémissement des banderolles, parfum d'encens et de

thym, gai carillon de cloches, cris d'une joie enfantine, chants des vierges et des pauvres matelots qui saluaient *l'étoile de la mer*. La Théorie chrétienne a passé, j'ai vu ses derniers rangs se perdre sous les arbres; en ce moment elle entre dans les jardins d'orangers : après quelques intervalles de silence, j'entends encore dans le lointain l'*Ave maris stella* des jeunes filles, air pieux, empreint d'une grave et touchante mélodie, qui arrive dans ma prison comme le chant d'espoir du naufragé.

XVI

L'AMOUR DE LA LIBERTÉ.

Me voilà comme avant, dans ma première cage de bois !

Grâce à une invisible protection, j'ai obtenu deux faveurs : je suis entré de nuit dans la ville, et l'on m'a épargné l'infâme châtiment qu'on inflige aux forçats évadés. Un redoublement de précautions est la seule vengeance que mes geôliers aient exercée contre moi. Que m'importe ce luxe de surveillance ! Ma tentative malheureuse m'a dégoûté de la liberté; je veux mourir ici.

J'ai un nouvel hôte dans la cabine voisine; c'est un grand et fort jeune homme de vingt-cinq ans, qui marche avec peine, car de vives et récentes blessures lui ont ôté l'usage libre de ses pieds. J'ai sympathisé avec lui dès que j'ai connu le motif de ses souffrances; je veux recueillir son récit; malheureusement je ne pourrai transcrire son touchant organe, et ces douces intonations de sensibilité qui résonnent encore à mon oreille.

« Je suis né à Paris, m'a dit l'infortuné; à vingt ans

j'entrai en liaisons avec M. M***, dont on vantait les richesses, et qui les gagnait assez aisément : il battait la fausse monnaie. J'eus le malheur de l'aider dans ses travaux criminels; la justice nous découvrit tous deux; je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité.

« A peine entré dans le bagne de Toulon, je fus accablé d'une pensée constante, mon évasion.

« J'étais lié de bonne amitié avec un camarade qui travaillait en ville par faveur; il m'apporta pièce à pièce un habit complet de matelot et un ressort de montre. Je passai cent nuits à scier mon anneau. Dès que j'eus la cheville libre, je changeai de costume; je sortis hardiment du bagne flottant, et je pris le chemin de la porte de l'Arsenal. Mon étoile voulut qu'il se trouvât sur mon passage un argousin et un payol qui me connaissaient : pour les éviter je me détournai un peu à droite; ils firent un mouvement de tête et quelques signes de mon côté : mon sang-froid m'abandonna, je me précipitai entre deux larges pièces de bois, et je me fis une couverture de vergues et de vieux débris d'un vaisseau démoli. Par une petite ouverture que je m'étais ménagée, j'épiais tous les mouvements des deux factionnaires de la Porte-de-Fer, en attendant la minute précieuse où ils me tourneraient le dos. Mais on eût dit que c'était convenu entre eux de se promener à rebours; de manière que j'avais toujours devant moi la face de l'un d'eux. La nuit vint, on ferma la porte, et je m'endormis. A mon réveil, il faisait grand jour; je mourais de faim et de soif, dans la position la plus gênante qu'on puisse imaginer, et m'attendant à me voir arraché, à chaque instant, de ma retraite. Enfin je crus toucher à ma délivrance; les deux factionnaires regardaient défiler un régiment; j'écartai doucement les pièces de ma prison de bois, et j'allais m'élancer derrière une échoppe voisine, lors-

qu'un coup de canon retentit dans l'Arsenal : c'était le signal de mon évasion. Aussitôt je vis un grand mouvement de gendarmes et de gardes-chiourmes; j'entendis prononcer mon nom, ou du moins je crus l'entendre; il me sembla que les yeux de tous les argousins se fixaient sur ma retraite; les chefs donnaient des ordres; les limiers écrivaient mon signalement sous leur dictée; les uns sortaient en secouant la tête d'un air de menace; d'autres s'enfonçaient dans l'arsenal dans l'espoir de m'y relancer, au cas que je n'en fusse pas sorti. Une journée se passa encore; la fièvre qui me brûlait m'avait au moins rendu service, j'avais perdu l'appétit; mais la soif me dévorait, et j'entendais avec rage le bruit de la fontaine voisine qui coulait à pleins bords, et formait un large ruisseau à six pas de moi. Le sommeil de la nuit me donna quelques forces; à l'aube je souffris d'un froid aigu; ma langue s'était collée à mon palais; mon gosier et mon cerveau brûlaient à m'ôter la raison. A tout prix, je voulus me délivrer d'un état plus terrible que le premier. N'usant d'aucune précaution, et m'abandonnant au hasard, je me levai, et mon apparition fit pousser un cri à une cantinière qui sortait de l'échoppe de bois. — Au nom de Dieu, lui dis-je, taisez-vous. Je ne sais ce qu'elle me répondit, car elle parlait la langue du pays; mais je compris à ses gestes, et à l'expression de pitié de son regard, qu'elle me prenait sous sa protection. En me versant un verre d'eau-de-vie, elle me fit signe de sortir. Personne ne m'avait vu, c'était un vrai miracle. Je pris la tournure d'un matelot provençal, balancement d'épaules et tête inclinée sur le côté : un factionnaire me regarda fixement; je devais être horrible de pâleur : il pensa de moi ce qu'il voulut; j'étais dans dans une rue, ivre de joie et de ma liberté.

« Toulon m'était inconnu. Il eût été imprudent de demander mon chemin à quelque passant, et même

de montrer de l'embarras dans le choix des rues. Je pris à gauche à tout hasard, et je me trouvai sur une vaste place couronnée de beaux arbres, avec un grand hôtel au milieu. Je traversai cette place, j'entrai dans une rue longue et droite, en suivant toujours de préférence les paysans et les vendeuses de légumes, dans l'espoir qu'ils me guideraient vers quelque porte, et je ne me trompai pas : je débouchai sur une petite place, d'où je découvris un pont-levis et les remparts. Il y avait foule sous le guichet : en deux minutes je fus dans la campagne.

« Il était dix heures. La chaleur était étouffante, et la poussière blanche qui tourbillonnait sur la grande route m'ôtait la vue et la respiration. Je n'avais pas le sou, j'étais malade, et, malgré cela, je me trouvais plus heureux qu'un roi. Au bout d'une heure de marche j'aperçus un village au bas d'une colline; je jugeai à propos de l'éviter et de prendre à travers champs. Pour atteindre une chaîne de montagnes, qui me servait de but, je traversai une petite plaine semée de mûriers blancs; c'est là que je fis mon premier repas depuis trois jours d'un jeûne forcé : je me rassasiai des fruits de ces arbres, et je bus au ruisseau, ce qui doubla ma fièvre une heure après. N'importe, j'étais libre.

« Je ne parvins qu'à la nuit au sommet de cette chaîne de montagnes; une ruine de fortification me prêta son abri. Avant le jour je me remis en route, toujours indifférent sur la direction de mon voyage : l'essentiel pour moi était de m'éloigner de Toulon, et de m'écarter des sentiers battus. Dans ce chemin que je me frayais par les montagnes, je ne rencontrai que quelques pâtres déguenillés, plus malheureux que moi, qui n'avaient rien à m'offrir. Pour me soutenir, je mangeai des feuilles d'arbres et des raisins verts. Si quelquefois je me présentais à la porte d'une ma-

sure pour demander du pain, on me repoussait avec des injures et des cris : il est vrai que mon extérieur n'était pas rassurant; mais le peuple de ces campagnes n'est guère hospitalier.

« Ma chaussure tombait en lambeaux; déjà même je me déchirais la plante des pieds et les orteils contre les ronces et les rochers aigus; une longue trace de sang aurait pu indiquer ma piste à ceux qui auraient pu me poursuivre de ce côté. Le septième jour de marche je me trouvai barré dans mon chemin par une large rivière très-impétueuse; c'était la Durance : là je reconnus la route que j'avais suivie avec la chaîne; je conjecturai que je n'étais pas éloigné du village de Saint-Andiol, et que je ne tarderais point de tomber sur le pont de bois jeté sur la Durance, où il y a des gardes et un bureau de péage.

« Il fallait éviter ce pont : je descendis, par les campagnes, la rive gauche de la rivière, en cherchant un gué; alors mon intention était de suivre la route de Paris, d'entrer dans Lyon de nuit, et de me placer comme ouvrier dans quelque manufacture où j'aurais gagné facilement mon pain.

« Ce projet me fit du bien : il me fallait marcher longtemps et péniblement encore; souffrir la faim, perdre le peu de chair qui restait aux os de mes pieds, mais l'espoir était au bout; mon courage ne m'attendait pas. Sept heures du soir sonnaient à Saint-Andiol, le temps était beau, et le vent de la rivière éteignait la chaleur du jour; je venais de manger des figues vertes et des raisins aigres, et de panser mes blessures avec mon dernier lambeau de chemise; la rivière coulait devant moi en deux bras peu profonds, séparés par une île de gravier; j'entrai dans l'eau et j'atteignis l'île sans peine. En tournant la tête pour comparer la largeur des deux lits, je frisonnai d'horreur : cinq gendarmes me regardaient, appuyés sur les poignées

de leurs sabres; au même instant, j'entendis le galop de plusieurs chevaux sur le pont, et trois autres archers se montrèrent en face de moi, de l'autre côté de l'eau. Je me précipitai dans la rivière de désespoir; mais il n'y avait pas de fond : ma figure se meurtrit contre le gravier; en me relevant tout étourdi de ma chute j'avais déjà les menottes aux mains.

« De retour dans cet enfer, un argousin me demanda sérieusement pourquoi je m'étais échappé. — Pour être libre, lui répondis-je; et je subis vingt coups de bâton : on donna cent francs aux gendarmes qui m'avaient pris. Eh bien! Monsieur, mon histoire vous a sans doute consolé; n'est-ce pas? »

— Pauvre jeune homme! lui dis-je; et quel espoir vous reste-t-il aujourd'hui?

— L'espoir de m'évader encore : puis-je me résigner à vingt-cinq ans, vigoureux comme je suis?

— Ne parlez pas si haut, imprudent.

— Bah! je le leur ai dit en face : qu'ils dressent leurs batteries, je vais préparer les miennes, c'est au plus fin : et vous, camarade, pardon, Monsieur, de la familiarité, et vous, votre parti est-il pris?

— Moi? on connaîtra bientôt ma détermination.

— Ah! je crois que vous êtes pour le suicide, vous; c'est un parti comme un autre; mais je ne le prendrai qu'après m'être échappé trois fois : je ne veux point avoir de regrets.

— Et trois fois encore vous subirez tous les tourments réservés à une évasion : fièvre d'attente, marches forcées, privations mortelles, châtiments honteux; non, je ne crois pas la vie chose assez précieuse pour qu'on puisse la conserver à ce prix.

— Ma vie ne m'est rien, mais ma liberté est tout; je veux avoir ma liberté, la perdre, la reprendre encore; ma faute, trop sévèrement punie, n'attache point de rougeur à mon front. J'aime le travail, je veux rentrer

dans la société, et vivre mon temps d'homme libre. Quand tout espoir sera perdu, je me casserai la tête contre ce cadenas.

Et il se tut pour avaler une eau grasse dans laquelle trempaient quelques morceaux de biscuit de mer : c'était son repas du soir.

XVII

NUIT D'INSOMNIE.

La fantasque arabesque.
(*Baertade.*)

Il dort tranquille, lui! rien ne donne du calme à une âme forte comme une énergique résolution, comme un projet irrévocablement conclu de marcher sur un but sans détourner la tête, et ce n'est ni dans des livres, ni dans des raisonnements qu'il a puisé cette indomptable fermeté, elle est chez lui de nature et d'instinct. Pauvre jeune homme! d'autres temps, d'autres occasions, ce serait un héros; aux yeux des sages, ce n'est aujourd'hui qu'un énergique brigand.

Je voudrais me retremper à ce voisinage; mais il paraît que la force morale n'est pas contagieuse : quand les nerfs sont affaiblis, la vigueur de tête s'émousse; mon âme est lasse comme mon corps. Un profond dégoût de la vie s'est emparé de moi; c'est le seul sentiment que j'éprouve. La sueur de la fièvre coule sur mes bras nus et sur mes tempes; mes souvenirs, mes idées d'amour, de liberté, de religion, de morale, me reviennent sans excitation; je les accueille elles abandonne avec la même indifférence, je suis de glace à tout.

Au moins, ces jours derniers, je m'étais fait une

perspective agréable de liberté : j'avais un but prochain à atteindre ; toutes mes combinaisons de réussite, tous mes plans d'évasion me tenaient en haleine ; je marchais, étourdi par les incidents et par l'intérêt de la situation, vers le dénouement du drame dont j'étais le premier acteur. Aujourd'hui, je n'ai pas même la mort à ma disposition pour me consoler ; il me faut subir les heures, le poids de ces heures de bagne, de ces heures sans fin que notre cruelle horloge sonne sur un air de gaieté. Pourquoi mettre des horloges dans les bagnes ? est-ce dans la loi, par hasard ? Pourquoi torturer des malheureux en leur étalant un cadran largement divisé, avec des aiguilles sans mouvement visible ? Les heures ne sont inventées que pour les hommes vertueux qui travaillent pour vivre ou qui vivent pour jouir ; il faut de l'ordre dans les plaisirs et dans les travaux. Mais ici, de quel prix est le temps ? c'est la chose qu'on voudrait prodiguer, et on nous le divise par compartiments, comme si nous voulions en être économes. Démolissez cette tour odieuse, puissants galériens, on ne vous fusillera peut-être pas pour cette insurrection ! Qui sait !.. Camille est bien loin, bien loin ; on violente sa volonté ; n'est-elle pas libre d'élire son domicile où bon lui semble, à Toulon ou ailleurs ? Pauvre fille ! qui la protégera maintenant ? Ah ! n'y pensons plus ; ne pensons plus aux gens du dehors. Mon Dieu, qui me donnera de l'égoïsme ! il y en a tant en circulation aujourd'hui, ne puis-je pas en avoir mon contingent ?.. Un coup sonne à cette maudite horloge, un seul coup ; c'est le moment le plus amphibologique de la nuit : est-ce minuit et demi ? une heure ? une heure et demie ? Voilà ce qu'on devrait expliquer par supplément aux gens éveillés, quand on prend la peine de leur dire l'heure qu'ils ne demandent pas ; c'est le moment aussi où toutes les créatures dorment, où le temps passe su

elles à leur insu, où elles vieillissent sans vivre. Il y a bien aussi dans les bois tièdes de là-bas quelques bouches ardentes qui se cherchent pour s'unir, quelques duos de spasme irritant sur les feuilles sèches et résineuses des grands pins. C'est la saison où l'on aime à dormir le jour, quand la cigale chante sur les pâles oliviers, quand le soleil jette une poussière d'étincelles, quand le ruban de la grande route brûle les yeux du pauvre piéton : alors on se roule nu sur les coussins du sopha d'Orient ; la brise joue sur les fontaines, et se glisse fraîche entre les persiennes du salon, et arrondit comme une voile de brick le rideau de mousseline : que le sommeil est doux alors ! doux et si léger qu'on entend la voix des jeunes femmes qui folâtrent sous les acacias. Mais la nuit, on veille, on attend qu'une robe blanche passe avec un soupir sur le sentier connu ; on s'asseoit sur le thym ; on regarde les sept étoiles du Chariot, Orion et sa massue nébuleuse, et l'immobile étoile du nord ; cela fait mieux penser à la femme attendue, et charme l'impatience du désir. Quand elle tombe, toute dorée de cheveux, comme une apparition, dans les grands blés jaunes, mêlés de rouges renoncules, on n'a plus assez de force pour se lever, assez de souffle pour dire, Viens : on ne parle qu'après, après, quand on revoit confusément, à travers des larmes, Orion et le Chariot, les grands blés et la cime noire des pins. La douleur veille aussi, la douleur d'une mère surtout ! Pauvre mère ! elle pense à son fils ; pensée éternelle, sans intervalles de distraction ! Sa chambre doit lui sembler tendue de noir, car la veilleuse est près de s'éteindre ; la servante dort, elle n'a point d'enfant aux galères. Le silence de la nuit est horrible à l'oreille d'une mère souffrante qui veille ; mon portrait est devant ses yeux, blond et riant comme aux fêtes de ma jeunesse. Pourquoi n'a-t-on pas brûlé cette trompeuse

image qui ment à l'avenir? C'est moi qui l'ai peint ce tableau, il y a quinze ans au moins; mon heureuse mère inspectait mon travail, appuyée sur le dossier de mon fauteuil, et elle m'embrassait en riant. Quel crime a-t-elle commis pour être ainsi torturée par son fils? qu'on m'explique cela; qu'on me l'explique! Oh! il n'en faut pas douter! une autre vie est au delà de la mort, vie de réparation pour les injustices souffertes: si cela n'était pas, il n'y aurait point de Dieu. Et toujours, toujours entendre de ma cabine les râles prolongés et sourds de ces milliers de misérables qui dorment: harmonie d'enfer! Pas un d'eux ne veille, ils ont travaillé quinze heures! on aurait du sommeil à moins. Quel étrange recueil ne ferait-on pas des six mille rêves qui étouffent leurs poitrines en ce moment! j'aime mieux entendre le son léger des petites vagues qui se brisent contre la carcasse verte de ma prison; elles ont mis bien des années à venir du cap de Horn ici, dix siècles peut-être; mais elles étaient insoucieuses du temps et de l'espace, et les voilà sous mes pieds; et moi, être penseur, je m'inquiète de mes quelques jours de vie esclave; ils passeront aussi rapides qu'un demi-siècle de vie heureuse: quand le terme est arrivé, l'ennui du voyage s'oublie, on ne voit que les douceurs du port. Que Toulon est beau la nuit, quand la lune se lève sur cette montagne grisâtre taillée à pic comme un gigantesque rempart! Les eaux de la rade secouent des teintes scintillantes, les angles du fort Lamalgue sont écartelés de lumière et d'obscurité, la cime des pins s'argente comme une chevelure, les mâts du port, à demi cachés dans une vapeur confuse, rappellent ces tableaux de marine flamande, toujours voilés d'un brouillard; le vaste Arsenal, avec son architecture fantastique, ses larges blocs informes, équarris, ciselés, couchés sur le sable, ses monuments ébauchés, ressemble à quelque Palmyre

moderne qui n'attend qu'une population. Bizarre organisation! une de mes idées chasse l'autre, comme la vague pousse la vague; je suis léger à la douleur, comme au plaisir; je ne puis attacher à rien une réflexion assidue et forte, comme ceux qui se dessèchent sous le poids d'une pensée unique, ou qui perdent la raison en raisonnant sans fin sur le même objet. Est-ce un bien ou un mal? S'il faut que je me tue un jour, il me faudra saisir au vol la minute de bonne inspiration; l'arme m'échapperait des mains au moindre rayon du soleil qui viendrait jouer sur ma vitre, au moindre nuage qui teindrait de gris les eaux vives de ce bassin. Que d'agonies cela me promet! Ah! je n'étais fait ni pour le crime, ni pour le bagne, pourtant je suis criminel et galérien; et c'est une destinée sans appel. Voyez, voyez, qu'ils sont heureux ces mariniers levés avec l'aube! gais pêcheurs à bonnets rouges, aux larges bas de laine grise, qui regardent la lune et croisent l'antenne sur le mât de leur bateau; ils chantent avant le jour comme l'alouette; ils voguent au large, et c'est pour eux que la mer exhale ses premiers parfums d'algue verte et de coquillages. Je voudrais être marin et faire mon quart à cette heure, au large, par une petite brise du nord-ouest, dans la Méditerrannée, sur un brick léger comme un alcyon, avec ses mâts obliques et son corsage délié. J'aimerais à me dire, en me promenant sur le pont : Bientôt je verrai à l'horizon le Vésuve, et le soleil levé sur le Pausilippe, Misène et Ischia; nous entrerons dans le port à pleines voiles en saluant le fort Saint-Elme; ce soir, je serai à Saint-Charles, dans une loge, avec des femmes brunes et vives, qui ont compris la vie du Midi. Musique enivrante, chants célestes, danses lascives, spectacles de féerie, peuple enthousiaste, langue de Sybarites, amoureuses Napolitaines coiffées des roses de Pæstum; voilà, voilà ce

que la nature a placé sur ce rivage pour le marinier qui descend avec ses rêves de femmes, de musique et de promenades sur le gazon.

Encore cette maudite horloge! on dirait qu'elle triple sa voix dans la nuit, comme un fantôme placé là tout exprès pour ramener aux galères ma vagabonde imagination. Assez, assez, grâce de ta réplique! à quoi me sert ce luxe d'avertissement? tais-toi. Ah! elle n'a pas parlé sans fruit. J'entends les gardes qui se réveillent en jurant, par forme de prières du matin : les chaînes retentissent dans les chiourmes. Je ne veux pas voir ces pâles figures sortir de leur enfer. O Dieu, pitié pour moi; qu'un peu de sommeil me rafraîchisse sur mon grabat de paille; donne-moi des rêves de rose, ce sera toujours autant d'arraché au malheur; que l'illusion me console un instant de la sombre réalité!

XVIII

LE TRAVAIL.

Ah! voici qui va rompre la monotonie de mes jours, et me donner patience pour attendre mon heure de mort! C'est d'aujourd'hui que date ma vie du bagne. En punition de mon évasion, je suis accouplé à mon voisin le faux monnayeur, et nous avons travaillé dix heures au chantier. Il a fallu trois jours au conseil suprême pour prendre cette haute décision. Merci.

Oh! que la société doit être contente! J'ai aujourd'hui démoli à coups de hache la quille d'un gros vaisseau, et je me suis blessé trois fois, aux éclats de rire de mes compagnons. On m'a dit que je serais plus adroit demain : avec un peu d'ambition, je puis devenir bon charpentier dans un quart de siècle; je serai

jeune encore; j'aurai même quelque orgueil à voir passer dans la rade un beau trois-ponts né dans mon chantier. Avant de mourir, j'ai du temps assez pour construire une petite escadre. A l'article de la mort, c'est une consolation.

J'ai dîné en famille aussi; ma journée est complète: on m'a jeté le fromage de Gruyère et le biscuit, comme à un chien; un argousin m'a imposé silence, parce que je critiquais l'ordonnance du festin; je suis tombé en récidive, il m'a menacé du bâton. Oh! l'avilissement est plein; je n'ai plus rien à désirer. Eh bien, je veux me mettre au niveau de tous; je veux être digne de mon titre, et justifier la rigueur des lois. Oh! gens vertueux, qui vous promenez avec quelques passions dans le monde, et qui marchez à votre insu sous les batteries du Code pénal, une réflexion bien naturelle ne vient jamais vous empoisonner. Ne savez-vous pas que l'irritation d'un moment, dans vos villes d'orage, peut changer du soir au matin votre feutre noir contre un bonnet vert? Je parierais qu'à l'instant où j'écris, mille jeunes gens, fort honnêtes d'ailleurs, méditent l'émission d'une fausse pièce qu'ils n'ont pas fabriquée; que mille jaloux parlent d'assommer un amant heureux ou de poignarder une amante infidèle; que de hauts fonctionnaires, d'avides usuriers, de riches fournisseurs, soit par des concussions ou des vols en grand, sautent à pieds joints sur les terribles lignes du Code qui les envoient à Toulon, si le bonheur ou la protection ne les sauve pas. Qu'ils viennent ces galériens de droit, sinon de fait, contempler cet enfer terrestre dont ils ont conquis une place, ces hideux festins, ces chantiers brûlants dont ils se sont faits les convives et les ouvriers; et qu'ils m'accusent ensuite sans pudeur, et qu'ils donnent leur approbation à mon châtiment! C'est cette idée d'être le privilégié du malheur qui m'accable; je me dévouerais gaiement à mon

avenir de sueurs, si je savais que la société est pure et que tous les coupables sont ici.

XIX

LA VEILLÉE.

C'est conclu, mettons-nous à leur niveau, prenons leur langage, leur insouciance, leurs vices même, s'il le faut. J'ai déjà fait trois camarades; de bons vivants, comme on les appelle ici. J'ai passé la soirée avec eux; ils m'ont conté leurs histoires, intéressantes comme des romans. Que de héros dignes d'être imprimés en quatre volumes vivent dans ce bagne! Quelle collection de drames on pourrait tirer de cet arsenal! La vivacité, le pittoresque des expressions et des récits, sont ici choses naturelles; je veux transcrire une de ces biographies dans mes loisirs; elle pourra être méditée un jour avec fruit par d'autres : ce sont d'éloquentes leçons.

XX

ROBINSON (1).

Ma vie a commencé de bonne heure. Je suis né près d'ici, à La Ciotat, en 1782. A neuf ans, j'étais mousse à bord du *Solide*, et je fis le tour du monde avec le capitaine Marchand, qui se brûla la cervelle à l'Ile-de-France. Son lieutenant, M. M***, ramena le

(1) C'est le surnom du galérien célèbre dont on va lire l'histoire.

vaisseau à Toulon. Je descendis sur ce quai, plus riche que je ne le suis aujourd'hui, j'avais quelques pelleteries que j'avais achetées sur les côtes de la Chine, et trois cents francs. En arrivant chez moi, mon père me prit mon trésor pour le garder; il le joua à la vendôme dans un cabaret, le perdit, et me mit à la porte de la maison, en me disant d'aller chercher fortune. Cette injustice décida de ma vie, et m'a fait ce que je suis.

Je vécus quelques années, mendiant sur la grande route, pour vivre. Un jour, je me décidai à partir pour Marseille. J'avais sur moi un livret où étaient inscrits mes petits états de service; je les montrai le lendemain à tous ceux qui m'étaient désignés comme capitaines marins. Enfin, je rencontrai M. M***, qui me reconnut et me promit de me placer sur quelque bord; mais sa protection me fut inutile, parce que le commerce était mort et tous les bâtiments désarmés. M. M*** me donna quelque argent et me conseilla de partir pour Toulon, et de m'y engager dans la flotte de la république.

Me voilà encore en route. C'était dans le mois de décembre; il tombait de la neige, et j'avais froid, parce que j'étais habillé comme au printemps. La nuit me surprit dans un vallon fort sombre et désert, qu'on appelle le *Vaisseau*. Il y avait à cent pas de la grande route une maison isolée d'où sortait une clarté vive; je m'en approchai pour y demander une petite place au feu et un verre de vin, j'avais de l'argent pour payer.

Le vestibule était vide; j'ouvris une porte à gauche, et je me trouvai dans une grande salle sans meubles, éclairée par le feu brillant d'une large cheminée à niveau du plancher. Quatre hommes, assez mal vêtus, se chauffaient en fumant, et une vieille femme filait, assise sous le manteau. « Que veut ce jeune homme?» dit un des quatre en me voyant entrer. Je répondis

gaiement : « Me chauffer un instant, avec votre permission, mes braves gens, et boire un coup ; j'ai l'estomac et les pieds gelés. — Allons, assieds-toi là : tante Anne, faites boire cet enfant. Et où vas-tu comme ça ? — A Toulon, citoyen. — Pas de citoyen ici, entends-tu ? — Ah ! ne vous fâchez pas, monsieur, je ne savais pas votre usage ; je suis marin et j'arrive du bout du monde. — Ah ! tu nous conteras ton voyage cette nuit : nous ne couchons pas, nous ; as-tu sommeil, toi ? — Moi, je n'ai jamais sommeil ; les marins ne dorment pas. — Bien ! Est-il dégourdi, ce gaillard ! Et as-tu beaucoup d'argent ? — J'ai deux écus de six francs à votre service, monsieur. — Bravo ! il est généreux comme un roi : et que vas-tu faire à Toulon ? — Je n'en sais rien ; j'espère trouver quelque place sur un vaisseau de la république. — Oh ! ils sont dans un joli état les vaisseaux de ta république ! Tu mourras de faim, mon petit ; car tes douze francs ne te mèneront pas loin. — On ne meurt pas de faim quand on aime le travail et qu'on est vigoureux. »

La vieille me servit des œufs durs et du pain, sur une petite table dans un coin de la salle ; et je mangeais en observant mon questionneur et ses compagnons. Ils parlaient à voix basse, et me regardaient parfois avec intérêt. Quand j'eus fini, je me levai en jetant sur la table une pièce de six francs. « Va, garde ta pièce, me dit toujours le même homme ; nous paierons pour toi. Écoute, mon enfant, puisque tu ne crains pas la fatigue, il faut que tu me rendes un service. — Volontiers, monsieur ; que puis-je faire pour vous ? — Sors avec moi, je te parlerai. »

Nous sortîmes sur la petite terrasse. Le froid était moins vif, la neige ne tombait plus.

« Mon petit ami, me dit l'inconnu, veux-tu gagner un louis d'or ? » Je sautai de joie, en criant : « Oui,

— Vois-tu ce vallon-là, vis-à-vis? — Je le vois. — Il faut le suivre et remonter jusqu'au sommet de cette montagne; arrivé là, tu ramasseras des broussailles et des pins secs, et tu feras un grand feu; tu redescendras ensuite par le même chemin; voilà un briquet, du soufre et de l'amadou : dans une heure tu dois être de retour; je t'attends, et voilà le louis d'or qui t'attend aussi. »

Je partis comme un éclair dans la direction indiquée; la neige était presque fondue; il soufflait une petite brise de sud. J'arrivai tout essoufflé sur la montagne; mais je n'y trouvai ni broussailles ni pins; le sommet était pelé comme l'île Baux, que nous découvrîmes dans la mer du Sud. Je voyais bien sur un pic voisin des bouquets d'arbres; mais il fallait descendre dans un vallon et remonter encore : c'était beaucoup de temps perdu, et l'heure s'écoulait. Une idée me saisit; je fis un bûcher de mes vêtements et de mon chapeau goudronnés; une flamme forte et bien nourrie s'éleva; et je revins au gîte, nu et transi.

Cet exploit me valut les plus grands éloges; j'en étais tout fier; la vieille me servit du vin vieux; on jeta, en mon honneur, de nouveaux fagots à la cheminée, et je me revêtis provisoirement des habits d'un jeune pâtre qui dormait dans le cellier.

J'avais besoin de dormir aussi, mes paupières se fermaient malgré moi. J'allais succomber au sommeil, lorsqu'un coup de sifflet, plein et prolongé, retentit dans le vallon. Je me levai subitement, en disant : « Entendez, il y a des voleurs près de nous. — Crois-tu? » me dit l'inconnu. — Eh! qui sifflerait de nuit dans ce désert? — Ah! tu as raison; on vient nous attaquer, sans doute. Eh bien! que faut-il faire? — Nous défendre à coups de poings. — Oh! mon petit, tu ne serais pas le plus fort contre des voleurs : veux-

tu des armes? — Donnez, donnez. — Tiens, voilà une paire de pistolets; mets-toi en sentinelle sur la porte, et tue les deux premiers : nous nous chargeons des autres. »

Je m'emparai des armes avec la fierté d'un homme, et je pris mon poste en les croisant sur la poitrine. Mon œil perçait les broussailles et les petits bois de pins dont notre ferme était entourée. Tout à coup, je vois briller des armes le long d'une masure abandonnée, qui, une heure avant, m'avait servi de point de reconnaissance. « Les voilà! les voilà! » dis-je à voix basse, en m'adressant à mes nouveaux compagnons. — « C'est bien, » me répondit tranquillement l'un d'eux. En ce moment, je découvris toute la bande; elle était nombreuse et se dirigeait sur un petit pont jeté sur le lit desséché d'un torrent. J'arme mes pistolets; je vise la première file et presse la détente... Au lieu de la double détonation, je n'entendis que de longs éclats de rire et des applaudissements. Mon premier interlocuteur vint à moi et m'embrassa : « Tu es un homme, me dit-il, et ta fortune est faite; compte sur nous. »

Les quatre hommes sortirent de la ferme, sans armes, et se mêlèrent amicalement à ceux qui arrivaient. Je compris, alors, que je me trouvais au milieu d'une bande de voleurs que j'avais appelés moi-même avec mon feu. Ils s'entretenaient probablement de moi; car de temps en temps, le seul qui m'eût parlé, me désignait de la main aux autres, et quelques instants après deux ou trois se détachèrent du corps, et vinrent me féliciter de mon courage et de ma présence d'esprit. Bien loin d'être honteux de me trouver en pareille compagnie, j'en ressentis de l'orgueil; mon amour-propre en était satisfait; j'avais rendu service à des hommes; il m'importait peu que ces hommes fussent des brigands : j'avais l'amour des

aventures périlleuses, et cette rencontre m'en promettait pour l'avenir.

Les chefs s'étaient retirés à l'écart sous un mûrier, et ils tenaient conseil, sans doute. Souvent ils regardaient les étoiles, comme pour y consulter l'heure, et ils imposaient silence à la bande pour prêter l'oreille aux bruits de la nuit qui sortaient des bois de pins. Un petit coup de sifflet rallia la troupe; ils étaient tous armés de carabines, de haches et de pistolets : mon protecteur, qui était le chef principal, me donna un fusil de chasse et des munitions, et je me mis à la file d'après son ordre.

Nous marchâmes longtemps dans une plaine inculte, au bout de laquelle était un petit bois que nous traversâmes; à la lisière, se trouvait le grand chemin, bordé par une haie d'aubépine. Là, on fit halte; le chef inspecta nos armes, nous ordonna de nous coucher à plat-ventre et de nous lever au premier coup de feu.

Une heure après environ, nous entendîmes distinctement vers l'est un galop de chevaux et des roulements de roues. Ce bruit devint tout à coup plus clair, et il paraisait qu'une voiture publique, escortée de cavaliers, venait de déboucher d'une gorge et entrait dans notre vallon. Alors, on entendit la voix de notre chef prononcer cet ordre : *A toi, Marnet!* Ce Marnet se leva seul et attendit. La voiture n'était qu'à trente pas. Notre homme, d'une voix de tonnerre, cria : *Halte! Votre trésor ou la vie!* Un coup de feu partit de l'escorte; Marnet tomba : nous nous levâmes soixante.

Soixante, avec des cris horribles, en faisant feu de toutes nos carabines. Des douze dragons qui escortaient, sept tombèrent morts; les autres s'enfuirent au grand galop : la voiture fut mise en pièces à coups de hache; on retira du secret quantité de sacs; on ne prit

rien aux voyageurs. En cinq minutes, tout fut fini.

Dans ma longue vie d'aventures, rien ne m'a plus frappé que cette scène de nuit. Tous mes camarades d'ici conviennent que c'est la plus belle arrestation qu'on ait faite. Par un hasard assez singulier, j'ai rencontré, vingt ans après, un des dragons de l'escorte, qui me dit que les cheveux se dressaient encore sur sa tête, quand il pensait à cette épouvantable apparition.

Après cette scène, nous nous enfonçâmes dans les bois, vers le nord. A notre droite, nous laissions une vaste plaine déserte; à gauche, nous suivions une longue chaîne de montagnes incultes, comme celles qui aboutissent à la montagne du Lion, au Cap-Sud de l'Afrique. Ce chemin paraissait parfaitement connu de tous. Après deux heures de marche, nous commençâmes à gravir une montagne toute couverte de petits rocs brisés. J'étais épuisé de fatigue. Arrivés au sommet, nous descendîmes par des sentiers doux, qui nous conduisirent sur le flanc d'un pic suspendu sur un abîme. On fit halte. L'aube blanchissait déjà l'Orient; la moitié de la bande était déjà entrée dans une grotte immense, taillée dans le roc, éclairée par un grand feu. A droite, je voyais les ruines d'un couvent incendié; à gauche et sous mes pieds, commençait une forêt magnifique qui se perdait dans l'ombre. Ce point me parut bien chosi pour une retraite de voleurs (1).

J'entrai dans la grotte où déjà mes camarades se partageaient le butin; mais le sommeil fut plus fort chez moi que l'amour de l'argent; je me couchai sur une espèce d'autel de marbre, au fond de la grotte, et je m'endormis.

A mon réveil, la grotte était déserte et le feu éteint;

(1) C'est probablement la Sainte-Baume.

il faisait grand jour. Je sortis pour chercher mes compagnons : il y avait sur la plate-forme une sentinelle qui m'indiqua la partie du bois où je les trouverais. Ils étaient tous couchés en demi-cercle devant une fontaine agreste, et mangeaient en s'entretenant de choses étrangères à leur profession de voleurs. Ils avaient presque tous meilleure mine que je ne pensais; les plus jeunes surtout me frappaient par leurs manières distinguées et la douceur de leur accent : le capitaine seul avait un ton et une figure rudes; il me fit signe d'approcher, et me servit du mouton rôti, des poires sauvages et du vin : je dévorai tout. « Il paraît que tu as bon appétit, Olivier, » me dit-il. — Oui, capitaine. — Nous sommes contents de toi, tu as bien travaillé; mais ce n'est pas tout, il faut travailler encore, si tu veux manger demain. Voilà le reste de nos provisions. — Vous n'avez qu'à me commander, capitaine. — Ecoute-moi : cette nuit, nous nous sommes battus pour avoir l'argent de leur république; mais, autant que possible, nous aimons à épargner nos cartouches et le sang surtout. Nous bénissons le ciel, quand il nous donne, par faveur, l'occasion de nous rassasier sans être cruels; mais il faut manger, et tout moyen est bon pour se procurer le pain et la viande des républicains. Ce soir j'ai su, par mon espion, qu'il y avait noce à la Grande-Peyrade, de l'autre côté du plan d'Aups, à deux lieues d'ici. C'est un *ménage* de gens riches; il faut que nous soupions à leurs frais. Sais-tu lire, Olivier? — Oui, capitaine. — Tiens, prends ce papier, et suis mot par mot toutes les instructions que je t'ai indiquées. T'es-tu bien reposé ce matin? — Oui, capitaine. — Te voilà frais maintenant; pars. »

Je dis adieu à la bande, et je m'enfonçai dans le bois en marchant vers le nord. A la lisière du bois commençait une large plaine semée de blés; j'avais en

face une ceinture de rochers que je franchis. J'aperçus d'une hauteur un grand mûrier isolé sur lequel je me dirigeai, d'après mes indications. J'entrai dans un vallon étroit, et je ne tardai point à découvrir la Grande-Peyrade, bâtie sur le penchant d'une colline. Je m'arrêtai, et j'attendis la nuit.

A l'heure indiquée, je me présente à la porte de la maison dans mon costume de pâtre. A force de cantiques et de pleurs j'attire l'attention des gens de la noce : on me fait entrer, pour que je porte bonheur aux mariés ; on me fait asseoir à la table des domestiques ; je leur invente une histoire de mes malheurs ; toute la maison s'intéresse à mon sort ; le maître me prend à son service comme garçon de ferme ; je me précipite à ses pieds et lui baise les mains : l'attendrissement est général. Minuit arrive ; les convives montent dans leurs appartements : tous les lits sont occupés ; je me contente d'une botte de paille placée au vestibule, et cette résignation me fait le plus grand honneur aux yeux de mes hôtes.

Une heure après, un silence profond régnait dans la maison : je n'entendais sur ma tête qu'un léger bruit ; il partait sans doute de la chambre des jeunes époux. J'ouvre avec précaution la grande porte, et je rallume les flambeaux de la table de noces ; puis j'attends.

La bande ne tarda pas à arriver ; elle était beaucoup moins nombreuse que la veille. Ils prirent tous place à la table ; je retirai des buffets les provisions intactes ; le vin était en abondance. On m'invita à prendre place au repas ; nous mangeâmes avec une avidité sans exemple ; personne ne parlait : on attendait l'ordre du chef ; il était silencieux.

Bientôt le vin échauffa les têtes. Pleins de confiance dans leurs forces, leurs armes, leur courage, isolés dans un vallon désert, ils rompirent tout à coup le

silence par une explosion de cris qui ébranla la maison. Un d'eux entonna un air du temps : *O Richard, ô mon roi!* et la troupe hurlait le refrain en battant la mesure sur la table chargée de plats et de verres. Des pleurs de femmes et d'enfants nous répondirent dans les appartements supérieurs. On entendait sortir, par les croisées ouvertes sur la campagne, ce cri cent fois répété : *Au secours! au secours! Les fuyards! les fuyards!* Mais rien n'arrêtait l'enthousiasme de notre bande; le délire était au comble. Ils arrachèrent les rideaux blancs de la salle, les lièrent à des perches, pavoisèrent le vestibule, et dansèrent en rond autour d'un grand feu de bois vert qui remplissait la maison de fumée et d'étincelles : c'était un véritable enfer. Les hurlements sourds des femmes, le roulement des meubles dont on barricadait les portes des chambres, le pétillement des branches du bûcher, les chants des voleurs, le fracas de la danse, tout cela formait un concert épouvantable, tel que j'en avais entendu chez les sauvages de la mer du Sud.

Ces cris : *Au secours! les fuyards! les fuyards!* continuaient à retentir des croisées dans le vallon. Le chef me dit : « Olivier, sors et envoie quelques balles à ces fenêtres; va, crible leurs volets. » Je pris un faisceau de fusils et me postai sur la terrasse; j'allais commencer mon feu, lorsque je crus entendre un galop de chevaux dans l'éloignement. Je rentrai pour avertir le capitaine, qui avait conservé son sang-froid. « Impossible, me dit-il, ce sont les chevaux d'hier que tu as encore dans l'oreille. — Non, non, capitaine, fiez-vous à moi, j'ai l'habitude des bruits de la nuit : en mer, je distinguais le souffleur à dix lieues. »

Le capitaine devint pensif.

« Esnard n'est pas avec nous, je crois, me dit-il. — Esnard, le paysan, l'espion; je ne l'ai pas vu. — Il devrait être avec nous; cette absence m'offusque; j'au-

rais dû me méfier de lui. Couche-toi, Olivier, mets l'oreille à terre, et écoute encore. — Capitaine, dites à nos... messieurs de se taire un instant : je n'entends plus rien; mais croyez que je ne me suis pas trompé... Tenez, tenez, voyez là-bas, là-bas, vers cette bergerie blanche; ils vont au pas, maintenant, parce que le chemin doit être mauvais. Prenons nos armes... »

Le capitaine dit avec un calme feint : « Ce coquin m'avait assuré que les dragons avaient quitté le poste de Sainte-Zacharie! Et il rentra en disant : Allons, assez de danses ; prenez vos armes : nous sommes trahis. »

Presque au même instant cinquante dragons tombèrent devant la treille de la terrasse. Nous avions fermé la grande porte et barricadé les fenêtres basses du salon. Toute notre bande gagna l'étage supérieur; nous brisâmes l'escalier à coups de hache; les portes des appartements furent enfoncées : hommes, femmes, enfants, toute la noce fut précipitée de vive force dans le vestibule couvert de ruines; et, maîtres de la forteresse, nous fîmes par les œils-de-bœuf une décharge de nos carabines sur les dragons.

Ils enfoncèrent la grande porte sous le feu continuel de nos pistolets; mais, comme nous étions obligés de nous découvrir pour tirer perpendiculairement, nous perdîmes cinq ou six hommes. Notre capitaine, blessé à la tête, donnait des ordres avec un beau sang-froid ; et, quand il vit que les dragons étaient maîtres du vestibule, il laissa dix des nôtres en tirailleurs sur les œils-de-bœuf, et cria aux autres : « Amis, à l'escalier, et tirez juste de haut en bas : choisissez vos hommes; ne perdez point de coups. »

Le feu mal éteint de notre orgie inspira aux ennemis une idée terrible; ils jetèrent sur les cendres chaudes tout le bois vert de la grange, toutes les vignes arrachées de la treille, lancèrent des tisons embrasés

dans la grange contiguë à la maison, et nous abandonnèrent à l'incendie. En un instant la flamme nous environna.

Les dragons n'étaient pas loin; ils se retirèrent derrière un mur de clôture, dont ils se firent un épaulement crénelé, et ils attendirent que le désespoir nous fît une loi de sortir, pour nous fusiller à bout portant.

« Voyons, que tout le monde m'entoure, dit le capitaine : combien sommes-nous vivants?.. Vingt-quatre. Douze de nous tomberont ici, les autres échapperont; le point de ralliement est au mûrier des Signores. Suivez-moi. »

Il se précipita dans les flammes du vestibule : nous l'imitâmes tous. Étouffés par la fumée, brûlés par un plancher de charbons, nous nous élançâmes sur la terrasse avec l'agilité du désespoir. Les dragons firent feu et se levèrent au même instant pour nous couper le chemin des montagnes. Plus leste que mes compagnons, je franchis le mur de la terrasse; plusieurs balles sifflèrent à mes oreilles : je redoublai de vitesse; chaque décharge de mousqueterie me donnait des ailes; en un quart d'heure, j'étais hors de toute portée, sans autre blessure que celles que les flammes de l'incendie avaient imprimées sur mon visage et mes mains. Arrivé au mûrier, j'attendis mes compagnons.

Un seul arriva au rendez-vous, noir et couvert de sang; il m'apprit que les autres avaient été sabrés sans quartier; que les dragons étaient remontés à cheval pour atteindre dans la plaine ceux qui avaient échappé au massacre de la terrasse, et qui couraient difficilement avec leurs pieds calcinés.

Nous nous concertâmes sur le parti qu'il fallait prendre. Mon camarade insistait pour regagner le quartier-général. « C'est une imprudence, lui dis-je; si nous avons été trahis dans cette expédition, on connaît déjà notre retraite, et nous y trouverons, à coup sûr, encore

ces maudits dragons. Faisons le métier pour notre compte; associons-nous; vous serez mon capitaine, si vous voulez.

— Tu es un enfant, me dit mon compagnon; veux-tu que je me déshonore à courir les grands chemins comme un voleur? »

Pour le coup, je ne le compris pas, et je le regardais la bouche ouverte d'étonnement et sans parler.

« Pourquoi me regardes-tu comme ça? ferais-tu le métier de brigand, toi?

— Mais que faisions-nous tantôt, et hier?

— Nous faisions la guerre; nous étions une armée; nous combattions en bataille rangée les républicains; mais, associés nous deux, ce serait un vrai brigandage de grande route, indigne d'un homme d'honneur. Tu es trop jeune peut-être pour comprendre cela.

— C'est vrai, je ne le comprends pas.

— Écoute-moi; je vais te donner un bon conseil. Il faut nous séparer de peur de nous faire reconnaître. Tout à l'heure, au lever du soleil, tu retourneras du côté de la Grande-Peyrade : quand tu auras pris un bain dans cette source, personne, en te voyant, ne se doutera que tu es un *fuyard*. Tu iras au village voisin, en suivant toujours ce vallon, et là, tu écouteras ce que disent les paysans de notre expédition; surtout tâche de savoir si quelqu'un de nos compagnons aurait survécu au combat. Nous pourrions encore l'arracher à l'échafaud s'il était prisonnier; tous nos amis ne sont pas morts; nous avons encore des affiliés au mont Cassien et dans les montagnes de Tretz, de Nans, de Saint-Maximin. Au premier signal, cent cinquante fuyards dévoués peuvent tomber de nuit sur un village et enlever les prisonniers, malgré la garnison. Demain, dans la nuit, je t'attends ici : porte-moi des provisions, si tu peux, car j'aurai faim. »

Le jour commençait à poindre; mon camarade s'en-

fonça dans une gorge de montagnes, et moi je rentrai dans le vallon du désastre, en affectant une démarche insouciante et en sifflant des airs de Noëls. Mon gros bonnet de laine cachait mes cheveux brûlés ; l'eau vive de la source avait rendu à ma figure noircie sa première fraîcheur; les traces de l'incendie ne paraissaient plus sur mes haillons de berger : j'étais sans crainte.

C'était un jour de fête ; toute la population des campagnes voisines remplissait le vallon de la Grande-Peyrade : je me mêlai à la foule ; partout il y avait des groupes où un témoin oculaire racontait, à sa manière, les événements de la nuit. La terreur était au comble parmi les paysans; les femmes levaient les mains au ciel, en le priant de les préserver de ces terribles *fuyards*. Avec bien de la peine, je parvins jusqu'à la terrasse ; l'incendie avait tout consumé ; il n'y avait à la place de la maison qu'un tas de cendres noires et fumantes. On avait déposé dans un pavillon de jasmin un cadavre ; c'était celui de la jeune mariée qui avait été étouffée par les flammes en tombant dans le vestibule. Autour du corps noirci et méconnaissable, des jeunes filles pleuraient; on emportait vers la maison voisine son époux dans les convulsions du délire. Tous ces détails que je recueillis avidement m'auraient attendri ; mais je ne pensais qu'à mes camarades massacrés, et surtout à mon pauvre capitaine, à qui j'avais voué une affection de fils. Je cherchais partout leurs cadavres ; on les avait jetés dans un puisard desséché, déjà comblé de terre par les paysans.

J'avais une lueur d'espoir de sauver de l'échafaud trois de mes compagnons qu'on venait de conduire, couverts de blessures, à Saint-Zacharie. D'après les renseignements que je pris, il m'était permis de conjecturer que le capitaine était du nombre : je volai au village.

La grande place était encombrée de curieux; je m'assis sous un ormeau, en prêtant l'oreille aux discours de mes voisins. L'excès de ma joie faillit me trahir, lorsque j'appris qu'on avait conduit dans la prison de la commune un *fuyard*, petit, large d'épaules, teint brun, cheveux noirs et crépus, et dont les yeux étaient effrayants d'expression. Il portait de hautes guêtres, une culotte de velours, une veste de même, et un gilet écarlate : c'était le capitaine, on devait l'exécuter le lendemain.

Il ne m'était pas difficile de trouver la prison; c'était une cave de la commune dont les barreaux rouillés étaient presque de niveau avec la voie publique. On avait placé devant deux sentinelles : plusieurs curieux se penchaient vers les soupiraux pour tâcher de découvrir les prisonniers; je ne voulus point afficher une curiosité inutile; j'examinai seulement avec attention les localités, et j'arrêtai mon plan.

J'entrai dans la boutique d'un marchand de ferrailles, ouverte ce jour-là pour les emplettes des paysans, et je demandai une bêche : le maître m'en montra une douzaine et me dit de choisir; je choisis longtemps pour me ménager l'occasion de glisser sous mon gilet une forte lime; puis j'achetai la bêche, et je pris le chemin de la campagne.

Ce n'était rien; il fallait glisser ma lime jusqu'aux prisonniere : cette difficulté me paraissait insurmontable.

Tout en cheminant au hasard, j'aperçus à un quart de lieue du village une bergerie ouverte, vers laquelle je me dirigeai. Elle renfermait un troupeau de chèvres et de brebis; c'était la propriété d'une vieille femme qui filait, assise sur la pierre de la porte. Je lui demandai si elle pouvait me vendre une chèvre qui pût nourrir deux chevreaux, en offrant de la bien payer, et je fis sonner mes écus. La vieille m'introduisit dans

la bergerie; je lui désignai une chèvre qui me convenait; elle m'en demanda un louis; je ne marchandai pas, et lui donnai en paiement la pièce d'or du capitaine.

J'attachai un long ruban au collier de bois de l'animal, et je rentrai dans le village, offrant mon lait à grands cris, et chantant mes airs de Noëls, si bien connus des fuyards. Je criai et chantai de préférence devant les soupiraux du cachot de la commune, et avec une affectation qui devait infailliblement frapper l'intelligent capitaine. Bientôt nous nous comprîmes tous deux; il y a entre les esprits rusés une communication d'idées qui échappe aux hommes grossiers.

Une espèce de concierge villageois ouvrit une porte et m'appela : je m'avançai machinalement et comme avec répugnance vers lui. « Voyons, me dit-il, donne-moi du lait. — Je ne le donne pas, citoyen, je le vends : combien en voulez-vous? — Trois pots. — Alors, allez prendre un vase plus grand; je ne suis pas un voleur comme ceux que vous gardez, et je veux faire bonne mesure. » Le concierge fut prendre une large soupière; il fallut traire la chèvre devant lui avec une gaucherie de pâtre apprenti. Enfin, profitant d'un moment propice, je glissai ma lime au fond du vase en lui disant : « Tenez, cette belle écume ressusciterait un mort : ne la laissez pas tomber; vous me paierez après; je vous attends. »

La porte se referma; j'étais sur les épines : un quart d'heure se passa, et le concierge reparut son plat vide à la main. « Ta chèvre a-t-elle encore du lait? me dit-il; ces canailles en veulent encore : ils l'ont trouvé bon; et puis, ils m'ont bien payé, et je te paierai bien de même, parce que je suis honnête. — Ce n'était donc pas pour vous, ce lait? lui dis-je avec un air stupide. — Que te fait cela? — Moi, rien; donnez-moi votre soupière. »

Je la repris de ses mains, et, en l'examinant, j'aperçus au fond le chiffre 12 tracé avec l'ongle, à côté d'une feuille sèche de mûrier. « Ah ! n'ôte pas cette feuille, me dit le concierge ; ils disent, ces coquins, que cela donne bon goût au lait : pour des gens qui doivent être guillotinés demain, ils sont bien délicats. »

Le concierge me paya mal ; cela m'importait peu : mon stratagème avait réussi et je pensais en moi-même que si mon capitaine devait périr le lendemain, malgré mon secours, au moins cette preuve d'amitié adoucirait ses derniers instants. J'avais compris parfaitement son chiffre 12 et sa feuille de mûrier ; c'était une énigme claire pour moi : il me recommandait de me trouver à minuit au vallon des Signores.

Une heure avant je me trouvai au lieu indiqué. Là se rendirent après moi quelques camarades que je connaissais déjà, et d'autres que je voyais pour la première fois : en tout dix hommes : c'était bien peu. On tint conseil, mais il manquait une tête : l'absence du capitaine se faisait sentir. Tous les avis proposés me paraissaient absurdes ; j'obtins la permission de donner le mien, et j'eus le bonheur de le voir adopter. Mes services et ma précoce intelligence me donnaient déjà parmi ces hommes une assez grande considération.

Cinq hommes devaient se porter un à un vers un ravin profond et couvert de hautes broussailles, au midi du village, et y attendre mes ordres ; les autres s'étaient chargés d'incendier un bois de pins qu'on voyait de la grande place. Pour moi, je me dirigeai hardiment vers la commune, pour y faire mes observations. Une cinquantaine de dragons bivouaquaient devant l'horloge ; deux sentinelles se promenaient toujours en veillant sur les prisonniers. La foule des curieux s'était dispersée ; il ne restait plus que quelques villageois qui fumaient sur la porte du cabaret. Cela

connu, je fis un détour et rentrai dans la campagne.

Bientôt je vis le feu éclater en cinq points différents, vers le bois de pins; un vent favorable propagea rapidement l'incendie. J'entrai comme un furieux dans la grande rue du village, en criant : Les fuyards! les fuyards! Au secours! au secours! A ce cri, les villageois effrayés me suivent en courant; je les attire sur mes pas, vers la place de l'Horloge, où l'on sonnait déjà le boute-selle. Toutes les mains désignent aux cavaliers le point de l'incendie; ils s'éloignent au grand galop dans cette direction, et la foule les suit.

Du côté opposé arrivent mes cinq autres compagnons; je les conduis aux soupiraux de la prison, faiblement défendus par les deux sentinelles. On aurait pu les égorger; on se contenta de les désarmer. La main vigoureuse du capitaine enleva deux barreaux de fer déjà entamés par sa lime; en un instant il fut libre et dans nos bras. Nous eûmes beaucoup de peine à arracher du soupirail nos deux autres camarades prisonniers; car ils étaient faibles et épuisés par le sang qu'ils avaient perdu.

Nous amenâmes avec nous les sentinelles dans les montagnes; elles ne furent libres que le lendemain : ce fut un de ces actes de générosité assez familiers au capitaine. Il eût été dangereux de reprendre le chemin de la grande route; l'espion qui nous avait déjà trahis devait avoir aussi indiqué à nos ennemis notre retraite de la forêt. Nous résolûmes donc de changer de quartier général. Le capitaine, qui connaissait parfaitement les lieux, nous fit descendre dans une grande plaine que nous traversâmes; nous gravîmes ensuite de hautes montagnes en face de nous, et, de crête en crête, nous arrivâmes au pic le plus élevé de la contrée : on le nomme le *Val de Bretagne*. C'est une haute muraille de rocs, d'où l'on découvre un horizon sans bornes

Nous vécûmes là quelques années de fruits sauvages et de racines que deux hommes de la bande allaient acheter aux petites fermes éloignées. Depuis longtemps, deux de nos compagnons étaient morts de leurs blessures : le capitaine était tout-à-fait rétabli; il n'avait reçu que trois coups de feu à la tête, blessures ordinairement peu dangereuses. Notre troupe était réduite à dix, dont plus de la moitié étaient découragés; car nous avions appris que les bandes affiliées des montagnes de Nans et des bois de la Sambuc avaient été détruites récemment. Le capitaine comprit qu'il n'y avait plus moyen de tenir la campagne. Un soir, il nous réunit autour de lui, et nous parla ainsi : « Mes camarades, je vous rends vos serments; vous « êtes libres. Je sais qu'aujourd'hui la France re- « prend du calme; vous pouvez rentrer et y vivre en « honnêtes gens. Pour moi, vous le savez, trois fois « condamné à mort par les tribunaux révolution- « naires, comme rebelle et conspirateur, échappé sou- « vent comme par miracle à leur guillotine, je me re- « garde comme un homme perdu sans retour. Eh « bien ! j'attends mon destin. Nous avons dans la pe- « tite grotte de la forêt douze cents livres en or; je « vous les donne et n'en réclame rien : embrassez-moi « tous, et bon voyage; mon parti est pris, je vais ga- « gner un port de mer voisin, et passer aux Anglais, « si je puis échapper à l'échafaud. »

Nos compagnons cachèrent mal leur joie; la vie aventureuse leur pesait : ils embrassèrent le capitaine en murmurant quelques mots d'adieux, et gagnèrent la crête des montagnes qui s'allongent à l'est jusqu'au grand bois de la grotte. Le capitaine me conseilla vivement de les suivre; mais il fut touché aux larmes, quand il m'entendit former la résolution de ne le quitter qu'à la mort. « Eh bien, me dit-il, nous ne nous séparerons pas, mon sort sera le tien; tu es robuste,

brave et intelligent, avec ces qualités on gagne partout sa vie ou sa mort, ce qui est la même chose. »

Cet homme exerçait sur moi un pouvoir que je ne comprenais pas. On aurait dit qu'il avait à sa disposition plusieurs caractères et plusieurs sortes de voix. Dans le feu d'un combat, ses traits étaient horribles d'expression et son organe rude et brusque; dans la conversation, sa figure prenait un caractère séduisant de douceur et de noblesse; et sa voix, son accent, ses intonations, avaient un charme qui ravissait. On voyait qu'il n'était pas né cruel; mais qu'il s'abandonnait à des actes de vengeance, en souvenir de quelque grand malheur. Personne ne savait son nom : on ne l'appelait que le capitaine; et je continuai à lui donner ce titre, quoique je fusse, moi, la seule armée qui lui restât.

Quand la nuit fut venue, il me dit : « Suis-moi, Olivier, » et je le suivis.

Il marchait d'un pas sûr, sans hésitation, en homme qui connaît parfaitement son chemin. Nous nous précipitâmes, pour ainsi dire, du Val de Bretagne sur la plaine immense qui s'étend au sud, et que traverse la grande route de Toulon. Quelquefois le capitaine s'arrêtait, croisait ses bras, et considérait longtemps, avec un mélancolique sourire, quelques traces d'une récente dévastation : c'était une petite ferme déserte, une grange incendiée, une métairie en ruines.

Nous reprenions ensuite notre chemin par les ravins, les précipices, les lits des torrents, évitant toujours les sentiers battus. Arrivés au sommet d'une haute colline, le capitaine s'arrêta et m'a dit, en désignant du doigt les vestiges noirs d'un ancien feu : « Olivier, reconnais-tu cette place? — Très-bien, répondis-je, c'est là où j'allumai le signal... — Oui, dit-il en m'interrompant, le signal qui appelait tous nos pauvres amis à la mort; pas un d'eux ne repassera par ici. »

Il faisait nuit sombre encore quand nous heurtâmes à la porte de la petite ferme où si longtemps auparavant le capitaine m'avait recueilli. J'avais fait bien des choses depuis cette nuit.

La vieille femme vint nous ouvrir sa porte : elle tremblait de froid et de peur. « Vous êtes seuls? » nous dit-elle. — « Seuls, répondit le capitaine. — Et les autres? — Les autres... » Le capitaine haussa les épaules, avec ce sourire de mélancolie qui lui était familier : la vieille pleura.

Nous passâmes vingt-quatre heures à la petite ferme; il était nuit quand nous en sortîmes. Le capitaine avait enlevé une somme considérable en or, enfouie sous un petit pont, et ce fardeau était partagé entre nous. Il eût été difficile de juger de l'état de notre fortune par la misère de nos vêtements. Nous gravîmes une montagne presque à pic, qui s'élevait de l'autre côté du vallon du *Vaisseau*. Quelques heures après, je crus reconnaître la campagne que nous traversions. « Nous ne sommes pas bien loin de la mer, dis-je au capitaine. — A une demi-lieue tout au plus, me répondit-il; s'il était jour, nous la verrions là-bas. Écoute-moi, Olivier, crois-tu que ton père soit à La Ciotat? — Mais, oui. — Il aime l'argent, ton père? m'as-tu dit. — Oui. — Et tu m'as dit aussi qu'il était bon marin. — Oh! c'est un loup de mer, surtout quand il vient de se ruiner au jeu. — C'est bon, » dit le capitaine, et il se tut. Il n'aimait pas à parler inutilement; je laissai tomber la conversation.

Avant le jour, nous arrivâmes à La Ciotat. « Conduis-moi chez ton père, me dit le capitaine; s'il dort, il se réveillera. »

Mon père venait de se lever; il nous ouvrit lui-même sa porte, et poussa un cri de joie en me reconnaissant. J'oubliai ses mauvais traitements et je l'embrassai de bon cœur. Le capitaine regardait cette scène

les bras croisés. « Vous avez là un brave garçon, dit-il à mon père; nous voyageons ensemble, et nous n'avons pas voulu passer devant La Ciotat sans venir vous souhaiter le bonjour. — Soyez les bienvenus, répondit mon père; et où allez-vous donc en voyageant comme ça? — Nous voyageons pour un petit commerce assez lucratif; et, comme il ne faut pas être secret avec vous, nous faisons la contrebande; mais, à vous parler franchement, le métier se gâte tous les jours; il y a trop de concurrence : aussi, nous le quitterions volontiers, si nous pouvions faire autre chose... La course, par exemple. — La course! mais il vous faudrait un navire pour cela, un petit brick. — Oh! oui; nous ne voudrions pas faire la course en bateau. — Mais pour noliser un brick, il faut beaucoup d'argent, et vous ne m'avez pas l'air d'être en fonds. — Si j'avais le brick, j'aurais de l'argent. — Oh! le brick sera trouvé aujourd'hui. — Eh bien, j'aurai l'argent demain. — Touchez là. Que me promettez-vous pour ma peine? — Prenez cet à-compte; cela vous donnera de l'ardeur. »

Le capitaine jeta sur la table un petit sac de toile plein d'or; mon père s'en empara.

Les liaisons devinrent bientôt intimes entre eux; d'un côté, il y avait apparence de richesse et générosité; de l'autre, point de scrupule à recevoir et peu de souci de connaître de quelle source venait notre argent. Nous passions les jours et les nuits, le capitaine et moi, cachés dans la maison, parce que nous n'avions aucun papier de route à exhiber aux autorités locales, très-sévères, dans ce temps, contre les étrangers; mon père déployait une activité incroyable pour seconder nos projets. Enfin il trouva un vieux cutter de huit pièces de canon, recruta vingt hommes d'équipage, acheta des munitions et des armes, et quand ses lettres de marque qu'il avait demandées au gouvernement ar-

rivèrent, tout était prêt à bord pour mettre à la voile.

Nous partîmes de nuit, selon notre usage; mon père commandait le cutter, le capitaine était sous ses ordres. Nous avions quitté, lui sa vieille veste de velours, moi mes haillons de pâtre, pour l'uniforme des marins. Nous courions à toutes voiles, sous une bonne brise nord; à l'aube, nous reconnûmes la Corse : deux frégates anglaises étaient en croisière devant cette île. Nous gouvernâmes sur la côte d'Espagne, dans l'espoir de rencontrer quelque marchand anglais ou espagnol.

Dès qu'on signalait une voile, mon père prenait sa lunette et criait : « Allons, enfants, à vos pièces; c'est un Anglais. » Et s'adressant au capitaine avec une joie bruyante : « Mon ami, lui disait-il, en se frottant les mains, ce soir nous aurons les galions : ou je me trompe fort, ou c'est quelque riche chargement. »

Mais ces beaux projets ne tardaient pas à s'évanouir; c'était toujours quelque gros vaisseau qu'il fallait fuir. Heureusement nous avions un fin voilier qui filait huit nœuds malgré sa vieillesse; et, pendant plusieurs mois, son agilité nous rendit de grands services, mais ne nous enrichit pas.

Un matin, par un temps assez brumeux, nous aperçûmes une voile sous notre vent; mon père soutenait, selon son usage, que c'était un marchand, contre quelques matelots qui pariaient pour un brick de l'escadre de Nelson. Bientôt le point fut éclairci; mais il n'était plus temps d'éviter le danger, il fallait combattre : notre croisière devait commencer et finir là. Nos matelots prirent l'alarme, nos canonniers abandonnèrent les batteries; nous fûmes abordés par les Anglais, qui nous firent prisonniers et brûlèrent notre cutter.

Le capitaine, que j'avais vu si brave dans quelques affaires, ne prit aucune part à celle-ci; il considéra tout, les bras croisés, sans brûler une amorce. Amené à bord du brick anglais, il demanda à parler à l'officier

de service, et s'entretint longtemps avec lui, en mettant sous ses yeux des papiers et des parchemins. On lui accorda sans doute la faveur de rester sur le pont; notre petit équipage fut jeté à la cale, et l'on ferma l'écoutille sur nous.

Trois mois après environ, nous fûmes transportés à bord de *l'Endeavour*, vaisseau anglais qui croisait dans les eaux de Cadix. Le capitaine resta probablement à bord du brick; je ne le revis plus. Ma vie fut longtemps celle d'un prisonnier de ponton anglais. Notre nourriture était horrible; l'eau que nous buvions était pourrie et pleine de vers; à la moindre plainte, on nous rouait de coups. Je formai le projet de forcer la sentinelle, et de courir me précipiter à la mer, par un sabord de la batterie de trente-six. Mon père n'approuva pas ma résolution, et me conseilla de supporter la vie quelque temps encore; il songeait trop au peu d'or qu'il avait laissé chez lui : cette pensée le consolait, lui.

Un jour nous entendîmes au dessus de nos têtes un mouvement extraordinaire, comme des apprêts de combat. Quelques coups de canon se firent entendre, suivis une heure après par de longues détonations : bientôt nous ne pouvions plus douter que nous étions dans quelque grande bataille navale, contre les Français sans doute. Le fracas devint si épouvantable qu'il nous ôtait la respiration. Mais notre joie était vive; cet événement devait changer notre sort, au moins nous l'espérions. La canonnade dura presque tout le jour; elle ne finit qu'à la nuit. Nous ignorions à laquelle des deux nations la victoire était restée; seulement, il paraissait que l'équipage de *l'Endeavour* devait avoir bien souffert, parce que de petits ruisseaux de sang filtraient jusqu'à la cale à travers les ponts. Le lendemain la canonnade recommença, mais beaucoup moins soutenue que la veille. Pour le coup, je ne

voulus pas laisser échapper cette occasion : sans prendre cette fois conseil de personne, je me glisse entre les jambes de la sentinelle; l'entrepont était couvert de fumée, un éclair m'indique un sabord: je profite du recul de la pièce, et je m'élance à la mer.

Tout en nageant au hasard, j'entends à dix pas de moi des cris de : *Vive la France!* qui partaient d'un vaisseau battant pavillon anglais : je lis sur sa poupe le mot *Bucentaure*. En deux élans me voilà sur le pont : là se livrait un combat terrible; je m'emparai d'une pique d'abordage, et je me mêlai aux combattants. Les Anglais furent tués ou jetés à la mer; on arbora le pavillon français à misène, en un instant *le Bucentaure* s'était repris.

C'était le lendemain de la bataille de Trafalgar. Presque tous les vaisseaux français qu'on remorquait en Angleterre s'étaient repris comme *le Bucentaure*, grâce au secours imprévu que vint leur prêter le brave M. Cosmao, qui commandait *le Pluton*. La mer était horrible; une tempête s'était élevée la nuit, et jusque-là elle leur avait été favorable; mais on craignait alors que le gros vent ne nous empêchât d'entrer dans la rade de Cadix. *Le Bucentaure* cargua ses voiles et attendit le calme. Le calme ne vint pas. Après le coucher du soleil, la tempête redoubla de furie. On demandait trois hommes de bonne volonté pour descendre dans un canot, gagner la ville, et rapporter du secours. Les trois hommes furent bientôt trouvés, mais il n'y avait à bord que des canots criblés de mitraille. Enfin, on trouva une petite chaloupe moins endommagée par le combat; deux matelots et un enseigne, nommé M. Donnadieu, se déshabillèrent et se jetèrent avec la chaloupe à la mer. Vers minuit plusieurs embarcations arrivèrent de Cadix et recueillirent l'équipage : il était temps; deux heures après *le Bucentaure* fut jeté à la côte et la couvrit de ses débris.

Personne n'avait pris garde à moi; un seul officier m'avait demandé à quel bord j'appartenais; j'avais répondu : Au *Neptune*, commandant l'Infernet : c'étaient deux noms que j'avais entendu prononcer dans le tumulte. Quand j'eus touché la terre, je me séparai de l'équipage et m'enfonçai dans les rues de Cadix, à la garde de Dieu.

J'offris longtemps mes services, comme domestique, dans plusieurs maisons de riche apparence, me donnant pour un pauvre matelot échappé à Trafalgar; ce qui était presque vrai. Un négociant français me recueillit chez lui par compassion, et me recommanda à une espèce d'intendant pour me former au service. Mon travail se réduisait à si peu de chose, que j'y pris goût; j'aurais même été heureux, si j'avais pu recevoir des nouvelles de mon père et du capitaine, car j'ignorais ce qu'ils étaient devenus.

Je passai quatre ans à Cadix, et j'y serais sans doute encore aujourd'hui heureux et tranquille, si mon bienfaiteur n'eût pas été contraint d'abandonner l'Espagne, aux premières nouvelles d'une guerre avec la France : son commerce se ressentit de ces nouvelles; il lui restait à peine assez d'argent pour payer son passage et celui de sa famille, et gagner quelque port de France. Il me donna généreusement l'arriéré de mes gages que j'avais laissé grossir entre ses mains. Nous arrivâmes à Marseille : là, nous nous séparâmes, lui pour se rendre à Paris et faire des réclamations auprès du gouvernement, moi pour revoir mon pays natal et recueillir la petite succession de mon père, au cas que la nouvelle de sa mort y fût parvenue.

Les créanciers de mon père avaient pris les devants; je ne trouvai rien. Sans perdre un jour, je courus à la petite ferme du vallon du Vaisseau, où mes aventures avaient commencé, espérant d'y avoir au moins des nouvelles du capitaine. La vieille Anne vivait encore;

elle me reconnut et m'embrassa de joie : « Ah ! qu'il sera heureux de vous revoir, lui aussi ! — Lui ! m'écriai-je ; le capitaine est ici ? — Oui, reprit-elle, pas en ce moment, mais vous le verrez bientôt ; prenez patience encore une quinzaine au plus tard. Voilà bientôt deux mois qu'il est parti pour ***. — Eh bien ! lui dis-je, je vais partir ; je veux le voir tout de suite : si je le manque, je reviendrai. » Et, sans lui donner le temps de me faire une objection, je me précipite sur la grande route.

J'arrivai à *** vers les dix heures du matin.

Il y avait foule dans les rues, et on se portait avec empressement vers une grande place bordée d'arbres ; je suivis par curiosité la même direction. Il y avait des gendarmes à cheval et la guillotine ; j'entendais à côté de moi cette question et cette réponse : « *Qui va-t-on guillotiner ?* — Un ancien chouan, un espion des Anglais. »

Au mouvement de la foule, je compris que le malheureux s'avançait vers l'échafaud ; je gagnai autant de terrain que je pus pour m'approcher le plus près possible : je le vis monter l'échelle, il me tournait le dos ; il fit volte-face, et allongea le poing avec fierté vers la foule ; un nuage passa sur mes yeux, les veines de mon cou se gonflèrent, mon cœur battit : c'était le capitaine.

« Adieu ! adieu ! lui criai-je d'une voix forte, en me précipitant vers l'échafaud. La foule disait : « C'est son fils ! c'est son fils ! laissez-le passer, ce pauvre marin. » J'arrivai même au pied de l'échelle. « Adieu, Olivier, me dit le malheureux en souriant ; j'en ai tué deux, le troisième m'a pris. Voilà mon mouchoir ; tu le tremperas dans mon sang, et tu le garderas en souvenir de moi. »

Je pris le mouchoir avec rage ; mes yeux étaient secs.

Après, il prêta docilement l'oreille aux discours d'un prêtre, pria à voix basse, leva les yeux au ciel, et dit avec force : « Bourreau, je suis prêt. »

L'exécution faite, je me fais indiquer la caserne des gendarmes, et j'y vole comme un furieux. Je m'adresse à un brigadier, assis sur un banc de la porte : « Pourriez-vous, lui dis-je en me modérant, me désigner ce brave qui a arrêté l'espion anglais ? — Tenez, me dit-il, le voilà qui cause avec des camarades, sous l'arbre. — C'est bon.

« Est-ce vous, camarade, lui dis-je, qui avez arrêté l'espion anglais? — Pourquoi me faites-vous cette question? — Pour rien. Je suis son fils, pas plus que cela. — Que voulez-vous que j'y fasse? j'ai fait mon métier; j'en suis fâché pour vous. — Alors, mon ami, puisque vous êtes si brave, vous m'accompagnerez bien jusque sur les remparts avec votre sabre; j'ai deux mots à vous dire là. »

Le gendarme se mit à rire et me menaça de son gant jaune.

Je saisis la poignée de son sabre, je le désarmai lestement, et lui déchargeai un coup terrible sur la tête; il tomba baigné dans son sang.

Je fus arrêté à l'instant même, et je ne me défendis pas.

Mon procès fut bientôt fait. Aujourd'hui, je suis au bagne de Toulon, mon père au bagne de Brest, le capitaine au ciel; j'ai son mouchoir encore, je le garde pour m'étrangler.

XXI

LE SUICIDE.

L'acte d'un découragement incurable.
A. CARREL.

Chose singulière! la pensée du suicide est peu commune ici. On lit sur presque toutes les figures la résignation de l'avilissement; ce n'est pas au moins crainte de la mort, la mort est ici regardée comme une faveur; ce n'est point lâcheté ou défaut d'énergie; tous ont des cœurs qui battent vigoureusement, des muscles et des nerfs qui ne pourraient trahir, par défaillance, une forte volonté. Qu'un régiment vienne les coucher en joue, ils vont courir, la poitrine nue, au devant des balles, pour recevoir d'autrui la grâce qu'ils ne veulent point se donner. Ils ont donc compris leur position. Ces mêmes hommes qui rient à la mort, qui ont pétri la terre avec du sang, qui regardent pistolets et poignards comme des outils de profession, qui ont joué avec des cadavres, qui parlent l'idiome de l'assassinat, aiment mieux attendre la mort plate de la vieillesse ou de l'hôpital, que de s'étrangler avec la chaîne de leurs voisins.

C'est que, pour se tuer, il faut plus que de l'énergie, plus que du courage; il faut une âme haute, une fierté digne qui ne transige pas avec le malheur consommé, ou bien il faut ce désespoir réfléchi et calculé qui naît du sentiment de son irrévocable misère, bien différent de cette frénésie instantanée et d'inspiration qui presse une détente ou pousse un poignard. De ces hommes voués à une vie infâme et laborieuse, ôtez la fierté native ou d'éducation, ce ne sont plus que des

esclaves résignés à leur condition par la monotonie de l'habitude et l'étourdissement du travail. Et tellement le malheur est de l'essence de l'homme, qu'on pourrait affirmer que presque tous ont une certaine affection pour leur métier, et que, rendus par faveur à la liberté, ils tourneraient quelquefois, de loin, les yeux, avec de vagues regrets, vers ces chantiers arrosés de leurs sueurs. Tous sont nés avec cette organisation indolente qui n'exclut pas la force physique, mais qui est répulsive au travail; et pourtant ils se sont façonnés au travail par crainte ou par besoin de distractions. Pourquoi se tueraient-ils? Ils travaillent et ne pensent pas; leur infamie est leur moindre souci; ils ne comparent jamais leur sort avec le bonheur d'autrui, pas plus que l'artisan des villes ne songe avec dépit au riche bourgeois qui passe. Ils ont fini même par s'intéresser à la réussite d'une charpente, à la solidité d'une voûte hardie, à l'essai d'un mécanisme nouveau. Dans leurs entretiens du soir, point de souvenirs de pays natal, de jeunes affections de village; mais ils se félicitent qu'on ait deviné un procédé ingénieux qui simplifie les transports, un cordier à roues pour tordre les câbles, un billot mobile pour battre les pilotis. Ils se sont pris de belle émulation et de jalousie de chantier à chantier, comme si le maître leur tiendrait compte des résultats; ils sont fiers de leurs œuvres, et déprécient les œuvres de leurs voisins, comme si les dalles d'un monument ou la quille d'un vaisseau devaient porter les signatures des auteurs. Quand une escouade arrive du chantier de Saint-Mandrier, on l'entoure avec un empressement d'artiste; on veut savoir si les colonnes de la chapelle seront d'ordre ionique ou corinthien, si les croisées du nouvel hôpital sont à plein cintre, si l'on a prémuni les salles du rez-de-chaussée contre l'humidité; alors des discussions s'engagent : on trace des devis sur le

sable, on critique les plans adoptés; d'ingénieuses idées éclatent tout à coup dans ces cerveaux d'architectes faussaires ou assassins; les mains se lèvent, les yeux s'animent, les injures se croisent, le sourd cliquetis des ferrailles accompagne ces théories sur les beaux-arts... Eh bien! toute vie est supportable encore, quand on y rencontre de telles émotions. Mais dans un coin de ce tableau si vif et si brillant, on voit toujours, debout et muet, quelque galérien fier qui proteste; celui-là n'a jamais mis ses affections dans son travail; il n'a qu'une pensée, la liberté par le suicide ou par l'évasion.

C'est le point auquel on revient toujours, quand un crime de hasard vous a cloué ici, sans vous arracher votre cœur et votre dignité d'homme!

Il y a des moralistes qui ont écrit de belles pages contre.

C'étaient des hommes graves et heureux qui avaient des rentes sur l'État, des pensions royales, et des vertus. Nés dans Paris, vivant dans Paris, sans souci aucun de la province et des voyages, versés dans la science des hommes et des passions, à force d'études sur le théâtre grec; de bons magistrats qui s'enfoncent dans un cabinet calme avec de hauts pupitres, des livres, des tableaux et des tapis des Gobelins; qui déjeunent à dix, dînent à cinq, sur linge damassé et vaisselle plate, auprès d'un domestique qui verse le vin dans des verres à pied de cristal; des philosophes sans nerfs qui passent devant la Vénus de Médicis pour étudier le buste de Socrate; qui se couchent à dix heures, et ne trouvent qu'un prompt sommeil sur la molle chaleur de l'édredon. Ceux-là, un beau jour, s'assirent devant leur pupitre d'acajou, jetèrent sur leurs vitres la draperie rose, trempèrent leur plume dans un encrier doré, et écrivirent contre le suicide des arguments pleins de logique et de haute raison.

Bonnes gens! avant d'écrire et de condamner, faites-vous une organisation qui comprenne tout ce qu'il y a d'intime dans le malheur; jugez ensuite.

A leurs yeux, l'homme malheureux est celui qui tend la main et demande son pain du soir; l'aveugle qui passe avec son chien; l'infirme qui étale ses plaies sur la natte; le jeune amant trahi par sa maîtresse; le riche de la veille ruiné le lendemain; le joueur terrassé par la fortune; l'incurable sans lueur de guérison. Voilà tous les genres de désespoir classés méthodiquement; hors de là, il n'y a plus que les brigands du bagne; mais une philanthropie de bon goût dédaigne de s'abaisser jusqu'à eux : ce sont des êtres flétris, des êtres d'exception, que le bâton corrige et qu'une balle de plomb punit. Et si on disait aux moralistes : Eh bien! dans ces repaires d'infamie, il est des hommes qu'une minute d'irritation perdit à tout jamais; des hommes dont l'épaule est flétrie et l'âme pure; qui cent fois le jour expirent de honte sous les regards des curieux; qui sont coudoyés, tutoyés, insultés, battus par leurs camarades les brigands; qui boivent et mangent une eau et des légumes souillés de bave; qui, la nuit, sentent glisser sur leurs lèvres d'épouvantables baisers; voyons à quel système de consolation, à quel livre de morale doivent-ils recourir, ces malheureux qui n'ont pas été inscrits dans votre catégorie? Ils ont épuisé toutes les voies des juridictions criminelles; plus d'appel pour eux; ils sont jugés et bien jugés; ils ont trente ans, une santé de fer, une tête forte, tout ce qui assure une longue vie, une raison à l'abri de tout ébranlement. Cinquante ans d'orgies, de fétides exhalaisons, l'atmosphère empoisonnée, de voisinage hideux, de nourriture immonde, de travaux d'enfer, leur sont réservés largement; ils souffrent tout à la fois, comme les damnés, les souvenirs cuisants, les horreurs du jour, les tortures d'un avenir sans fin : quelle est

leur planche de salut? Répondez, sages de bonne foi.

La religion soutient et console : oui, dans les maux ordinaires; mais ici, quelle ferveur d'anachorète, quelle constance d'élu, ne seraient pas ébranlées? Il faudrait être saint et prédestiné, ou du moins pouvoir se retremper avec les souvenirs d'une jeunesse pieuse, pour trouver à chaque instant en soi des forces toujours nouvelles. Mais sont-ils aux galères, ceux qui sont nés avec ces heureux penchants? Et les hommes d'honneur, quoique de foi et croyance tièdes, qui s'y trouvent, peuvent-ils s'improviser ces vertus fortes qui, pour avoir leur efficacité plénière, doivent être apportées du berceau? Sans doute, ce fut une idée sublime d'élever un Christ au centre du bagne, en plein air, au bas de l'escalier de l'hôpital; mais cette idée a-t-elle éveillé une sympathie chez tant de malheureux? Les railleries seules n'ont pas manqué.

Pourtant tout pourrait se concilier encore : rigueur des lois, philanthropie, humanité; les législateurs devraient venir au secours des moralistes, et prévenir le désespoir et le suicide par de nouvelles combinaisons de châtiments ou de localités; la France est vaste, et tout crime pourrait y trouver sa prison et ses geôliers de convenances. Le soldat ivre qui menace, le jeune étourdi qui signe un billet d'un autre nom que le sien, l'amant qui tue par désespoir, devraient-ils être accolés aux homicides et aux brigands de grands chemins? Voilà la source du mal. Les hommes parlent, les sages écrivent, les philosophes font des traités de morale; mais ils s'arrêtent à la surface des choses, tout en visant à la profondeur. Le monde est si beau, nos villes ont tant d'éclat, nos fêtes sont si enivrantes, qu'on répugne à fouiller des plaies sous le vernis. Un homme monte sur les tours de Notre-Dame, il contemple avec ravissement la belle rivière qui baigne des palais et des galeries; il admire les croix d'or qui étincellent sur

les dômes, les flèches gothiques, les colonnades, le gracieux Panthéon; mais il ne voit pas l'Hôtel-Dieu, vaste et sombre, qui pleure à ses pieds.

XXII

PRESSENTIMENTS.

Nostrum phantasmata.
(*Hymne.*)

Quand j'étais innocent et libre, il m'arrivait souvent, après une journée de bonheur plein, d'aller me recueillir sous le grand tilleul que j'aimais. Là, je faisais un examen de ma vie dans ses rapports avec mes amis, avec mes parents, avec mes voisins; je m'assurais qu'aucun nuage ne pouvait ternir la sérénité de mon âme, que mes relations étaient bonnes, mon amitié payée de retour, ma fortune bien assise; qu'en outre j'avais la plénitude de mes forces, une verdeur incomparable de jeunesse, une puissance de constitution qui semble promettre l'immortalité du corps; et, dans ma joie d'enfant, je serrais mes bras autour de ma poitrine comme pour m'embrasser. Alors, si une petite branche sèche tombait à mes pieds en froissant les feuilles du tilleul, si quelque figure inconnue et triste passait sur le petit sentier de la ferme, si quelque soudaine brise du soir se glissait dans les marronniers comme une plainte, je laissais tomber mes bras sur mes genoux, ma tête haute et fixe, dans l'attitude d'un simulacre égyptien; un frisson coulait dans mes veines, une larme mouillait ma joue, mes tempes se serraient, je sentais jaillir comme une étincelle des racines de mes cheveux : la campagne se colorait

d'une étrange teinte; le soleil couchant me semblait pâle, quoiqu'il n'y eût point de nuage au ciel. En m'en revenant au château, je remarquais, avec une sorte d'effroi, que le bruit de mes pas trouvait de l'écho sur le gazon, et je tournais vivement la tête comme pour voir quelque chose d'inattendu. Au souper, j'étais triste devant ma mère, et gai par boutades pour la rassurer. Enfermé dans ma chambre, je n'osais lever mes yeux sur la glace; je me déshabillais lentement, à regret même, parce qu'il me semblait que cette journée n'était pas finie, que ma porte devait se rouvrir à quelque messager sinistre. Je feuilletais un livre au hasard; mais le livre ne m'apprenait rien; puis j'éteignais, d'un faible souffle, mon flambeau, et je retrouvais sur le chevet quelque songe effrayant de la nuit passée, un songe tout en relief, comme si je l'avais déposé là le matin.

Je crois qu'on appelle cela un pressentiment; mais les hommes sages ne croient pas aux pressentiments; ils n'en ont jamais : qu'ils sont heureux! Quand une infortune les frappe, ils s'écrient : « Ah ! je ne m'attendais pas à celle-là! » Les fous, comme moi, s'attendent toujours à une infortune; ils ont des avertissements secrets.

La veille de mon crime, le dernier jour de ma vie d'homme, je me promenais sur la terrasse en pensant à Camille; elle parut tout à coup dans l'allée, et pour la première fois, sa vue me laissa froid. Je ne sais quel jeu d'optique me fit illusion dans l'ombre des arbres, mais elle me parut plus grande que de coutume, et sa robe avait une teinte bizarre qui me déplut. J'examinai sa figure, quand elle m'aborda; sa figure avait une expression indéfinissable qui ne répondait à aucun sentiment connu. Il y eut un moment où ses yeux se fixèrent sur les miens; nos bouches étaient muettes, nos corps immobiles; je ne pus me rendre compte de

ce qui se passait alors en moi, mais je frissonnai comme de peur. Ma mère nous appela du perron, et je tressaillis.

La nuit je fis un rêve étrange, un de ces rêves qui survivent aux autres, qui restent dans le souvenir, qui nous suivent, et dont l'impression ne se modifie jamais.

J'étais assis sur l'escalier d'une vieille chapelle ; le temps était d'un violet clair ; il n'y avait pas de soleil, il n'y en a jamais dans les rêves, du moins dans les miens. Camille vint s'asseoir à mon côté ; elle était brune et maigre, et parlait avec volubilité une langue inconnue que je comprenais pourtant. Une cloche se mit à sonner derrière nous ; je tournai la tête, la cloche avait une face humaine et nous regardait en sonnant. On chantait dans la chapelle ; je voyais l'intérieur par les larges fentes de la porte ; il n'y avait ni cierges allumés ni prêtres à l'autel ; quelques statues dans leurs niches criaient par intervalles ce mot : JÉRÉMIAS ! JÉRÉMIAS ! et ces cris me glaçaient. « Voilà notre noce qui vient, » me dit Camille, en jetant autour de mon cou un bras très-long et nu. Ce n'était plus Camille ; c'était ma mère, bien vieille, et auprès d'elle mon père que je n'ai jamais vu. Mon père pleurait ; il avait les joues jaunes et des cheveux gris hérissés : un prêtre en manteau blanc vint ; nous nous jetâmes à genoux, ma mère et moi ; il nous maria. Alors j'entendis un grand bruit d'eau ; je glissai par une pente mouillée dans un gouffre noir ; des bouches invisibles soufflaient dans mes oreilles, et je pirouettais, les yeux sur l'eau, dans les rouages d'un moulin souterrain. Je m'éveillai en sursaut : le reflet de l'aube dans ma chambre me fit peur : la pluie ruisselait sur mes vitres. « Ah ! dis-je presque à haute voix, je ne chasserai pas ce matin, » et je regardai mon fusil debout dans l'angle de la console. « C'était bien la peine,

ajoutai-je, que Bruno veillât jusqu'à minuit pour laver le canon. » Puis la pluie cessa; la sérénité revint au ciel, et je neme réjouis pas. Trois heures après j'étais criminel.

Aujourd'hui rien de pire ne peut m'arriver; mon malheur semble à son apogée : cependant il y a dans l'air que je respire, dans les bruits aériens que j'entends, dans la couleur du ciel, dans les figures qui passent, quelque chose de mélancolique qui me donne du froid et me fait rêver; ce n'est point ma tristesse habituelle, c'est un abattement lourd qui tient à d'autres causes, et qu'un rien a déterminé. Tantôt, en levant mes yeux vers le soleil, comme pour lui demander une consolation, qui sait si je ne me suis pas mis en rapport, par un angle idéal et immense, avec un être qui m'est cher et qui souffre, et qui regarde le soleil à la même minute que moi ? Oh ! dans ce moment de crise nerveuse et de mystérieuses sensations, qu'il me serait doux de m'asseoir entre deux amis bien gais, de parler de femmes, de peinture et de musique, comme on fait lorsqu'on sort de l'Opéra sur le boulevard Italien.

XXIII

CALME.

Un souvenir sanglant dans notre destinée,
Voilà l'irréparable !

S. B.

Je ne sais quelle invisible main me protége à mon insu !.. Cette fois les pressentiments ont tort.

Il me paraît que j'ai suffisamment expié le crime de mon évasion; me voilà libre encore, libre comme

on l'est au bagne; le Mézence du lieu m'a délivré du cadavre que je traînais avec moi; j'ai revu mon ancienne cabine, et, le dirai-je? avec un sentiment de plaisir : O misère du pauvre cœur humain!

Quel singulier attrait avais-je donc trouvé dans cette hutte immonde? Auquel de ces meubles hideux avais-je accordé l'honneur de mes affections? A ce lit de sangles qui craque sous mon poids, à cette table que tant de mains sanglantes ont vernissée, à ce plancher de goudron, à cet escabeau de cuir gras? Qu'il faut peu de chose pour tenter notre convoitise! Et puis-je maintenant blâmer ces misérables qui prennent intérêt à leurs travaux! Quelle révélation! Et si l'habitude allait me dominer aussi! Si, moitié résignation, moitié pieuse croyance, j'allais accepter la vie, vivre mon contingent! O Dieu! viens à mon secours : je suis dans la voie.

C'est cette épouvantable image du sang répandu qu'il me faudra subir si longtemps! Oh! le crime de sang est toujours le crime; ici aucune subtilité de sophiste ne peut changer le sens du mot! Otez-moi ce souvenir, et je me sens capable d'aller jusqu'au bout. Pourquoi ne suis-je pas ici pour autre chose?

Et si c'est un véritable crime, ne faut-il pas se soumettre à l'expiation?

Si j'avais forfait à cent lois conventionnelles, qu'on a jugé à propos d'inscrire dans le pacte social; si je n'étais que voleur, je leur dirais : « Prenez toute ma fortune, et délivrez-moi de mes remords. »

Mais le sang, le sang veut du sang; et quand on répugne à s'ouvrir les veines, il faut au moins souffrir un demi-siècle et prier.

XXIV

LETTRE ANNEXÉE AU MANUSCRIT.

« Mon cher maître,

« Vous m'avez fait jurer que je vous instruirais de tout ce qui se passera à la maison, que ce soit une bonne ou mauvaise nouvelle; je croirais manquer à la fidélité que je vous dois, si je vous cachais l'horrible événement d'hier. Je crains que cette lettre ne vous parvienne pas; cet homme que vous avez connu à l'hôpital, et qui vit par vos bienfaits, m'a répondu sur sa tête de vous la faire tenir par un de ses amis. Mais venons au fait.

« Hier matin, à neuf heures, mademoiselle C*** est venue à la maison; elle était pâle et bien maigre, tellement que je ne la reconnaissais pas. Elle m'a dit avec une voix sourde : « Je veux parler à madame. » J'ai été fort embarrassé pour lui répondre; mais comme elle me pressait beaucoup, et qu'elle se jetait à mes pieds, j'ai fait la sottise de la faire monter aux appartements. Madame était couchée et prenait du bouillon. En entrant, mademoiselle C*** lui dit : « Vous voyez devant vous une pauvre fille sans pa-« rents, sans amis, repoussée de partout, qui vient « vous demander comme une grâce de lui accorder un « asile; elle vous servira comme la plus humble de « vos servantes. »

« Madame l'a regardée quelque temps avec attention, et lui a demandé si elle n'était pas mademoiselle C***. Elle a fait un signe de tête, pour dire oui. Alors madame a fait un geste menaçant, et elle est tombée dans ses crises nerveuses. Mademoiselle C*** s'est jetée sur une chaise longue, et elle pleurait en répétant : « Je l'avais pensé, je l'avais pensé; que je suis mal-

heureuse! — Pardon, mademoiselle, lui ai-je dit, faites-nous la grâce de sortir d'ici, que madame ne vous revoie plus en revenant à elle. — Oui, oui, a-t-elle répondu, je vais sortir; mais, à votre tour, accordez-moi une grâce aussi; conduisez-moi à l'appartement de Gustave. » Mademoiselle C*** était si pressante, et sa voix douce me touchait tellement, que je lui ai dit : « Allons, suivez-moi; il faut vous obéir. » En ce moment, madame reprenait connaissance, et deux domestiques lui prodiguaient leurs soins.

« Votre chambre n'avait jamais été ouverte depuis vous. Il y avait des toiles d'araignée entre les volets fermés et les vitres; tout était à sa place. Mademoiselle C*** s'est assise en sanglotant sur votre fauteuil, devant votre chevalet; elle a longtemps regardé le petit paysage que vous n'avez pas fini, et sur lequel il y a deux figures tracées, assises près d'une source. Sur votre somno, il y avait un livre ouvert, un verre d'eau rempli à demi, et quelques grains de sucre à côté; mademoiselle a considéré tout cela en secouant tristement la tête; elle m'a fait ensuite un signe, mais sans parler, pour me montrer votre lit dont les draps étaient en désordre du matin, un foulard noué, et un enfoncement dans le milieu du chevet. Nous pleurions tous deux. Elle a arraché, avec rage, le long signet de papier dont vous aviez marqué la page du livre, et elle a bu le verre d'eau. Je ne croyais pas qu'il pût y avoir tant de sujets de larmes dans d'aussi petits détails. Mademoiselle me fendait le cœur à chaque découverte qu'elle faisait. Croyez-vous qu'elle a passé une demi-heure au moins dans le petit cabinet où est votre volière; vos deux loris, qui avaient des couleurs si vives, sont morts de faim. « Pauvres oiseaux? pauvres oiseaux! a dit mademoiselle; eux aussi, eux aussi. » A côté de la cage, nous avons remarqué du chanvre grossier que vous aviez préparé pour leur nid. En pas-

sant devant la glace, elle a détaché le petit médaillon de son portrait que vous avez peint. « Dis, Bruno, m'a-t-elle dit en se regardant dans le miroir, me reconnaîtrait-il aujourd'hui, comme je suis faite? » Je n'ai pas eu le courage de lui faire un compliment faux, car la pauvre femme me paraissait horrible en ce moment.

« Elle a recommencé sa tournée dans votre chambre, en répétant toujours les mêmes choses, toujours accompagnées de pleurs. Enfin, elle a paru s'animer et prendre du courage : ses yeux sont devenus secs et son teint coloré comme autrefois ; elle a pris votre foulard sur votre lit, l'a croisé sur sa gorge comme un fichu, et m'a dit : « Sortons, Bruno ; je te remercie de tes bontés ; prends cette bague, elle est de lui. »

« J'ai pris la bague, parce qu'elle était de vous, et j'ai accompagné mademoiselle jusqu'au perron. « Et où allez-vous maintenant? lui ai-je dit; avez-vous besoin de quelqu'un pour vous accompagner? — Non, m'a-t-elle répondu, Bertrand m'attend à la ferme, pour me conduire chez ma marâtre. — Alors, mademoiselle, lui ai-je dit, que Dieu veille chez vous ; venez me voir quelquefois. »

« Le soir, vers les six heures, j'ai vu du perron quelques paysans qui couraient vers le vallon de la Source; j'ai même entendu des cris de femmes partir de ce côté. Mon fils est arrivé un instant après, pâle comme un mort : « Ah ! m'a-t-il dit, quel malheur! quel malheur! Mademoiselle C*** est là-bas, morte, morte, avec un visage violet qui fait peur. » J'ai couru tout de suite au vallon, et j'ai trouvé la pauvre fille étendue sur le dos, la figure couverte de ses cheveux et votre foulard aux dents. Les paysans avaient fait un grand cercle autour d'elle, et il était défendu d'approcher jusqu'à l'arrivée de la justice et du chirurgien.

« A huit heures, les formalités de la loi ont été remplies, et le corps a été enlevé ; le chirurgien a déclaré qu'elle s'était empoisonnée avec de l'arsenic.

« Prenez du courage, mon pauvre maître, madame votre mère va beaucoup mieux ce soir.

« BRUNO. »

XXV

RÊVERIES.

Noble enfant ! noble fille ! c'est elle qui me montre mon chemin.

Ainsi, que sert de se raidir contre la main qui nous pousse, contre la voix qui nous crie : Marche !

Ne dirait-on pas que, lorsque je prends en moi-même quelque résolution de bon conseil, un infernal génie est aux écoutes, et va me susciter, de par le monde, un romanesque incident qui détruit tout.

L'an dernier encore, quand je m'attendrissais aux jeux tragiques du théâtre, qui m'eût dit que je serais moi-même le héros d'un drame de sang ? Pourtant, tous ceux qui assistaient avec moi à ces spectacles, dans les mêmes soirées, sont libres, et rient avec leurs familles et leurs amis. Moi, j'ai été cueilli de prédilection comme une fleur dans un jardin immense.

Si un ange m'eût conduit avant ma naissance sur la coupole du Panthéon de Paris, et s'il m'eût dit : « Acceptes-tu la vie ? je vais te la donner. La vie est une chose d'enivrement ; regarde là-bas ; un million d'hommes vivent dans cette ville de jardins, de théâtres, de femmes et de palais, et ils sont si heureux de leur vie, que tous la conservent comme un trésor. La veux-tu pour toi ? » J'aurais dit : Oui. L'ange aurait

ajouté : « Ecoute : dans ce million d'hommes, la justice humaine en choisit chaque année une douzaine qu'elle frappe d'un châtiment terrible, la prison sans fin. Douze sur un million : veux-tu courir cette chance? — Je veux la courir. »

Et j'aurais perdu à ce jeu ! Perdu cette partie avec tant de chances de gain, que l'imagination se révolte en les calculant.

Bien plus, dans la France entière, il arrive, à longs intervalles, qu'une jeune femme se tue et brise du même coup le cœur d'un homme qui l'aimait ; on cite cela comme un phénomène. Cette année, ce phénomène est tombé sur moi. Mais, me dira-t-on, puisque cela arrive, faut-il bien que cela arrive à quelqu'un ! C'est fort juste ; mais on conviendra du moins que ce quelqu'un est un malheureux de merveilleuse exception.

Si je demande aux hommes : Pourquoi ? pourquoi ? les hommes me répondront : « Voyez le scélérat ! il assassine, puis il se plaint ! Si tu avais été vertueux et honnête comme nous, tu ne serais pas ici. »

Cette solution ne me contente pas ; je m'adresse au ciel, mais avec une ferveur d'âme si vive, qu'il me semble qu'une voix d'en-haut va me répondre et me calmer.

Rien au ciel, rien qu'une douce lumière, des flocons de nuages, un azur bien gai ; c'est pour moi comme pour les autres. — Énigme partout.

XXVI

HÉSITATION.

Pourquoi a-t-elle été jetée dans mon tourbillon? Quel concours de circonstances n'a-t-il pas fallu pour

que mon choix de prédilection s'arrêtât sur elle, lorsque tant d'autres avaient passé devant moi comme des ombres qui ne laissent aucun souvenir? Pauvre fille! deux fois tuée par moi et pour moi! Elle est écrasée indignement sous la terre grasse du cimetière, et les vers ont déjà commencé leur festin sur ce corps de jeune femme qui n'avait été fait que pour eux. Et personne dans le monde n'a pleuré sur elle que moi. Orpheline vouée au malheur! En ce moment une marâtre, joyeuse peut-être, spécule sur l'humble héritage de la beauté. Quelque revendeuse évalue, en comptant sur ses doigts, ses fraîches robes de bal qui n'ont plus de Camille à revêtir, ses jolis chapeaux de paille, son linge blanc et parfumé, ses collerettes qu'elle broda sous les tilleuls, en chantant des airs d'amour. Pauvre fille! un moment de coquetterie et d'oubli t'a perdue! Le beau crime! Son repentir n'a fait qu'accélérer sa seconde mort. Que ne persistait-elle dans son infidélité étourdie? Elle serait mère aujourd'hui, heureuse, avec un nom, avec un époux; et moi, je pourrais vivre encore, tandis qu'à présent, c'est une expiation nouvelle que l'enfer demande; l'enfer sera content.

C'est que je ne puis m'habituer à cette idée de ma destruction volontaire; ma folle et vagabonde imagination brise mon courage : les hommes qui se suicident de sang-froid n'ont point d'imagination; ils voient le mal présent, le mal intolérable, et ils disent : « Guérissons-nous; que m'importe ce qu'il adviendra après! »

Et moi, je ne puis arrêter ma pensée tout juste aux limites de ma vie; je vois mon cadavre sanglant enlevé par quatre bourreaux de mort, et jeté, avec des railleries, dans une fosse... Puis, mes jeunes croyances reviennent fraîches à mon souvenir : ces mots d'âme immortelle, de Dieu vengeur, résonnent encore avec toute leur puissance dans mes oreilles comme à douze

sans; les moqueries des gens du monde, les argument de la philosophie, mon ancienne et forte raison, tout me paraît insuffisant pour déraciner en moi ces idées, ces impressions de l'enfance.

Ce que je puis gagner, en raisonnant de sang-froid sur ces mystères, c'est l'admission du doute, et le doute suffit pour m'arrêter.

Pauvre Camille! tu n'as pas jeté tant de contrepoids dans ta balance. Une détermination virile a poussé ton bras; et moi... moi, je cherche partout des rameaux sauveurs pour me suspendre sur l'abîme.

Je crois que cette hésitation s'appelle en langage vulgaire... lâcheté.

XXVII

BILLET.

« MON CHER MAITRE,

« Voici la dernière nouvelle que vous recevrez de votre fidèle serviteur; demandez à Dieu des forces pour supporter la vie. Madame votre mère est morte ce matin, à six heures.

« Je pars demain pour Toulon, pour y recevoir vos ordres. Mon fils gardera la maison.

« Votre fidèle serviteur,

« BRUNO.

« 2 octobre. »

XXVIII

RÉSOLUTION.

Ma pauvre mère est morte! c'est bien, je suis content!

Content, puisque j'ai ri en recevant la nouvelle. Un fils pleure ordinairement sa mère, c'est nature; mais moi, je n'ai pas pleuré.

Mon voisin a entendu ma joie. « L'ami, m'a-t-il dit, es-tu gracié, par hasard? — Oui, je suis gracié; je serai libre ce soir. — Ah! tant mieux! Tu es un bon enfant! »

Au moins, je laisse une bonne réputation au bagne; c'est quelque chose!

Mais comment viennent les maladies d'inflammation, ces fièvres soudaines, ces accès de cerveau qui étouffent les gens heureux au milieu d'un gai festin? N'y a-t-il que l'extrême malheur qui soit assuré contre l'apoplexie? Faut-il toujours que le malheureux périsse de sa propre main, quand la nature s'obstine à lui maintenir la santé par dérision? Je n'aurais qu'à la laisser agir, cette nature, et elle me soignerait en bonne mère; elle me donnerait le tempérament de ma nouvelle position; elle rafraîchirait mon sang d'air et de sommeil, comme un bienfaisant geôlier qui engraisse une victime pour l'échafaud. A cette heure, je devrais être brisé : voyez dans les livres et les drames, comme les genoux fléchissent sous le poids d'une calamité, comme les évanouissements se lient, sans transition, aux nouvelles foudroyantes? moi, rien. Je ne sens pas mon corps; j'ai la respiration libre et fraîche, le pouls réglé..., quelques accès de léger frisson; voilà tout : il est vrai qu'avec le temps, le frisson devient fièvre; mais la fièvre ne donne pas la

mort. Cinq jours de diète et d'hôpital, et l'équilibre est rétabli.

Ce n'est pas mon compte.

Plus de fièvre, plus d'hôpital, plus de convalescence, plus de vie enfin.

J'ai fait un signe au vieux Caron... Il va venir. Il faut recourir à ce vieillard brigand pour tous les genres d'évasion.

. . . . . .

Il est monté sur le ponton avec une indifférence bien jouée; il s'est entretenu longtemps avec tous mes voisins, et ne s'est approché de moi que comme par hasard.

« Écoute, lui ai-je dit : pour de l'argent, tu rends service, toi?

— Oui, mon enfant, comme tout le monde. Est-ce que vous voudriez vous échapper une seconde fois?

— Non, je veux me tuer.

— Ah! c'est plus facile.

— Peux-tu me porter... quelque chose qui tue; voilà vingt francs?

— Merci; quelque chose qui tue! Mais, oui; ce que vous voudrez; à votre choix.

— Avant de prendre cette peine, donne-moi un conseil. Est-il facile de se noyer sous le ponton? y a-t-il assez d'eau?

— Ah! ne faites pas cette sottise; il y a des gens ici qui ont la rage de plonger un noyé; ce n'est pas au moins par intérêt pour lui, qu'est-ce que ça leur fait que vous vous noyiez! mais, en attendant, ils vous sauvent, et, quand ils vous ont sauvé, l'argousin vous donne trente coups de bâton, parce qu'il est défendu, par les règlements, de se noyer.

— Parlons peu. Cherche dans ton esprit; je veux une arme ou du poison; je te donne vingt-quatre heures pour me trouver une arme ou du poison.

— Vingt-quatre heures! c'est court; mais enfin, je ferai ce que je pourrai; il n'y aura pas de ma faute. Quant au poison, il faut y renoncer; d'abord, parce qu'on vient de faire une ordonnance en ville contre les apothicaires qui en vendent; ensuite, parce qu'on ne doit jamais se tuer avec du poison. Avez-vous connu le grand Juif?

— Non.

— Ah! ce n'est pas de votre temps. L'envie lui prit de se tuer, à lui aussi; c'était un bon enfant : je lui procurai du vert-de-gris de chez le fricotier, où il y a des casseroles de cuivre; il prit son vert-de-gris comme un brave; oh! là, hardiment, comme un chrétien. Deux minutes après, il tomba dans l'agonie, une agonie de cheval; il était vert comme le pavillon de ce brick; ça dura huit heures : sa taille avait perdu au moins deux pieds; voyez ce que c'est que le vert-de-gris! Nous étions trois de ses amis à le regarder souffrir, il nous fit signe de l'achever; Borju le ponantais, qui est un hercule, un bœuf, lui appliqua son pouce ici, et l'étouffa comme un moineau : il faut être charitable dans ces moments. Pour en revenir à vous, à présent, si j'ai un bon conseil, un conseil de père à vous donner, c'est de vous couper le cou avec un rasoir; qu'en pensez-vous?

— Oui, j'accepte; trouve un rasoir, mais bon.

— Oh! bon; soyez tranquille : je ne voudrais pas vous tromper; je fume encore de votre argent. J'enverrai chez le *barberot* un adroit *grinche* qui lui soufflera trois rasoirs pour un, et ça à la minute : vous choisirez.

— Voilà vingt francs encore pour ton adroit voleur.

— Oh! vous, vous méritez bien qu'on vous rende service; nous boirons demain à votre santé. A présent, vous êtes sûr d'avoir votre affaire. Et l'estomac est-il bon, au moins? Vous ne ferez pas la femelle; c'est que

vous n'avez l'air douillet, muscadin. Voyez, vous n'avez qu'à prendre votre rasoir, là, comme si vous voulier vous raser, et vous restez en position : vous pensez à tout ce qui vous vexe; ça monte la tête, et, quand la grande rage vient, crac...

— Assez, assez...

— Comme vous êtes pâle! Aïe! aïe! vous ferez quelque bêtise, une égratignure de barbier; prenez garde.

— Ne te mêle de rien que d'apporter ici ce qu'il me faut.

— Bien, voilà le ton du brave, et votre visage s'est coloré. Je vais me mettre en campagne : demain vous serez content. Au coup de cinq heures, si vous me voyez paraître, préparez-vous, j'aurai votre affaire en poche; si je ne viens pas, mon tour aura été manqué, et vous tâcherez de vivre encore un peu, en attendant une autre occasion : est-ce compris?

— C'est compris.

— Si je réussis, au coup de cinq heures comptez sur moi.

— C'est convenu. »

XXIX

DÉLIRE.

Bien! les orages de l'équinoxe se lèvent, les vagues mugissent dans la grande rade, le vent siffle dans les pins et les cordages : les navires du port se heurtent avec des gémissements sourds, la pluie tombe froide comme en hiver : vive ce deuil! Le ciel m'a compris, il me donne une fête digne de moi. Ma mère, Camille, soyez contentes; ce soir nous nous reverrons dans ces

lieux profonds où les âmes tristes se parlent avec le souffle : ce soir il y aura du sang frais, encore du sang, celui de l'expiation. Pauvre mère ! je l'ai vue cette nuit, non pas en songe, le songe est incohérent et vague ; c'était une horrible apparition : ma mère, assise dans sa chambre, avec sa noble figure de vingt-cinq ans ; elle brodait un lange d'enfant devant un berceau vide, fière de sa maternité prochaine, comme toute jeune femme au neuvième mois de son hymen. Ses amies la félicitaient en riant, et elle disait d'une voix timide : « C'est un garçon que je demande à Dieu. » Le vœu a été exaucé... C'est bien de faire des enfants : maudite soit la stérilité des femmes ! Il faut que les vers du tombeau vivent. Voilà un salon bien illuminé ; des fleurs, des fruits, des chants, un air de fête, des rayons sur toutes les figures ; il y a de quoi, un enfant vient d'entrer dans la vie. Ah ! qu'il sera joyeux, quand il sentira son bonheur d'homme ! Ne suis-je pas né aussi comme cela, moi ? Né dans une alcôve de cachemire et d'or : ma jeune mère me donnait de ces ineffables regards d'accouchée que Rubens a devinés ; mon père était glorieux et caressant, de douces paroles s'échangeaient entre eux ; ils faisaient des projets de bonheur sur mon berceau ; la maison était pavoisée ; on dansait dans le parc ; on buvait à ma naissance ; le prêtre mêlait mon nom au *memento* de la messe ; et ce corps d'enfant a mis trente ans à grandir ; c'est un homme aujourd'hui. Sonnez, joyeuses cloches de son baptême ! on jettera ce soir son cadavre dans le cimetière des forçats !

Oh ! c'est cette pensée de la destruction, cette pensée bien sentie, bien méditée, qui devrait dans un seul jour changer l'univers en monastère ou en tombeau. Un siècle viendra peut-être où chacun rougira de jouer cette farce ridicule qu'on nomme la vie, et donnera sa démission de vivant, et secouera librement son far-

deau avant que le squelette de l'agonie ne l'étouffe, en cheveux blancs, sur un matelas. N'est-ce pas pitié de voir cette foule étourdie et insoucieuse qui passe devant un corbillard, et ces messieurs du convoi qui rient en carrosse? « Qui passe là-bas? — Rien, c'est un mort. » Et l'on court aux spectacles, on cabale pour un emploi, on fonde un établissement, on plante des chênes et des marronniers; puis on trouve en chemin la mort, la seule chance inévitable que les plus prévoyants n'aient pas prévue. Les enfants pleurent un jour, et leur bruyante consolation du lendemain scandaliserait le défunt ressuscité. Ainsi fait-on dans les villes ces vastes hospices de fous, avec leurs cages numérotées et leurs ceintures de tombeaux.

Ah! malheureux! tu fais fi de la vie; y rentrerais-tu s'il t'était donné d'y revoir libre tous les êtres qui te sont chers?

Le monde! le monde! que les malheureux le maudissent, c'est concevable; mais cette œuvre de Dieu est belle, c'est une chose d'enivrement! Qu'importe de mourir après une vie pleine! Le monde, c'est ce globe immense où il y a des chemins pour tous les voyages et des merveilles pour tous les yeux; où il y a des îles de palmiers jetées sur l'Océan, comme de fraîches hôtelleries; des forêts vierges toutes pleines d'oiseaux dorés qui chantent sans auditoire; des vallées sans nom, où des femmes nues dorment sous l'aloës; des fleuves unis comme des lacs, où les barques passent le soir avec des voiles de cachemire. Ceylan, assise sur les perles et le corail; les Maldives, semées sur la mer comme des étoiles; Batavia, verte et fraîche sous l'équateur; l'Archipel indien, continent de forêts que découpa l'Océan; l'immense presqu'île qu'arrose le Gange, où l'on trouve des cataractes qui ont creusé des gouffres sans fond; des vallons retirés, vêtus d'arbres inconnus, baignés de sources vives, où les oiseaux

s'abreuvent sans peur; des hangars de bambou, aux persiennes d'osier, suspendus sur l'anse d'un fleuve, avec leurs frêles balcons tapissés des roses de Ceylan. Voilà quel serait le monde de mon choix, si j'avais à recommencer la vie; pays de sauvage indépendance, comme il en faut aux hommes d'élite qui ne veulent pas signer le pacte social, qui se suffisent à eux-mêmes, qui manquent d'air dans notre étouffante civilisation; pays où l'on regarde comme non avenu tout ce qu'ont écrit les sages sur l'injustice des hommes et les dégoûts de la société; où l'on peut lire, avec un sourire de pitié, cette absurde comédie qui nous montre un misanthrope millionnaire, un misanthrope homme de cour, déjà sur l'âge, s'escrimant, pendant cinq actes mortels, contre les hommes, lorsqu'il lui eût été bien plus noble et bien plus aisé de se taire et de partir pour l'Inde avec sa fortune, trente ans avant le lever du rideau. O dévergondage de la pensée! Retombe sur ton escabeau, forçat agonisant; ne sens-tu pas brûler sur ton épaule le stigmate qui t'a flétri? Lettres pesantes! Leurs lignes de feu se détachent, en ce moment de crise, avec tant de relief, que je puis les lire en imagination. C'est l'enfer qui me pique avec cet aiguillon : attends, attends; on aiguise l'arme sur la pierre; je suis à toi. Camille, ma mère, vous serez contentes; tout marche au gré de mes vœux; cinq heures sonnent; le ciel se cuivre; les éclairs déchirent l'horizon; de larges gouttes tombent et se gonflent dans le bassin; les pêcheurs rentrent dans le port à coups de rame : deuil, deuil partout; toute poésie de consolation s'éteint dans la rade et sur les collines : c'est un jour sans lendemain. Mon Dieu! pardonne-moi; voici l'horrible vieillard!

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Page 41. — Ollioules.

Ollioules, qui doit son nom aux bois d'oliviers qui la couronnent, est une petite ville à une lieue de Toulon; sa position est ravissante; c'est le sol et le climat d'Hyères; on y arrive par une avenue de jardins baignés d'eau vive, et semés de jasmins et d'orangers. Ce délicieux paysage frappe d'autant plus, qu'il se révèle soudainement à l'issue d'un défilé horrible, Thermopyles de la Provence.

Page 42. — Salvator Rosa.

C'est *la grande bataille*, un des trois tableaux de Salvator Rosa, que possède le musée de Paris. Lady Morgan, dans son histoire de ce grand peintre, ne parle pas de cette admirable composition, bien supérieure aux tableaux du même genre et du même peintre, qu'on trouve dans les cabinets de la Grande-Bretagne.

Page 45. — Le maire de C*.**

L'histoire du maire de C*** fit dans le temps beaucoup de bruit. C'est un des hommes malheureux les

plus résignés à leur sort qu'on puisse voir. Il reçoit les visiteurs avec la politesse et les formes aisées de l'homme du monde, et rien n'est plus étrange à voir que cette décence de manières et cette grâce d'urbanité sous la veste rouge du galérien. L'auteur de ces notes eut avec lui la conversation suivante, l'an dernier, au mois de juin : « On m'a dit, monsieur, que vous vendiez des cocos ciselés; je serais bien aise de vous en acheter un.

— Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer; je suis fâché de ne pas avoir de chaise à vous offrir : on n'a pas ici toutes ses petites commodités... Mettez votre chapeau, monsieur, je vous en prie; l'air du port est vif. Vous voudriez de mes cocos; ma foi, je suis au désespoir d'être au dépourvu; voilà bientôt six mois que je ne tourne plus; je m'étais fait une petite réputation en ce genre. Tenez, examinez celui-ci; c'est mon dernier, et je le garde. Voyez le fini du travail; ces arabesques sont copiées d'un dessin d'Herculanum, que j'ai dans mon portefeuille. Soit dit sans amour-propre, personne de la communauté ne travaille le coco dans cette perfection.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à ce travail?

— Bah! que voulez-vous? Je suis accablé d'affaires; ma correspondance avec le grand chancelier me prend mes journées en plein; il faut avoir une tête de fer pour supporter la besogne. Voyez ces liasses de manuscrits; jetez un coup d'œil seulement; ce ne sont là que les brouillons, les minutes; il faut transcrire le tout ensuite sur grand vélin : jugez.

— Vous avez sans doute bon espoir, après tant de lettres écrites?

— Oh! mon affaire est sûre maintenant; je n'attends plus qu'une pièce, et mon innocence est à jour : ça été une distraction du jury; voilà tout. Il n'y a pas aujourd'hui dans le pays, un petit enfant qui ne dise :

« M. de*** a été victimé par ses ennemis; il est blanc comme neige. » On a un regret mortel d'avoir précipité la chose; enfin, on réparera tout. J'ai des amis qui m'ont servi chaudement; j'ai encore quelque crédit au château, Polignac me veut du bien : mon affaire est en bon train. Voici ce que m'écrit M. ***, un pair de France, le nom n'y fait rien, un homme de cour qui parle au roi tous les dimanches; si je vous le nommais, vous ne connaîtriez que ça... Voici :

« Paris, le... etc.

« Mon cher, etc., etc., etc.

« J'ai mis vos dernières pièces sous les yeux du « grand chancelier : il en a été frappé. Duc, m'a-t-il « dit... (ce pair de France est duc)... duc, m'a-t-il dit, « est-ce que notre siècle aurait son Calas? Le mot est « profond, comme vous voyez, et doit vous donner « plus que de l'espoir. Votre malheur fait toujours « ici l'entretien des hauts salons; c'est incroyable « l'intérêt qu'on vous porte. Un peu de patience; tout « s'éclaircira. Si vous avez besoin de moi pour autre « chose, ne me ménagez pas. Tout à vous, etc., etc.»

Vous voyez à quel point d'intimité j'en suis avec ces messieurs. Si vous aviez le temps, je vous montrerais trente autres lettres toutes plus chaudes encore, avec des offres de services à n'en plus finir. Tenez...

— Oh! monsieur, je vous crois sur parole; il n'y a d'ailleurs qu'à vous voir...

— Oh! je sais que la France me rend justice; c'est une consolation : je suis accablé de marques d'intérêt.

— Il me semble, pardon si je me trompe, il me semble que vous êtes venu ici par commutation?

— Mais, dame! oui; ils m'avaient condamné à mort. Oh! ils ne s'étaient pas plus gênés que ça; à mort! vous concevez bien que cette sentence me fit rire sous

cape. Je dis en sortant du tribunal au gendarme : « Ah ! quelle bévue ils viennent de faire là ! » Le gendarme, qui était un bon enfant, haussa les épaules de pitié. Jugez dans quel cas mes ennemis se fourraient, si je m'étais laissé exécuter comme un oison ; mes héritiers auraient été furieux ; tandis qu'à présent, comme vous avez vu, tout doit s'arranger à l'amiable.

— Allons, tant mieux ! tant mieux ! Je vous en félicite ; et comment trouvez-vous la vie du... de... la vie d'ici ?

— Mais assez gentiment ; on ne peut pas se plaindre ; je reçois quelques visites. Le *payol* (1) de Saint-Mandrier vient me voir ; c'est un digne jeune homme, un galant homme, auteur ; il écrit : nous faisons un cent de piquet ; nous causons spectacles, littérature, la petite gaudriole ; tout ça fait passer le temps. Et puis, voyez ; la vue est fort belle d'ici ; pardon, approchez-vous de la croisée ; prenez garde de fouler mes capucines ; voyez, c'est un tableau fort animé, un vrai panorama ; on ne voit rien de mieux chez M. Daguerre, au Château-d'Eau. Voilà la porte de l'Arsenal, c'est un passage continuel comme sur les boulevards ; voilà la corderie ! Avez-vous vu la corderie ? Ah ! c'est un monument ! Derrière, vous distinguez les arbres du *champ de bataille*, promenade superbe ! seulement le soleil m'incommode un peu, ma chambre est exposée au levant ; j'ai commandé une petite persienne, ça me garantira : j'ai pour principe de prendre mes aises partout.

— C'est sagement pensé. Aussi votre santé paraît excellente.

— Dieu merci, je me porte bien.

(1) On appele payol un forçat qui tient les registres de la chiourme.

— Cela fait l'éloge de la nourriture qu'on prend ici.

— Oh ! je ne touche pas à l'ordinaire de la communauté : nous avons ici, en dessous, un restaurant bien organisé; le potage y est fort bon; pour cinq sous j'achète une portion de bœuf, je l'arrose d'excellent vinaigre, je le garnis de persil, c'est un baume à la poitrine; j'appelle ce plat une *persillade*. Il y a aussi un assortiment de légumes, des patates frites à l'huile, qui sont un manger des dieux, et pas cher; on dîne copieusement pour ses dix sous, à se rassasier, comme chez Follet, au Palais-Royal, pour deux francs. Des gens très comme il faut, là, de la ville, des étrangers, viennent quelquefois me demander à déjeuner par plaisir : et le vin ! oh ! excellent ! un petit vin de côteau, un peu capiteux, c'est de la pelure d'oignon; six sous le litre, pas plus. Le maître d'hôtel est un galant homme qui fait son métier pour obliger les détenus; il ne gagne pas cent pistoles par an. Mais si vous voulez prendre la peine de vous asseoir sur mon lit de sangles, on va me servir à dîner dans l'instant.

— Je vous remercie; j'ai déjà trop prolongé ma visite, il faut que je parte; excusez mon indiscrétion.

— Oh ! monsieur, c'est bien de l'honneur; je suis fâché de ne pouvoir vous accompagner jusqu'à la porte; prenez bien garde en descendant l'échelle, la rampe est goudronnée de frais. Monsieur, je suis votre humble serviteur; je vous fais mes civilités. »

Page 48. — Cet arsenal est une merveille.

Cet arsenal, si justement célèbre, doit ses monuments gigantesques aux misérables qui l'habitent; de sorte qu'à chaque pas un sentiment pénible se lie à l'admiration. Qu'il a fallu de mains criminelles et flétries, de générations de galériens, pour élever ces dômes, ces voûtes, ces arcades, assises sur leur base,

avec cette large solidité qui semble défier tous les moyens humains de destruction. N'y a-t-il donc que les esclaves qui puissent faire de l'architecture éternelle? et quel prix encore coûte cette main-d'œuvre? quelques onces de légumes aux juifs du Colisée; quelques oignons aux juifs des Pyramides; quelques fèves aux chrétiens de Toulon! avec cela on bâtit pour l'éternité.

Page 49. — Saint Mandrier.

On donne ce nom à la partie du rivage qu'on découvre de l'autre côté de la rade en sortant du port de Toulon. Là les forçats ont bâti un hôpital magnifique, qui de loin ressemble à un vaste palais; en avant de l'hôpital, même sur le bord de la mer, s'élève une belle chapelle couronnée de colonnes, comme le dôme du Panthéon. Ces édifices sont d'une blancheur éblouissante au coucher du soleil.

Même page. — Les ruines jaunâtres du Petit-Gibraltar.

Les Anglais, maîtres de Toulon en 1793, élevèrent sur la rade une grande redoute si bien fortifiée, et dans une position si heureuse qu'ils la nommèrent le Petit-Gibraltar. « Voilà Toulon, dit Bonaparte en montrant ce point important; c'est là qu'il faut marcher! »

C'était une idée de génie.

Page 53. — Le massacre.

Cette insurrection des forçats éclata sur la rive du port opposée à l'arsenal, au pied de la colline où s'élève le fort Lamalgue. Les troupes arrivèrent de la ville au pas de charge et exécutèrent des feux de pelotons contre les masses des insurgés. Il y eut des tués et des blessés, puis tout rentra dans l'ordre.

Page 68. — Voilà Gravier.

L'infortuné Gravier, condamné à mort *pour avoir fabriqué un pétard dont l'explosion, si elle avait eu lieu, aurait pu occasionner l'avortement de la duchesse de Berry.* Cet atroce jugement fut modifié, et la clémence royale commua la peine en travaux forcés à perpétuité.

L'auteur de ces notes a eu fréquemment de longs entretiens avec Gravier, à bord du bagne flottant où il traînait une existence de désespoir. Gravier lisait habituellement Rousseau, parce que, disait-il, *cette lecture ne consolait pas.* C'était un homme de beaucoup d'esprit, et d'une organisation nerveuse, qualités qui centuplent le malheur. Au bout de quelques années il s'est laissé mourir de chagrin.

Page 84. — Deux coups de canon ont retenti.

Il y a quelques années, quand un forçat s'évadait du bagne, on tirait le canon d'alarme. A ce signal, les gendarmes se mettaient en campagne, et ils ne tardaient pas à arrêter le fugitif. On leur payait cet exploit cent francs. On ne tire plus le canon aujourd'hui pour signaler une évasion.

Page 134. — D'ingénieuses idées éclatent tout à coup dans ces cerveaux d'architectes faussaires et assassins.

Nulle part le génie de l'invention n'a fait plus de progrès qu'à l'arsenal de Toulon. Chaque jour une nouvelle découverte y simplifie la statique, les constructions navales, l'architecture, la fonderie. Il n'est pas étonnant que les forçats, qui sont presque tous ouvriers adroits et intelligents, par métier, prennent un si vif intérêt à leurs travaux. Ils ne connaîtraient jamais le découragement et le désespoir, si leur nourriture était

meilleure et leur code pénal moins arbitraire et plus doux.

Le savant M. Pruss, directeur des travaux hydrauliques de Rochefort, a publié sur l'amélioration des bagnes un mémoire plein de philanthrophie et de raison. Il trouve naturellement sa place à la suite de ces notes.

M. Maurice Alhoy cite le mémoire de M. Pruss, avec tous les éloges qu'il mérite, dans son livre si curieux des bagnes de Rochefort.

NOTES

SUR LES FORCATS

PAR M. PRUSS.

Division des forçats par catégories.

Appelé à faire partie de la commission qui a été chargée d'émettre son opinion sur l'utilité de la division des forçats par catégories, j'ai été d'avis, comme tous les autres membres, que le système proposé par M. Quantin était préférable au régime actuel, mais seulement dans le cas où les catégories seraient isolées dans des ports différents. J'ai pensé aussi que les avantages offerts par ce système, ainsi modifié, seraient compensés par d'assez graves inconvénients : en effet, la réunion de tous les forçats à vie dans le même bagne ne serait peut-être pas sans danger, et rendrait au moins la garde et la surveillance plus difficiles et plus dispendieuses ; on aurait d'ailleurs à craindre qu'il ne fût pas possible d'occuper utilement tous ces condamnés sur un même point ; et, d'un autre côté, on serait forcé d'affecter à la fatigue, dans les autres ports, des hommes qu'il serait convenable d'employer d'une manière plus avantageuse pour eux-

mêmes et plus productive pour l'État; enfin la répartition des forçats dans les bagnes des diverses catégories serait une mesure dont l'exécution présenterait de nombreuses difficultés.

Nécessité de donner aux chiourmes une organisation régulière.

Reconnaissant l'impossibilité de remédier en détail à ces inconvénients, j'ai cru devoir envisager la question d'une manière plus générale, et j'ai recherché s'il ne serait pas possible de créer un système qui, en maintenant la répartition actuelle des condamnés, offrît en même temps des moyens propres à améliorer leur moral, à assurer la sûreté des bagnes, et à produire les meilleurs résultats possibles sous les rapports des travaux.

La question du perfectionnement du régime des chiourmes a acquis un nouveau degré d'importance depuis que les rapports de M. le marquis de Barbé-Marbois, en faisant ressortir l'exagération des plaintes portées contre les forçats libérés, ont prouvé qu'il pouvait être utile de conserver les bagnes, et ont, en outre, démontré l'impossibilité de substituer la peine de la déportation à celle des travaux forcés.

J'ai cru reconnaître que le vice principal du régime actuel était le défaut d'organisation régulière. En agissant sur des masses non organisées, on rencontre constamment une force d'inertie considérable; les hommes n'y sont point individualisés; ils ne sont les uns par rapport aux autres que des éléments sans lien et sans solidarité. Il en résulte que l'action des agents de surveillance ne pénètre pas dans l'intérieur des masses, et se trouve presque toujours arrêtée à la surface; de là résulte aussi, dans l'emploi des condamnés, un manque d'ordre, de régularité et de continuité, qui est extrêmement préjudiciable à la prompte exécution des travaux.

Il me paraît donc utile de donner aux chiourmes une organisation régulière, et je regarde comme indispensable de confier aux mêmes agents la garde des forçats et la surveillance des travaux. C'est d'après ces principes que j'ai rédigé le projet d'organisation détaillé ci-après.

Projet d'organisation.

J'ai pris pour base la disposition prochaine du bagne de Rochefort qui, lorsqu'il aura été complété, sera composé de quatre salles égales et pourra servir au logement d'environ deux mille forçats; chaque salle contiendra quatre bancs, et chaque banc recevra de cent vingt à cent trente condamnés. Il serait facile d'appliquer, dans les autres ports, l'organisation projetée, en lui faisant subir quelques modifications que les différences de localités rendraient nécessaires.

Toute la chiourme sera divisée en deux catégories : l'une formée des condamnés à temps, l'autre des condamnés à perpétuité.

La première occupera trois salles, la quatrième salle ne sera occupée que par les hommes de la seconde catégorie.

Tous les condamnés à temps seront affectés à des travaux d'art et d'intelligence; tous les condamnés à perpétuité seront réservés pour les travaux de force.

Les hommes de la première catégorie seront classés par corps d'état; ceux qui sont sans profession, ou qui ont exercé des professions non utilisées dans les ports, seront classés comme apprentis dans la proportion des besoins des divers chantiers.

On divisera les condamnés par escouade de dix hommes, parmi lesquels on choisira un chef et un sous-chef; deux escouades réunies formeront une brigade, qui sera mise sous les ordres d'un caporal ou sergent de chiourmes; enfin six brigades formeront

une compagnie, à la tête de laquelle on placera un sous-adjudant, et qui occupera un banc. Le commandement des quatre compagnies de chaque salle sera confié à un adjudant.

Les adjudants, les sous-adjudants et les sergents seront chargés de surveiller les forçats, dont ils auront le commandement, dans les salles du bagne et sur les chantiers, sous le triple rapport de la moralité, de la sûreté et du bon emploi du temps.

Des sergents, placés à la suite des compagnies, seront destinés à remplir les vacances qui pourront survenir, et, en outre, à surveiller les condamnés malades dans les salles de l'hôpital.

Les chefs et sous-chefs d'escouade seront tenus d'assurer le maintien de l'ordre parmi leurs subordonnés, de diriger leurs travaux en les partageant, de s'opposer aux évasions, et enfin de seconder les sous-officiers des chiourmes dans l'exécution de toutes les mesures qui seront prescrites.

On attachera ces hommes aux nouveaux devoirs qui leur seront imposés, en les faisant jouir de divers avantages propres à rendre leur sort plus supportable, et surtout à les élever au dessus des autres condamnés.

Les forçats de chaque escouade seront classés entre eux par rang d'âge : les chefs et sous-chefs seront répartis sur les bancs de manière à diviser les compagnies en demi-escouades.

Pour la facilité des travaux, les hommes de la première catégorie seront mis en chaussette, et porteront seulement une petite manille d'acier; l'accouplement ne sera employé pour eux que comme moyen de correction.

Tout forçat qui se sera évadé ne pourra plus être mis en chaussette; il en sera de même pour tout chef ou sous-chef d'escouade qui sera convaincu d'avoir eu connaissance d'un projet d'évasion et de ne pas s'être

opposé à son exécution, soit directement, soit en en donnant avis au sergent de la brigade.

La seconde catégorie recevra la même organisation que la première; mais, pour multiplier les moyens de surveillance, on attachera en outre un caporal à chaque escouade.

La nécessité de maintenir dans les salles le plus grand ordre possible exige que tous les individus qui y sont renfermés soient soumis au même régime, et en conséquence il paraît indispensable d'isoler dans un local particulier les hommes condamnés à la double chaîne, et ceux qui seront retenus au bagne par mesure de correction. C'est pour ces grands criminels, dont l'influence pernicieuse agit puissamment sur la masse des condamnés, et non pour les forçats à court terme, comme le propose M. Quantin, qu'il me semble convenable de faire usage du système cellulaire.

Un petit bâtiment, contenant une cinquantaine de cellules, sera construit à l'extrémité de la grande cour du bagne; chaque cellule aura deux mètres cinquante centimètres de longueur sur un mètre vingt-cinq centimètres de largeur, avec un jour placé à deux mètres au dessus du sol.

L'approche de ce bâtiment sera défendue par un entourage en chaînes.

Les compagnies de gardes-chiourmes seront supprimées, et les forçats seront gardés par des factionnaires dont le placement sera indiqué chaque jour par l'administrateur de la chiourme. Il est facile de juger qu'il suffira d'affecter journellement à ce service un détachement peu considérable, et qu'il y aura même lieu de le réduire successivement, à mesure que les bons effets du nouveau système commenceront à se faire sentir.

L'organisation proposée, analogue à celle qui a été adoptée pour les prisonniers de guerre, sera une me-

sure avantageuse sous le rapport de la moralité des forçats : elle permettra d'établir une échelle de récompenses et de peines, et de donner ainsi à ces hommes un intérêt puissant à se bien conduire; l'action continue des mêmes chefs sur les mêmes subordonnés aura pour effet d'imprimer à la vie de ces derniers une plus grande régularité, et la division des compagnies en demi-escouades s'opposera d'une manière efficace au développement de la corruption; les forçats à temps seront séparés de ceux à perpétuité, et ces derniers même, jouissant d'une existence plus tranquille, seront disposés à subir leur peine avec plus de résignation.

Cette mesure sera également avantageuse sous le rapport de la sûreté des bagnes. La surveillance descendra facilement jusqu'aux dernières ramifications, et sera plus exacte parce qu'elle sera plus circonscrite; les individus placés à la tête des escouades ne seront plus livrés sans défense à l'influence corruptrice des grands scélérats; ils ne seront plus auprès d'eux comme des compagnons, mais comme des chefs, jouissant d'une autorité réelle et ayant intérêt à la faire respecter pour pouvoir conserver les avantages qui y auront été attachés; ce ne sera plus de l'espionnage qu'on leur demandera, mais l'exercice d'une surveillance qui sera pour eux sans danger, et qui n'aura rien d'avilissant.

Enfin cette mesure sera avantageuse sous le rapport de l'emploi des forçats : l'organisation des compagnies se prêtera à toutes les répartitions, suivant les besoins journaliers des ateliers; les chefs d'escouade, pris en général parmi les meilleurs ouvriers, car ce sont ordinairement ceux qui ont la conduite la plus régulière, seront aptes à remplir dans les chantiers l'emploi d'aide-contre-maître, et les sergents des chiourmes, s'ils sont convenablement choisis, seconderont très-

utilement les maîtres dans la surveillance des travaux, surtout s'ils sont intéressés par une haute paie proportionnelle à l'avancement et à la bonne confection des ouvrages.

Le contact entre les individus des deux catégories sera à peu près nul dans le bagne et sur les chantiers; on pourra également le rendre presque nul à l'hôpital. Peut-être, au reste, serait-il plus convenable de traiter sans déplacement les forçats malades de la seconde catégorie? Le nombre des condamnés à perpétuité n'étant habituellement que d'environ quatre cents, un cinquième de leur salle pourrait être séparé par un mur de refend, pour former une infirmerie.

Les adjudants et les sous-adjudants ne partagent pas la défaveur déversée sur les compagnies de gardes-chiourmes; on peut donc espérer que les sergents, placés immédiatement sous les ordres de ces sous-officiers, jouiront également d'une bonne réputation, et qu'ainsi il sera facile de les recruter parmi les ouvriers civils et militaires; il sera juste, d'ailleurs, de leur accorder les avantages attribués aux sous-officiers qui se trouvent attachés aux compagnies de discipline.

On peut ajouter une considération à celles que la commission a fait valoir pour prouver qu'il est inutile de séparer les nouveaux forçats des anciens; c'est que la division par catégories existe déjà en partie dans les bagnes, et que tous les condamnés n'y sont pas, comme le croit M. Quantin, confondus indistinctement. Au bagne de Rochefort, la salle Saint-Antoine renferme tous les forçats à perpétuité et les forçats à à temps réputés les plus dangereux; la salle Saint-Gilles, les condamnés à long terme, et l'ancienne caserne Martrou, les condamnés à court terme. On a renoncé depuis longtemps, du moins à Rochefort, à l'usage d'accoupler un grand criminel avec un forçat

à court terme, et l'administration a reconnu que, s'il était de son devoir de prévoir les évasions, c'était pour elle un devoir encore plus sacré de s'abstenir de toute mesure qui aurait pour résultat d'augmenter la démoralisation des condamnés.

Application des forçats aux travaux.

Après avoir adopté des dispositions générales, propres à améliorer le moral des forçats et à assurer la sûreté des bagnes, le département de la marine doit chercher particulièrement à obtenir la compensation de la dépense des chiourmes par des travaux utiles; ou au moins à approcher le plus possible de ce résultat. Pour y parvenir, il faut que l'on s'accoutume, dans les ports, à regarder les forçats comme des ouvriers; que tous sans exception soient tenus d'exécuter journellement une tâche; que les mêmes hommes soient constamment affectés aux chantiers, qu'ils s'y rendent à la cloche et ne les quittent pas plus tôt que les ouvriers libres; que les agents, préposés à la conduite des ateliers, aient sur les condamnés une action immédiate et continue, et que, hors le cas d'une absolue nécessité, aucune mesure de surveillance ne puisse gêner ou entraver l'exécution des travaux.

Service intérieur du bagne.

Les corvées du service intérieur doivent être faites indistinctement dans chaque salle, à tour de rôle, par toutes les escouades, avant ou après les heures de travail, et il ne paraît pas nécessaire d'affecter spécialement des hommes à ce service, comme on l'a fait jusqu'à ce jour.

Suppression des travaux à la journée.

Il est essentiel de renoncer entièrement au mode de travaux à la journée, et de mettre tous les ouvrages de forçats à la tâche. On sait combien sont illusoires les comptes des bénéfices produits par l'emploi des forçats à la journée et combien ce mode est favorable aux abus de toute espèce.

Salaires différents pour les condamnés des deux catégories.

Il est essentiel aussi, dans l'intérêt bien entendu des travaux, que tous les condamnés reçoivent un salaire; mais il convient d'établir des tarifs différents pour les deux catégories, et d'exercer, sur les sommes dues aux hommes de la première, des retenues destinées à leur être remboursées au moment de leur libération.

Paiement journalier des forçats.

On a eu souvent, au port de Rochefort, l'occasion de remarquer que l'on faisait produire aux forçats, avec le même salaire, une masse de travaux plus considérable, lorsqu'on les payait régulièrement tous les soirs. La division de la chiourme par compagnies permettrait d'adopter pour tous les travaux cette marche, qui n'a pu être suivie jusqu'à présent que pour quelques grands ouvrages, et de solder journellement aux adjudants des à-compte réglés sur l'effectif des escouades qui rapporteraient la preuve qu'elles auraient exécuté les tâches imposées. Il ne serait fait d'ailleurs des métrés d'ouvrages qu'à la fin de chaque mois, pour arrêter le décompte de chaque escouade et de chaque condamné.

Ateliers isolés pour les forçats.

Le contact habituel des forçats avec les ouvriers libres exerce une funeste influence sur la moralité de ces derniers; il est donc nécessaire que les ouvriers forçats soient placés dans des ateliers isolés, et ne puissent se trouver en rapport qu'avec les maîtres et contre-maîtres.

Commission de la surveillance de la chiourme.

Le besoin qu'a le département de la marine de tirer du travail des forçats le plus grand parti possible, et la nécessité de coordonner les dispositions relatives à leur emploi avec celles que réclame la sûreté des bagnes, me paraissent exiger, dans chaque port, la formation d'une commission permanente qui serait chargée de proposer toutes les mesures qui lui paraîtraient propres à perfectionner le régime des chiourmes. Cette commission, dont les attributions auraient quelque analogie avec celles des comités des prisons, serait composée d'officiers des services qui emploient le plus grand nombre de forçats, de l'administrateur du bagne, du commissaire-rapporteur près les tribunaux maritimes, et de l'un des membres du conseil de santé

Le passage du système actuel au système proposé donnera naissance à diverses difficultés, dont il importe d'apprécier l'importance, et que je vais exposer sommairement.

Les forçats commandés par d'autres forçats.

Quelques personnes pourront regarder comme illusoire la mesure indiquée de faire garder et commander des forçats par d'autres forçats; on a cependant, dans

les colonies, l'exemple d'esclaves commandant d'autres esclaves, et sachant très-bien s'en faire obéir; on a aussi, dans plusieurs chantiers du port, l'exemple de forçats, chefs d'ouvrages, qui ne sont distingués de leurs camarades que par une paie un peu plus forte, et qui les dirigent néanmoins dans leurs travaux.

On craindra sans doute aussi de rendre la garde des condamnés plus difficile et même de compromettre la sûreté des bagnes, en ne faisant porter qu'une simple manille à la presque totalité des hommes de la première catégorie. Cette appréhension paraîtra peu fondée si l'on remarque que les hommes réputés dangereux continueront à être accouplés, que les autres jouissant d'une meilleure existence, auront moins le désir de s'évader, et qu'ils seront surtout retenus par la crainte d'être mis en couple jusqu'à la fin de leur temps, s'ils venaient à être repris.

Réduction du nombre des forçats employés aux travaux de force.

On pourra objecter qu'on emploie actuellement pour les travaux de force un nombre de forçats supérieur à celui de la deuxième catégorie; mais il y aura lieu d'examiner si le nombre actuel doit être maintenu, et si, en le réduisant au strict nécessaire, conformément à l'opinion émise par le Conseil d'administration du port, dans sa séance du 17 janvier 1825, il ne se trouverait pas considérablement diminué. Cette réduction aurait pour résultat de faire employer dans les arsenaux plus de machines et plus d'attelages, ce qui produirait une véritable économie sur le budget total de la marine.

Frais de l'apprentissage des forçats.

Enfin on pourra redouter les frais de l'apprentissage auquel il serait nécessaire de soumettre les deux tiers

environ des hommes de la première catégorie. Cette opération serait sans doute très-longue et très-dispendieuse, si l'on se bornait au mode machinal et purement d'imitation, usité par la plupart des ateliers; mais les pertes de temps seront bien moindres si l'on fait suivre aux forçats un apprentissage raisonné, et si les maîtres sont tenus de leur enseigner la pratique de leur art le plus méthodiquement qu'il sera possible.

Moyen de rendre l'emploi des forçats moins préjudiciable à la population ouvrière des ports.

Des inconvénients plus graves pourraient résulter de la création d'un très-grand nombre d'ouvriers forçats : il serait à craindre que leur emploi ne devînt nuisible à la population ouvrière des ports, et n'occasionnât une trop grande consommation de matières. On parviendrait à rendre ces inconvénients moins sensibles, en réservant certaines professions à la population des ports, en affectant le plus grand nombre possible de forçats ouvriers au service des travaux hydrauliques, en leur faisant extraire ou produire quelques-uns des matériaux qu'ils devaient mettre en œuvre, et enfin en rétablissant le bagne de Cherbourg. Si ces mesures étaient insuffisantes, on ne devrait pas rendre à la fatigue une partie des forçats à temps, puisqu'il est nécessaire de leur procurer les moyens de gagner leur subsistance à l'époque de leur rentrée dans la société; mais il serait plus convenable que le departement de la marine s'entendît avec celui de l'intérieur pour lui remettre les condamnés qu'il ne pourrait pas utilement employer.

Instruction élémentaire.

Quel que soit le système adopté pour l'organisation des chiourmes, l'instruction élémentaire en sera le

complément indispensable. On devra établir une école dans chaque salle, et tous les forçats, même ceux qui sont condamnés à perpétuité, devront être appelés à profiter de l'enseignement.

Bancs, ou tolarts, en fond de fer.

Les bancs, ou tolarts, sur lesquels couchent actuellement les forçats, sont semblables aux lits de camp que l'on trouve dans tous les corps-de-garde; les planches ne sont pas clouées et on peut les enlever, aussi souvent qu'on le veut, pour aérer le sol. Le mauvais état de ces bancs rendant leur remplacement indispensable, on a pensé qu'il convenait de leur substituer un système de charpente en fonte de fer, et le ministre de la marine a approuvé le projet qui lui a été présenté.

Les avantages produits par ce changement, sous les rapports de propreté et de salubrité, sont trop sensibles pour qu'il soit utile d'en faire le détail; d'un autre côté, il est facile de voir que l'excédant de dépense qui en résultera sera plus que compensé par l'excédant de durée des tolarts.

Les diverses propositions développées dans la note ci-dessus, sont uniquement relatives à l'administration des chiourmes; les questions de législation étaient étrangères au sujet que j'avais à traiter, et j'ai dû éviter de les y introduire.

Pour satisfaire autant qu'il dépend de moi aux désirs de M. M..., je vais exposer aujourd'hui mes principales idées sur cette matière.

De la peine appliquée aux forçats pour fait d'évasion.

La peine infligée aux forçats, pour évasion, est la prolongation de celle des travaux forcés pendant trois années : cette action est-elle donc réellement un crime,

et la loi, qui a pour objet de la réprimer, n'est-elle pas beaucoup trop rigoureuse? Sans doute l'intérêt de la société exige que l'on prenne des mesures efficaces pour prévenir les évasions; mais cet intérêt bien entendu exige aussi que les peines soient toujours graduées suivant les délits. Si l'on répond que les forçats, ayant été frappés par une première condamnation, ne doivent plus être traités d'après le droit commun, et qu'on ne peut consulter à leur égard que les règles de l'utilité publique, je ferai remarquer que la législation actuelle, qui applique indistinctement la même peine à tous les évadés, les punit dans le rapport inverse du temps qu'ils ont encore à passer au bagne, et tend, par conséquent, à favoriser l'évasion des grands criminels. Je pense donc qu'il ne convient pas d'appliquer la peine des travaux forcés pour le fait de simple évasion, et que, dans le cas où cette peine paraîtrait devoir être conservée, il serait utile d'en proportionner la durée au temps restant à faire au forçat évadé.

Des tribunaux maritimes.

Les forçats sont justiciables d'un tribunal particulier qui porte le nom de Tribunal maritime spécial, et dont la composition est analogue à celle des conseils de guerre; ne serait-il pas plus régulier de les faire juger par les tribunaux ordinaires, et ne doit-on pas regarder la juridiction des tribunaux maritimes spéciaux comme ayant été abolie par les articles 62 et 63 de la Charte?

La même observation s'applique aux tribunaux maritimes qui jugent les délits commis par toute espèce d'individus dans l'enceinte des établissements maritimes.

Je me plais à reconnaître que ces tribunaux rendent

la justice avec promptitude et impartialité; mais ce motif ne suffit pas pour justifier l'illégalité de leur existence, et l'on ne peut trop se hâter d'entrer complétement à cet égard, comme à tant d'autres, dans les voies constitutionnelles.

Des conseils de guerre.

Le département de la marine, délivré des dépenses que lui occasionnent ses tribunaux exceptionnels, ne conserverait plus que les conseils de guerre permanents des cinq ports militaires.

Peut-être même serait-il avantageux de modifier cette institution et de créer, au moins pour le temps de paix, des cours d'assises militaires, qui ne différeraient des cours d'assises départementales qu'en ce que les jurés seraient exclusivement choisis parmi les officiers mllitaires.

Des peines en matière criminelle.

La législation pénale me paraît être entachée de vices radicaux, et je m'étonne que des voix ne s'élèvent pas de toutes parts pour en réclamer la révision. Sans parler de la peine de mort et de la marque, dont l'abolition ne peut plus être longtemps ajournée, je ferai remarquer combien il a été peu judicieux de confondre sous la même dénomination, *travaux forcés*, une peine perpétuelle et une peine temporaire. La loi, qui a déclaré le criminel condamné à perpétuité indigne de rentrer jamais dans la société, fait cependant partager son sort au forçat à qui elle accorde le droit d'y reparaître après un certain temps; il résulte de cette confusion qu'au moment où elle fait tomber les fers de ce dernier, elle se trouve impuissante pour le dépouiller du manteau d'infamie dont elle l'a imprudem-

ment couvert. C'est donc à la loi qu'il faut attribuer en grande partie les crimes des forçats libérés; c'est elle qu'il est urgent de changer, et la division par catégories n'est qu'un palliatif tout à fait insignifiant.

Le seul moyen efficace de remédier au mal consiste à attacher exclusivement l'infamie légale aux peines perpétuelles.

La transformation du travail, même le plus pénible, en peine afflictive et infamante, m'a toujours paru un contre-sens; c'est plutôt l'oisiveté forcée qui doit devenir un châtiment, et le travail, source de tout bien, doit être réintégré au plus tôt dans ses droits à l'estime publique. La dénomination la plus convenable de la peine perpétuelle ne se trouve-t-elle pas fournie naturellement par la chaîne que portent les condamnés?

La déportation, dont on a tant exagéré les avantages, qui est impraticable en temps de guerre et très-dispendieuse en tout temps, ne me semble pas devoir être maintenue; la réclusion a seulement besoin d'être modifiée; le carcan doit être réservé pour les condamnés à la chaîne, et le bannissement pour la répression de quelques crimes politiques; enfin il me paraît nécessaire de remplacer la dégradation civique par l'interdiction de certains droits civiques, civils et de famille.

L'isolement et l'oisiveté forcée formeraient le complément nécessaire et suffisant de la peine de la chaîne et de celle de la réclusion, en donnant la facilité de graduer les châtiments suivant les crimes, et le travail serait présenté aux condamnés comme un moyen d'améliorer leur existence.

Sera-t-il utile, indispensable de continuer à affecter les condamnés à la chaîne aux travaux des ports militaires? Cette question paraîtra embarrassante à quelques personnes, mais elle sera résolue affirmativement par toutes celles qui s'imaginent qu'un mode ongtemps suivi ne peut pas manquer d'être excellent.

Quant à moi, je pense que le mode actuel doit être proscrit dans l'intérêt de la morale publique et aussi dans celui du département de la marine : l'exemple du châtiment est d'un effet presque nul pour les habitants du lieu de la résidence du condamné; les grands rassemblements de criminels favorisent singulièrement le développement de la corruption, leur contact inévitable avec la population ouvrière des ports exerce sur elle une influence pernicieuse; la nécessité de les faire travailler hors du bagne occasionne des frais de garde considérables; enfin, partout où la main-d'œuvre est abondante, il est bien rare qu'on en fasse le meilleur emploi possible, et quelques succès particuliers, dépendant des hommes et des localités, ne doivent pas empêcher de reconnaître que les résultats généraux du système actuel sont très-peu satisfaisants.

Tout se réunit donc pour démontrer qu'il est nécessaire d'établir dans chaque département un bagne et une maison de reclusion. Les bagnes devront être disposés de telle sorte que les condamnés à la chaîne soient tous placés dans des cellules particulières, et il convient que ceux qui ne seront pas assujettis à l'isolement, ne puissent se trouver rassemblés qu'aux heures de travail. Il serait à désirer que le même mode fût adopté pour les reclus : livrés ainsi, chaque jour, à eux-mêmes, ils contracteraient l'habitude de réfléchir sur leur position, et il y a lieu de croire que cette habitude contribuerait efficacement à les rendre meilleurs.

L'entretien des bagnes et des maisons de reclusion serait sans doute peu dispendieux; parce que, d'une part, on pourrait réduire au moindre taux possible la valeur des fournitures faites par l'État, ce qui aurait aussi pour résultat de mieux faire sentir aux condamnés le besoin du travail, et que, de l'autre, on devrait prélever une partie de leur salaire, pour l'affecter au

remboursement des dépenses des établissements. Ce prélèvement paraîtrait convenablement fixé aux deux tiers pour les condamnés à la chaîne, et au tiers seulement pour les reclus; les uns et les autres ne recevraient cependant qu'un tiers pour améliorer leur existence, mais le dernier tiers du salaire des reclus serait mis en réserve pour former une masse qui leur serait comptée au moment de leur libération. Il serait essentiel, pour prévenir les abus et les non-valeurs, que la main-d'œuvre des bagnes et des maisons de réclusion fût toujours mise en adjudication avec publicité et concurrence; ce serait sans doute aussi le meilleur moyen d'utiliser les forçats détenus dans les bagnes actuels.

L'AME TRANSMISE

I

UN JOUR DE NOCES.

Peu de voyageurs ont visité la maison de Solimène.

Elle était bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans la chaîne du Vésuve. Un vaste bois de pins l'entourait; la façade seule était à découvert. On jouissait là d'un point de vue magnifique : en face le volcan, la mer au bas, Naples au fond du golfe.

Cette maison, ou pour mieux dire ce château, avait une physionomie originale; l'architecture en était lourde, massive, sans grâce, sans ornement. C'était sans doute une imitation, une réminiscence d'un de ces manoirs féodaux qui abondaient en France. Une tour carrée, à belvéder, dominait l'édifice. On l'apercevait de loin, mêlée aux cimes des pins arrondis en parasol.

Il n'y a que des ruines aujourd'hui sur ce sommet; quelques chevriers s'y arrêtent, ou des artistes voyageurs qui cherchent des sites à peindre. Vers la fin du

dix-septième siècle, Solimène y avait établi son observatoire et son atelier. A cette époque, ce château était presque entièrement dévasté et à peu près inhabitable.

Le 10 mai 1646, de longs cris de fête couraient autour de ce château, jaillissaient de toutes ces croisées ouvertes, éclataient dans le bois avec les mystérieuses symphonies des pins, avec les roulades lascives des vagues qui s'éteignaient sur les récifs d'Ischia. On avait épuisé les fleurs des rosiers et des orangers pour faire serpenter des arabesques rouges et blanches de la base au sommet du château. Mille banderoles flottaient sur les corniches; le drapeau castillan, hissé sur la grande porte, laissait frissonner au vent son lion et sa tour; la volupté courait dans l'air avec la poussière lumineuse et transparente du midi, avec les parfums du thym, de l'algue marine, de la mer amoureuse; avec les sons stridents des mandolines, avec les chants des filles napolitaines, qui dansaient la *tarentelle* sur les feuilles sèches et glissantes des pins. L'entraînement du plaisir ébranlait cette radieuse colline, tant dorée par le soleil, tant caressée par les vagues.

L'objet de la fête était un excitant pour les jeunes gens et les jeunes femmes : on venait de bénir le mariage de Stellina, vierge de quinze ans, fille du comte espagnol Las Vegas, le maître du château. Elle épousait son cousin germain, Léontio, fils du duc d'Ottayano, jeune homme de dix-huit ans, amoureux comme un écolier, dont un nom seul de femme brûle les joues, brun et fort comme un marin d'Ischia, passionné comme un artiste.

Les dames et les jeunes seigneurs espagnols et napolitains se plaisaient à regarder ces deux enfants époux qui se promenaient dans une allée solitaire, en donnant fort peu d'attention aux jeux et à la fête splendide dont ils étaient les héros. Léontio ne voyait que sa jeune femme, celle qu'il avait tant aimée, tant

désirée depuis ce jour où elle ne lui parut plus une sœur, où elle se révéla dans tous ses attraits de jeune fille, où elle remplit le château, la colline, les bois de sa grâce de vierge, de son atmosphère d'amour et d'angélique volupté. Léontio la tenait légèrement par la main, puis il la laissait marcher devant lui, et ses lèvres frissonnaient; un feu brûlait sa langue; le sang lui tintait au cœur, quand il la caressait ainsi de ses regards, cette embaumée création, cette ange si fraîche, si suave, si femme, celle qu'on avait surnommée la belle blonde aux yeux noirs. Quelquefois, en la voyant silencieuse, immobile, rêveuse, il tressaillait comme de peur; car il lui semblait que Stellina n'était pas une réalité de femme, qu'elle allait lui échapper comme une apparition des bois ou une idée d'artiste, matérialisée un instant. Ce qui lui donnait cette folle erreur, c'était le costume qu'avait revêtu la jeune épouse; c'était la figure nouvelle, le corps nouveau que ce costume lui donnait ce jour-là. Par un délicieux caprice, elle avait combiné les parures nuptiales de Séville et de Naples; sa robe blanche, à long corsage, à pointe de velours noir, était comme la traduction fidèle des plus gracieuses formes que Dieu ait inventées pour composer la femme. Les fleurs de l'oranger semaient leurs étoiles blanches dans les boucles de sa belle chevelure; son cou nu, d'une pureté pleine de vie et de fraîcheur, laissait deviner à l'amoureux jeune homme toute la somme de plaisir que la nature avait mise dans ce corps de vierge enfantine. A cet instant même où cette femme était enfin à lui, où il se complaisait à laisser tomber de sa bouche, en les savourant avec lenteur, ces deux mots : *Ma femme*, eh bien! il était craintif et retenu comme un amant, au jour de sa déclaration; il était effrayé de son pouvoir nouveau sur elle, et quand il pensait qu'avec un signe d'époux, et dans un écart de promenade dans l'obscurité

du bois, il pouvait s'initier dans tous les pudiques mystères de sa femme, alors le sang lui manquait aux genoux, son cœur se gonflait, une rosée amère desséchait sa langue; si fort et si jeune, il se sentait écrasé par un bonheur aussi pesant que l'infortune. Il s'applaudissait du répit que lui donnait une journée de printemps, toujours si longue avant le tomber de la nuit. Son espoir était de se préparer par un noviciat de quelques heures à cette immense révélation de volupté, à ce tête-à-tête nuptial, dont la seule pensée étreignait sa gorge comme un collier de fer.

Stellina regardait son époux avec un air significatif de résignation douce; mais Léontio ne comprenait pas: il vivait dans un monde nouveau, il avait des larmes aux yeux, des frissons partout; il commençait des mots dont la fin s'évaporait dans sa bouche en des roucoulements sourds. Toujours marchant, silencieux tous deux, ils étaient arrivés sur une pointe de rochers où était bâti un délicieux pavillon de repos, qui commandait la haute mer. C'était une rotonde à colonnade étouffée par des masses de chênes, de myrtes, de tamarins : il y faisait très-sombre, car la verdure était haute et fort épaisse; une eau mélancolique tombait d'un griffon de marbre dans un bassin couvert de larges feuilles stagnantes de nénuphar. C'était le seul bruit qu'on y entendît, et il donnait à rêver. Dans la salle du pavillon, le grand peintre l'Espagnolet, par un caprice d'été, avait peint des fresques lascives et de libertines arabesques, comme un artiste les voit en rêve, quand il s'est endormi avec un désir.

Alors une voix s'éleva, musicale et veloutée, qui fit tressaillir Léontio, comme s'il ne l'eût jamais entendue!

— Ah! mon ami, n'entrons pas; c'est le pavillon interdit aux dames!

— Oh! ma femme, aujourd'hui tout t'est permis, à toi. Viens, reposons-nous; le château est bien éloigné :

entends comme les voix de nos amis nous arrivent à peine. On a respecté le mystère de notre promenade. Viens, Stellina; viens, ma femme : nous sommes... seuls...

Ce dernier mot fit pâlir la jeune épouse. Léontio le répéta tout bas.

Il s'assit, entraînant mollement sa femme sur ses genoux.

— Laisse-moi t'embrasser, lui dit-il avec une voix étouffée; c'est la première fois que je goûte les lèvres d'une femme. Oh! que j'en ai soif!

Stellina poussa un cri effrayant et courut se cacher derrière une colonne. Léontio se leva, mit l'épée à la main et cria d'une voix de tonnerre :

— Que venez-vous faire ici, vous?

Cette brusque interpellation s'adressait à un moine qui s'était encadré dans un arceau d'entrée et qui regardait froidement les deux époux.

— Excusez-moi, mon frère, dit le moine : j'allais me retirer quand j'ai vu qu'il y avait indiscrétion; mais madame m'a tout de suite aperçu. Je fais la quête dans la campagne et je m'arrête toujours un instant ici pour me désaltérer à la fontaine. Mon couvent est à l'Annunciada; on peut en voir le clocher d'ici. Jeune homme, vous êtes bien prompt à la colère; que Dieu vous garde de malheur le jour de votre mariage!

— C'est singulier, dit Léontio en souriant, comment savez-vous, mon père, que je me marie aujourd'hui, vous qui n'êtes pas de ce monde?

— Je ne suis pas de ce monde, évangéliquement parlant, mais je suis de la Campagne de Naples, et votre mariage avec madame a fait tant de bruit, du Vésuve à la Chartreuse, qu'il en est arrivé quelque chose au jardin de notre couvent.

— Eh bien! dit Stellina, priez Dieu et saint Fran-

çois pour nous! Léontio, donnez quelques ducats au frère quêteur.

— Nous n'acceptons jamais de l'argent dans nos quêtes, ma jeune dame; ma besace est vide aujourd'hui, comme vous voyez; mais je comptais bien la remplir avec quelques miettes de votre festin de noces; j'allais au château dans cette intention : la table du bon riche n'est pas fermée au pauvre Lazare!

— Nous vous accompagnerons, dit vivement Stellina; il se fait tard, on est peut-être inquiet au château.

— Ma compagnie vous sera peut-être importune, dit le moine en baissant les yeux.

— Elle nous portera bonheur, mon père!

Et ils quittèrent tous trois le pavillon, Léontio triste et muet, Stellina gaie et légère, le moine avec un air indifférent à tout, comme un stoïcien qui a pris l'insouciance par métier.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une figure fraîche et sereine; il eût été bien difficile de trouver dans un pli de sa joue, dans une intention de ses regards, la moindre trace d'une passion; c'était la béatitude faite homme. Sa voix était douce et claire comme la voix d'une femme; l'étrangeté de ce timbre avait frappé Léontio et Stellina, Stellina surtout, car Léontio avait entendu les chœurs féminins d'hommes dans la chapelle Sixtine, et il pouvait s'expliquer naturellement la bizarre voix de ce religieux.

En sortant du pavillon, le moine ramassa une épingle d'or tombée des cheveux de Stellina et la lui rendit gracieusement; la jeune épouse rougit.

Ils arrivèrent au château presque à la nuit. Le seigneur Ottayano était allé au-devant de son fils et de sa belle-fille pour leur annoncer que Salvator Rosa venait de terminer leurs portraits, et qu'on avait inauguré les deux tableaux dans leur chambre nuptiale.

— Oh ! je vais voir le portrait de ma femme ! s'écria Léontio. Mon père, gardez-moi Stellina.

Le moine s'inclina profondément devant le duc.

— Il nous a accompagnés depuis... là-bas, ce bon religieux ! dit Stellina.

Ottayano regarda fixement le moine, qui se laissa regarder avec sa bonhomie ordinaire.

— Que venez-vous chercher ici, mon père ? lui demanda le duc.

Le moine fit un signe de quêteur, en montrant sa besace.

— Est-ce que vous êtes muet, mon père ?

— Non, non, répondit le religieux à voix basse et avec un sourire charmant.

— Quel est votre nom parmi les saints ?

— Spiridione.

— Et parmi les hommes ?

— Dieu le sait.

— Comment ! vous ignorez votre nom ?

— Je l'ai oublié.

Toutes ces réponses du moine étaient faites à demi-voix, d'un air modeste, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt fermés. Ottayano continua cette espèce d'interrogatoire.

— Me tromperais-je ! mon père, je crois vous avoir vu passer tout près du château il y a trois heures environ ; vous suiviez l'allée de pins qui mène à Torre di Grecco.

— C'était moi-même ! je venais de voir l'économe de la chartreuse Saint-Martin, j'avais pris au retour ce chemin, comme le moins long.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, mon père ; avez-vous vécu dans le monde ?

— Jamais.

— Avez-vous des parents ?

— Aucun.

— Vous seriez donc ?..

— Oui, seigneur.

— Ce n'est pas un crime.

— C'est un bonheur. Je suis tout à Dieu !

Ottayano s'arrêta, comme maîtrisé par une pensée de triste souvenir; il regardait la terre, jouait du bout de sa bottine avec les feuilles tombées, et détachait, d'un doigt distrait, l'écorce écailleuse d'un pin.

— Si vous le permettez, seigneur, dit Spiridione, j'irai me reposer dans vos écuries; il est fort tard; je ne me remettrai en route que demain. Je me confie à la charité de vos valets pour remplir ma besace.

— Oui, oui, dit le duc, toujours préoccupé; je leur donnerai mes ordres, je leur prescrirai d'être charitables... Mais est-ce que vous pouvez vous absenter la nuit, mon père ?

— Il y a force majeure; d'ailleurs j'ai l'autorisation de mes supérieurs. Quand je suis en quête, je passe souvent la nuit hors du couvent, en été surtout.

— Craignez-vous les bandits ?

Spiridione fit un léger sourire.

— Les bandits! Oh! ils n'attaquent point les ordres mendiants; ce serait une triste curée pour eux que ma besace; je crains les précipices, ma vue est fort basse; la nuit, je n'y vois pas du tout, et le chemin d'ici au village de l'Annunciada est fort mauvais; il est pire encore du village au couvent, surtout depuis la dernière éruption. Au reste, si ma présence vous gêne, j'irai demander retraite au couvent des Camaldules...

— Oh! mon père, dit vivement Stellina, comment pouvez-vous penser cela? Le jour de mon mariage, nous refuserions l'hospitalité à un religieux! Mais ce serait un crime devant Dieu et les hommes! Il y a place au château pour tous les fils de saint François; ils seront toujours les bienvenus, de nuit ou de jour.

Venez, venez avec nous, mon père Spiridione, venez; voulez-vous prendre mon bras?

Spiridione fit un signe pudique de refus, comme s'il se fût alarmé à l'idée seule de se mettre en contact avec une étoffe de femme.

— Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de vous suivre comme un valet indigne.

Ottayano, Stellina et le moine sortirent du bois de pins et traversèrent l'esplanade du château, tout encombrée d'une foule joyeuse qui salua d'un long murmure d'admiration la jeune épouse, que son père soucieux tenait par la main.

L'ardent Léontio était encore dans la chambre nuptiale; il y était seul, il n'avait pas permis à son meilleur ami de l'y accompagner, de peur qu'un souffle profane ne se glissât dans cette virginale atmosphère, dans cette alcôve sainte où rayonnait le lit de Stellina. Que de fois l'amoureux jeune homme croisa dévotement ses mains, comme pour une prière mentale, devant le magnifique portrait de sa femme, ce chef-d'œuvre du peintre napolitain! Qu'il avait bien compris cette vierge d'exception, le grand artiste! Ce n'était ni une belle femme, ni une jolie femme que son pinceau avait reproduite, c'était l'idéalisation de l'ange, avec les formes de la vierge; une de ces figures qui ne rappellent aucun besoin, aucune infirmité, aucune misère de notre triste nature. Cette jeune femme peinte n'était pas née de la femme, elle s'était sans doute révélée au monde, une nuit de printemps, comme une émanation parfumée; elle vivait de la vie des fleurs ou des anges. Sous cette chair lumineuse, dorée, transparente, le squelette humain ne se faisait point sentir; l'enivrement d'une exquise volupté vous saisissait devant cette toile, et quand on la regardait réfléchie dans la grande glace de la chambre, alors, par un jeu singulier d'optique, cette délicieuse

figure semblait vivre dans un lointain vaporeux, ces grands yeux noirs étincelaient sous un front pur, sous une chevelure ruisselante d'or; alors l'animation de ce portrait était si complète qu'on se serait pris pour lui d'un amour véritable, d'une passion folle, qu'aucune femme n'aurait pu contenter. Une nuit passée devant ce portrait eût paru le bonheur suprême à quelques-uns de ces jeunes et passionnés Italiens qui ne vivaient que pour les arts et pour les femmes. C'était à s'épuiser d'amour, à se suicider par des excès d'illusions; c'était à se ruer sur cette toile divine, jusqu'à ce que la couleur eût disparu dans une nuit de baisers délirants, de folles extases! Oh! que je suis heureux, s'écria Léontio exalté, ma femme est encore plus belle que cela, et voilà le chevet où elle se réveillera demain!

Il sortit, les joues en feu, pour recevoir *Stellina*. Dans son ivresse, il n'avait pas daigné jeter un seul coup d'œil au portrait qui servait de pendant à celui de sa femme, au sien; c'était encore un admirable ouvrage. Soit modestie, soit oubli, ces deux tableaux n'étaient pas signés du peintre. Sur un angle, au bas, on lisait : *Stellina* et *Léontio*, 10 mai 1646.

Il y avait foule sur l'esplanade du château, quand Léontio y descendit; il découvrit bientôt Stellina, car elle semblait luire, avec son auréole de cheveux et de chair rose, dans une constellation des plus jolies femmes napolitaines, l'élite de cette cour voluptueuse d'Espagnols qui avaient transporté dans la *Villa-Réale* les amoureuses traditions de Séville, de Grenade, de Valladolid. La nuit était tombée; mais les cent croisées ouvertes du château versaient des rayons de lumière sur la terrasse, et cette clarté plaisait mieux aux femmes que celle du jour; elles passaient avec une gracieuse nonchalance devant les groupes de jeunes seigneurs, en s'abandonnant à leur admiration;

elles marchaient en tournoyant comme une ronde fantastique, appuyant à peine leurs pieds d'enfant sur le pavé de marbre, la tête penchée sur une épaule, avec des ondulations de corps si douces à l'œil, qu'on les ressentait électriquement, comme si on les avait toutes étreintes à la fois. Un murmure musical de voix italiennes s'élevait de cette foule qui ne parlait qu'amour, ne rêvait que plaisir, ne respirait que séduction. Les grands pins qui couronnaient le château, ouvrant à la brise du golfe leurs feuillages d'aiguilles vertes, formaient comme un orchestre aérien de suave et mystérieuse harmonie; des chansons d'amour sortaient de toutes les allées, où la nuit et les arbres couvraient tant de secrètes extases, tant de groupes égarés. Au bas de la colline la mer semblait rouler des étoiles en fusion; la ville et le port échangeaient leurs clartés vagabondes; le vent s'endormait sur le Pausilippe, ce vase immense de parfums, et à son réveil il secouait partout ses richesses embaumées, comme un navire arrivé de Manille ou de Ceylan. A cette fête napolitaine, le Vésuve s'était chargé de feux d'artifice; le volcan, comme un officieux voisin, rapetissait sa formidable voix et simulait une éruption avec une fumée diaphane, une esquisse de laves, une profusion d'innocentes flammes du Bengale qui, par une clarté soudaine, trahissaient toutes les choses secrètes accomplies dans les pins sur la foi de l'obscurité; car, en ces jours de corruption, en ces climats de fièvre amoureuse, sur cette terre des antiques bacchanales, c'était encore comme aux veillées des fêtes de Vénus : un immense cri d'amour, un irrésistible besoin de volupté, courait dans la foule des adorateurs, tout autour du temple de la déesse, et l'hymen se voilait les yeux d'un bandeau, pour ne pas voir tant d'infidèles qui reniaient son inutile protection.

Un singulier incident jeta quelque distraction dans

tout ce monde, qu'un jour de mariage avait fanatisé de plaisir; parmi les valets qui distribuaient les rafraîchissements, on remarqua le moine Spiridione qui, dans une attitude de mortification, s'était résigné aux fonctions humiliantes de la domesticité. Il passa, d'un air distrait, devant Léontio et Stellina; le jeune époux l'apostropha gaiement : — Pardon, mon père, quel métier faites-vous donc cette nuit? Je serai forcé d'écrire au Saint-Père pour vous laver de l'interdiction que votre général va vous lancer un de ces jours. Spiridione s'inclina, comme s'il n'avait pas aperçu Léontio et sa femme.

— Mon fils, lui dit-il avec un accent de candeur touchante et de sainte mélancolie, mon fils, je n'ai jamais été exposé à la tentation du mal dans ma vie; quel mérite ai-je devant Dieu, si je ne l'ai jamais gravement offensé? La palme ne se donne qu'à celui qui a combattu, je ne pouvais choisir une occasion meilleure; tous les piéges de l'enfer sont ici; je veux voir si je suis assez fort pour dormir dans quelques heures du sommeil des forts, si je puis braver avec le secours de la grâce les impurs fantômes des nuits, *noctium phantasmata*.

En achevant sa phrase mystique, il offrit sur un plateau d'argent de l'eau sucrée au cédrat à Léontio et à sa femme.

Les deux époux apaisèrent leur soif ardente et remercièrent gracieusement leur évangélique échanson. Spiridione continua son service volontaire jusqu'au moment où la cloche sonna le coucher des époux.

On entendait dans le lointain pleurer minuit au clocher de la Chartreuse; la façade du château s'éteignait, de croisée en croisée; les jeunes filles des campagnes descendaient la colline, en se racontant les toilettes des dames; les dames et les jeunes seigneurs retournaient à Naples de toute la vitesse de leurs che-

vaux. Les parents et les intimes avaient été retenus au château : le calme descendait avec les heures matinales, un silence moral purifiait le bois de pins; après le rire, la joie, les chansons, venait cette sourde mélancolie des nuits, cette tristesse aérienne, bien plus sensible dans les lieux où le marbre semble palpiter encore sous le pied des danseurs, où les fleurs tombées sont tièdes encore du sein de la femme qui les échauffa.

Léontio était aux genoux de son épouse.

Stellina était assise sur un fauteuil dans sa chambre.

Deux lampes de forme antique éclairaient le groupe nuptial. Stellina était belle à faire mourir d'envie; Léontio tremblait de bonheur. Les portraits semblaient regarder amoureusement leurs originaux.

— Le peintre m'a bien flattée, dit Stellina, pour dire quelque chose d'étranger à sa position.

— Il t'a flattée! s'écria Léontio. Lui!.. et Dieu même ne pourrait peindre une image plus belle que la tienne; les anges de son paradis sont jaloux de toi et murmurent contre Dieu; si tu passais dans le cimetière de Chiaïa, les morts frissonneraient sous ta robe; il t'a flattée! lui, ce peintre impuissant! ne pouvant te peindre, il s'est résigné à faire un chef-d'œuvre. Et puis, cette robe, ces dentelles, ce velours, tout cela n'est pas toi; il a fait des draperies parce qu'il lui était défendu de voir et de peindre ce que mes yeux seuls peuvent voir... Entends-tu, Stellina?..

— Oui, mon ami.

— Donne-moi tes pieds à baiser; je veux les voir nus; donne-moi tes beaux cheveux...

— Mon ami, mon ami, tu me fais peur... Attends... j'ai des frissons; là... je dois être pâle...

— Oui... c'est la pâleur des jeunes épouses, c'est le frisson du lit nuptial; oh! que tu es belle avec cette pâleur! Oh! que je te plains! tu ne peux pas t'aimer! Viens, viens, laisse-moi te porter; je sens que ma

poitrine se rompt; tiens, tiens, je pleure de joie! Oh! que tu es belle! ô Dieu! je vous remercie, je suis l'élu de votre choix; mon bonheur m'alarme! que vous ai-je fait pour être si heureux! Stellina, Stellina, tu parais souffrir...

— Je te l'ai dit, mon ami, j'ai des frissons, j'ai froid : laisse-moi remettre ma robe.

— Et moi aussi, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai tout. Sais-je bien ce que j'ai? mon cerveau brûle, mes yeux se vitrent, mes dents s'entrechoquent, il n'y a qu'un remède à cela, nous serons heureux et calmes demain!.. oh! viens...

— Mais que tu es pâle aussi, toi, Léontio, bien pâle, toi si coloré toujours! Regarde-toi au miroir, mon ami.

— Un crime! c'est une minute perdue à regarder une autre figure que la tienne. Oh! viens, viens!

— Tes mains sont glacées, Léontio. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur! Ah! il me semble qu'on a parlé dans cette alcôve... Léontio, mon époux, tes joues se creusent, tu souffres.

— Oui, oui, un peu. Ce n'est rien. Ah! c'est que je désire tant, Stellina! Oh! que ton sein est beau comme cela! Dénoue tes cheveux... là, bien, laisse-les couler sur ton sein. Ah! je souffre beaucoup, Stellina : je n'ai plus la force de t'emporter sur mes bras, mes pieds s'engourdissent, ma voix s'affaiblit, et toi aussi, ma femme?

— Mourante, mourante, mon ami, mon époux.

— Grand Dieu! s'écria Léontio en pleurant, que nous arrive-t-il donc?

Et il tourna tristement les yeux vers le lit. En ce moment il lui sembla qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcôve et faisait grincer leurs anneaux de fer.

Léontio s'épuisa dans un dernier effort à saisir son épée, mais il retomba sur ses genoux.

— Réponds-moi, dit-il d'une voix éteinte à sa femme, réponds-moi, parle-moi, Stellina, seulement comme je te parle.

Stellina étendit son bras péniblement et saisit les cheveux du jeune homme; ses lèvres se mouvaient, comme si elle eût tenté inutilement de répondre, comme si elle récitait quelques prières d'agonie. La mort avait déjà jeté son vernis sur ce corps de jeune femme si beau dans sa nudité.

En ce moment des voix mélodieuses chantaient la sérénade des noces.

— Oh! oui, oui, chantez, chantez, dit à voix sourde Léontio.

Et des larmes tombèrent sur ses joues de cire. Les voix chantaient l'air mystique de Palestrina sur ces paroles profanes :

La vague vient de Sorrente
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit;
Comme toi fille de l'onde,
Belle blonde,
Et va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée :
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes
Au balcon des corridors;
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu dans de doux rêves,
Sur les grèves
Fuir le flot napolitain;
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
Au bord du canot lointain?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies;
Elles parleront demain
A la vierge de la veille,
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse;
Aux bras de ton jeune amant
Jouis de l'heure présente,
Séduisante,
Car l'heure à venir nous ment (1).

Léontio étendit sa main vers la croisée et secoua la tête avec un mélancolique sourire. Stellina reprit ses sens dans un vif accès de douleur.

(1) Ce rhythme, si connu dans notre Midi par les vieux cantiques populaires de *Joseph* et de l'*Enfant prodigue*, doit à Palestrina un air plein de charmes et de naïveté.

— Mon ami, murmura-t-elle, nous sommes empoisonnés !

— Ce n'est pas possible ! s'écria le jeune homme avec un dernier effort de convulsion ; Dieu serait criminel de nous faire mourir ainsi. Moi, mourir devant toi, morte ! aujourd'hui !.. Non, non, la mort n'est pas faite pour nous, pour toi, belle et puissante comme la vie !.. Ah ! je sens que mes entrailles se fondent !

Stellina toucha les mains de Léontio et lui dit d'une voix éteinte :

— Mon ami, embrasse-moi encore une fois.

Ces paroles suprêmes galvanisèrent Léontio. Il se leva et retomba aussitôt sur le corps de sa femme, en l'étreignant avec des doigts convulsifs.

— Non, dit le malheureux époux, non, nous ne mourrons pas, ceci est une épreuve ; va, si nous mourrions aujourd'hui, Dieu est juste, il nous ressusciterait demain.

Des adieux funèbres se murmurèrent lèvres sur lèvres ; les deux mariés roulèrent sur le pavé de marbre. C'étaient deux cadavres nus, les plus beaux qu'un fossoyeur ait pollués de sa main.

Alors un homme sortit précipitamment de l'alcôve : c'était le moine Spiridione. Il regarda les cadavres avec une expression de joie satisfaite. Il prit l'aiguille d'or de la chevelure de Stellina et burina un mot sur la poitrine de la jeune fille. Le sang figé servit d'encre ; l'aiguille resta dans la chair ; puis il noua une échelle de corde au balcon de la chambre, descendit sur l'esplanade et s'enfonça dans le labyrinthe des pins.

II

TRANSITION.

A dix heures du matin, hormis quelques paysans et les valets, personne n'était sorti du château. Toutes les croisées étaient encore fermées; la chaleur s'annonçait déjà sur la plate-forme, une brise bien légère murmurait dans les bois.

Le comte de Las Vegas et sa femme parurent les premiers sur le perron du nord, en négligé du matin; les dames arrivèrent ensuite, mêlées aux jeunes seigneurs. Toute cette société oisive et heureuse marchait avec nonchalance dans la grande allée de pins; il y avait sur les figures quelques signes d'abattement et de lassitude.

Un éclat de rire suspendit la promenade et groupa les promeneurs.

C'était le duc de Matalone qui arrivait du château en faisant retentir le bois de la bruyante expression de sa gaieté.

— Mesdames, dit-il, je viens de passer sous la croisée des deux jeunes époux; devinez ce que j'ai vu?

Une curiosité muette l'interrogea vivement par son silence.

— J'ai vu une échelle de corde liée au balcon; nos deux chers enfants se sont enlevés.

— Enlevés! s'écria-t-on en chœur.

— Oui, enlevés! poursuivit le duc. A quoi servent les échelles de corde? Venez donc voir, mesdames; le trait est original; à la première nuit des noces! c'est neuf dans l'histoire de l'amour.

La compagnie courut follement, le duc en tête, sous

le balcon de la chambre nuptiale. La croisée était large ouverte, l'échelle pendait; toutes les voix crièrent : *Léontio! Léontio!* La comtesse de Las Vegas appela sa fille avec un accent d'inquiétude. Aucune voix ne répondit.

— Il faut monter, dit le comte, et frapper à la porte. On courut à l'escalier; la porte de la chambre fut heurtée d'abord avec ménagement, puis secouée avec fureur, puis enfoncée d'un coup de marteau. La chambre fut envahie; je ne vous dirai pas la scène d'effroi qui suivit. Les deux cadavres étaient étendus au grand jour. Les rayons jouaient avec la gorge nue de Stellina; la pauvre fille était déjà verdâtre; chemin faisant, le soleil s'amusait à la parcourir.

On avait emporté mourantes les deux mères; toutes les dames avaient quitté la chambre en poussant de longs cris d'horreur; les seigneurs Las Vegas et d'Ottayano trouvaient dans leur fermeté d'homme assez de courage pour contempler leurs enfants morts. Ils étaient auprès, debout, les bras croisés, des larmes aux yeux, muets, et s'interrogeant quelquefois l'un l'autre par un regard plein d'expression.

Tout à coup le duc d'Ottayano se pencha vivement sur un des cadavres en disant d'une voix sourde :

— Il y a quelque chose d'écrit à la pointe d'une aiguille; c'est indéchiffrable pour moi... Las Vegas, vous ne pleurez pas, lisez.

Ottayano lut ce mot : VENGÉ!

— Compris, dit froidement Las Vegas.

Ottayano secoua la tête et prononça d'une voix presque inintelligible les deux mots : *C'est lui!*

Puis l'écume jaillit des lèvres de Las Vegas, le sang gonfla les veines de ses tempes; il roidit fortement ses jambes sur le parquet et s'écria d'une voix sourde :

— Le misérable! il m'a mis en défaut hier! Un instant j'ai cru le reconnaître, un seul instant! Le fracas

de la journée m'a ôté la réflexion ! il y a vingt ans que je ne l'avais vu.

— Oui, vingt ans ! dit Ottayano... Je le croyais mort.

— Mais il faut nous venger, Ottayano, il le faut... Nous enverrons nos braves au couvent de Torre di Grecco... N'est-ce pas, Ottayano ?

— Inutile ! inutile ! le bandit n'est plus au couvent à l'heure qu'il est.

— Malédiction de Dieu ! il nous échappera ! il faut partir sur-le-champ, Ottayano... sur-le-champ... Il faut aller à Naples ; il faut aller raconter le crime au duc d'Arcos... C'est aux inquisitionnaires du vice-roi qu'il faut confier la recherche du brigand ; les sbires le trouveront, c'est sûr ; il aura quitté l'habit religieux... Il s'est jeté peut-être parmi les lazzaroni ; peut-être est-il en fuite sur la route de Salerne ou sur la route de Rome ; il faut que le vice-roi nous serve... Allons à Naples, Ottayano.

— A Naples ! Oui, demain, nous irons à Naples ; mais nous ne pouvons quitter nos femmes aujourd'hui.

— Ah ! oui, oui. Pauvres mères !

— Le duc de Matalone parlera pour nous au vice-roi ; il s'apprêtait à partir tantôt. Matalone nous servira ; demain nous le rejoindrons à la Villa-Royale.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Allons voir Matalone. Ces pauvres enfants !

Les deux malheureux pères quittèrent cette chambre funèbre à pas lents, et comme à regret ; en sortant, Las Vegas montra le lit nuptial à son ami ; des sourires affreux coururent sur leurs lèvres pâles et frissonnantes. Le lit était encore recouvert de sa magnifique étoffe aux franges flottantes de soie et d'or. Une odeur cadavérique courait déjà dans la chambre.

— Ils sont bien morts, dit Ottayano, et il ferma la porte, appela un de ses valets et le plaça sur l'escalier comme une sentinelle.

Ils se rendirent, chacun de son côté, auprès de leurs femmes; elles s'étaient mises au lit avec une fièvre ardente; elles paraissaient sourdes à toutes les consolations qu'on leur prodiguait, car le coup terrible était trop récent.

Le convoi funèbre eut lieu à midi. On porta les deux cadavres dans une petite chapelle, au milieu du bois; ils furent inhumés; un mois après cependant Las Vegas fit sculpter à Naples un beau tombeau de marbre blanc, qu'on adossa au mur extérieur de la chapelle; un prêtre le bénit; on exhuma les corps, et ce fut là qu'ils furent déposés. La porte de bronze du tombeau fut scellée; on y grava cette inscription :

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

La grande croisée et la porte de la chambre nuptiale furent murées; on avait jeté deux grands voiles noirs sur les portraits des jeunes époux. L'ameublement resta intact. On ne lava pas même la place où les cadavres furent trouvés gisants; une sueur corrosive, la sueur de la mort et du poison, avait dessiné, pour ainsi dire, la forme des deux corps sur le marbre.

Par ordre du duc d'Arcos on fit de sévères perquisitions dans la ville et la campagne pour découvrir le moine soupçonné du crime. Tout fut inutile. Il n'était plus retourné à son couvent, et le lieu qu'il avait choisi pour retraite fut un mystère pour les limiers du vice-roi.

Le souvenir de cette épouvantable nuit laissa dans le château une teinte lugubre, un nuage de consternation, que les jours, en s'écoulant, ne purent effacer. Seulement les deux mères, d'abord inconsolables, et décidées à subir le suicide du désespoir, se résignèrent

à vivre; la certitude d'une maternité nouvelle leur avait fait un devoir de se fortifier contre le souvenir d'un grand malheur accompli. Dix mois après, la comtesse de Las Vegas mit au monde une fille qu'elle fit nommer Stellina, et à quinze jours d'intervalle, son amie accoucha d'un nouveau Léontio. Une joie triste et peu confiante en l'avenir environna le berceau de ces nouveaux nés. Ottayano et Las Vegas avaient fait à tout le monde, même aux parents ou intimes, un secret de la grossesse de leurs épouses; la naissance des deux nouveaux enfants fut enveloppée du même mystère. Un prêtre fut introduit clandestinement et de nuit par Las Vegas auprès du berceau, et il les baptisa sans savoir de quels parents ils étaient nés. Les deux familles poussèrent à l'excès le scrupule des précautions, afin de dérober cette sorte de résurrection à l'invisible ennemi qui calculait si bien ses vengeances et savait attendre de longues années pour frapper plus à propos. Las Vegas et Ottayano, qu'une épouvantable catastrophe et les craintes vagues de l'avenir dégoûtaient de Naples, formaient le projet de passer en Espagne dès que les deux enfants seraient assez forts pour supporter le voyage. Les deux mères approuvaient fortement ce projet : elles avaient pris le château en horreur.

La fatalité n'avait qu'ébauché son œuvre contre les deux familles : lorsqu'elle met ses ongles de fer sur quelque victime, cette fatalité, elle la torture longtemps; enfin elle l'abandonne, mais écorchée vive; puis elle y revient pour ronger le squelette.

Or, voici ce qui arriva :

Le 10 juillet 1647, le quatrième jour du règne de Mazaniello, règne d'une semaine, le peuple se précipita au palais du duc de Matalone pour le massacrer; le duc s'était enfui. Son frère Joseph fut décapité à sa place, car il fallait un membre de cette famille à la vengeance du peuple. On avait appris que le duc avait

payé des gens pour assassiner Mazaniello, et c'était la cause de l'irritation. Les amis du duc de Matalone furent voués au même sort, comme complices; le comte de Las Vegas et d'Ottayano furent assaillis à Largo di Castello, massacrés et jetés à la mer. Un lazzarone, qui se faisait suivre d'une bande nombreuse et dévouée, avait commandé cette exécution; cet homme inconnu, mais si fidèlement obéi, comme tous ceux qui montrent dans les révoltes une intelligence supérieure, s'adressa aux lazzaroni, ses compagnons, et leur dit d'une voix calme et douce, voix qui contrastait avec la scène d'assassinat qu'il avait provoquée : « Mes amis, la mort de ces deux traîtres ne nous suffit point; il faut monter à leur château pour continuer notre vengeance; le duc de Matalone y a cherché un refuge. Il nous faut le sang de Matalone! Venez avec moi. »

Le lazzarone inconnu entraîna cette foule, ivre de sang, vers le château de Las Vegas. On n'y trouva que le concierge Stéphano. Ce domestique assista paisiblement à la dévastation de cette belle résidence. L'événement tragique des deux époux avait fait sur lui une si forte impression qu'il était réduit à un état d'imbécillité. Pendant qu'on ravageait, le lazzarone inconnu marcha droit au tombeau de la chapelle, il ouvrit la porte de bronze, il enleva les cadavres de Léontio et de Stellina, et du haut de la colline il les jeta aux oiseaux de proie qui volent dans la profonde vallée d'Ottayano. Ce luxe de vengeance parut lui faire plaisir; car sa figure rayonnait.

Les deux dames et leurs jeunes enfants auraient probablement été les victimes de ces forcenés et de leur chef mystérieux; mais la destinée leur réservait une autre chance.

Après l'assassinat de Las Vegas et d'Ottayano, le domestique qui les suivait (on le nommait Limerio) courut au château avec précipitation pour apprendre

aux deux veuves le sort de leurs infortunés maris, et les arracher d'une demeure où il présumait que les assassins se dirigeraient infailliblement.

Limerio se jeta aux genoux de la comtesse Las Vegas : — Sauvez-vous, sauvez-vous, dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre ; dans une heure la mort sera dans ce château.

D'autres serviteurs, arrivés de Naples, répandirent l'alarme, confirmèrent le double assassinat de Las Vegas et de son ami. Les deux malheureuses veuves tremblèrent pour leurs enfants. Il fut résolu qu'on abandonnerait sur-le-champ le château pour chercher un asile dans quelque ville du littoral de l'Italie.

Limerio était un marin de Procita ; il savait conduire une barque à la voile ; il était dévoué aux deux familles. Ce fut à lui que les épouses de Las Vegas et d'Ottayano se confièrent dans cette heure de désespoir. Elles amassèrent à la hâte leurs bijoux, leurs diamants, toutes leurs richesses portatives. Limerio déposa les deux enfants dans un berceau commun, et cette famille fugitive, composée de cinq personnes, le domestique compris, descendit la colline à travers les bois par un sentier détourné, jusqu'à la petite anse d'Ottayano, où était amarrée une vieille barque dépendante du château.

On mit à la voile : le vent était frais et favorable : on s'abandonna au vent. Aux approches de la nuit, le temps tourna à l'orage ; la mer, prodigieusement agitée, tourmentait les deux dames ; les enfants dormaient. Limerio, privé de boussole et ne connaissant pas les parages où la force du vent le poussait, manœuvrait pour ne pas être englouti et pour s'éloigner de la terre. A minuit, la tempête était si horrible qu'il parut impossible à Limerio de se sauver dans sa frêle embarcation.

Pour comble de malheur, une voie d'eau se déclara

soudainement, comme si le plancher de la barque eût été percé par une pointe de rocher, en glissant sur quelque récif à fleur d'eau. Les deux pauvres femmes poussèrent des cris d'effroi, et elles élevèrent sur leurs genoux le berceau de leurs enfants, tandis que l'infatigable Limerio rejetait hors de la barque l'eau qui entrait en abondance. Seul, il était trop faible pour lutter ainsi contre la tempête et la voie d'eau. Une lueur d'espoir se manifesta pourtant; le vent diminua sensiblement aux premières clartés de l'aube; la mer parut se remettre au calme; on apercevait confusément à l'horizon les lignes sombres de la côte; mais la barque, qui depuis la veille avait été emportée par le vent avec une merveilleuse rapidité, n'avançait plus que fort lentement, car le volume d'eau qui l'envahissait était un fardeau bien lourd, que tous les efforts de Limerio ne pouvaient alléger.

— Nous sommes perdues! s'écria la comtesse de Las Vegas en jetant un regard d'effroi sur le berceau.

Limerio garda le silence.

L'eau montait toujours par la voie ouverte; elle était presque au niveau des deux banquettes. La côte se dessinait légèrement et bien loin.

— Qui dois-je sauver? s'écria Limerio.

— Sauvez nos enfants, répondirent les mères.

— Priez la sainte Vierge pour nous trois, dit Limerio.

Et il prit le berceau, que la voie d'eau atteignait déjà; il le déposa sur la mer tout à fait calme, le dirigeant d'une main et nageant de l'autre.

La barque était submergée. Limerio tourna la tête un moment et ne vit plus que la flamme verte de l'antenne.

Limerio nagea trois heures avant de toucher la côte; il avait maintenu le berceau dans un parfait équilibre. Les enfants, que leurs mères avaient allaités sur la

barque pour la dernière fois, s'étaient rendormis sur leur lit flottant. Limerio, épuisé de fatigue et frissonnant de fièvre, venait enfin de les déposer sur la côte d'Ostie, presque aux portes d'un couvent de religieuses clairistes.

Deux frères quêteurs s'emparèrent du berceau et donnèrent des secours à Limerio agonisant. Une hospitalité généreuse lui fut donnée dans une petite maison de campagne qui dépendait du couvent.

Par devoir ou par curiosité, le podestat vint, quelques heures après, faire son enquête sur le naufrage. Limerio était au lit. L'homme de loi l'accabla de questions. L'honnête serviteur répondit d'abord avec vérité aux questions qu'il jugeait insignifiantes. Ainsi il déclina son nom et ceux de Stellina et de Léontio; puis, craignant de compromettre l'avenir de ces deux enfants, que de terribles ennemis avaient sans doute intérêt à détruire, il improvisa une fable; il dit qu'il était un pêcheur de Civita-Vecchia, que, la nuit dernière, il avait recueilli dans sa barque, d'un vaisseau naufragé, ces deux enfants avec leurs mères. Les détails qu'il donna ensuite étaient véritables, ceux même qu'on a lus.

Le podestat promit d'écrire, le jour même, au cardinal Albrucci pour l'instruire du dévouement évangélique de Limerio et solliciter une récompense; mais le pauvre serviteur se débattait déjà sous les premières atteintes d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Trois jours d'émotions et d'intolérables fatigues lui avaient porté un coup de mort. Il ne se releva plus du lit hospitalier où le quêteur de Sainte-Claire l'avait déposé tout tremblant de l'humidité des vagues. Limerio mourut dans un accès de délire, où il révéla d'étranges choses, des choses qui furent bien mystérieuses à ceux qui les entendirent. A travers l'incohérence des songes récités par Limerio agonisant, se

glissait souvent quelque incident vrai des tragiques histoires du château de Las Vegas.

Les deux enfants, la jeune Stellina, le jeune Léontio, furent placés par les frères quêteurs sous la protection du couvent.

III

A ROME.

Le 2 novembre 1666, un jeune artiste dessinait un mélancolique paysage de ruines, au milieu des Thermes d'Antonin; auprès de lui, une jeune fille blonde, assise sur un chapiteau, travaillait à un ouvrage de broderie. Ils paraissaient de même âge l'un et l'autre : dix-huit ans environ. Leur costume n'annonçait pas l'aisance : ils étaient tout entiers à leurs travaux, comme si leur pain du jour en eût dépendu.

Une cloche sonna lentement au campanille de l'église des saints Nérée et Achilée.

Le jeune homme tressaillit et laissa tomber son crayon.

— Cette cloche m'a fait peur, dit-il d'une voix sourde. Stellina, est-ce déjà l'*Angelus* du soir ?

— Non, mon frère, ce sont les derniers glas de la fête des Morts. Nous n'avons pas récité un seul *Miserere*.

— En quelle intention l'aurions-nous récité, ma sœur? dit le jeune homme avec un sourire triste.

— Pour les pauvres âmes du purgatoire.

— Tu as raison, Stellina. Si les âmes de notre père et de notre mère sont en souffrance, tu les aurais soulagées peut-être avec tes prières, toi, Stellina, toi si pure, si angélique ! Écoute, ma sœur, il me semble que nous perdons nos habitudes pieuses, nos pratiques

dévotes, à mesure que nous avançons en âge. Il y a trois ans que nous avons quitté cette bonne maison hospitalière de Sainte-Claire, où nous avons été élevés si chrétiennement : et cela me fait peur à penser combien depuis nous avons pris de goûts mondains, moi surtout, ma sœur, moi; car tu ne fais, toi, que ma volonté. Tes vertus t'appartiennent, tes fautes sont à moi. Aujourd'hui, par exemple, n'est-ce pas un crime devant Dieu et les hommes d'avoir laissé passer la fête sans avoir récité les sept Psaumes dans quelque coin d'église? On dirait que nous sommes conduits par un esprit malin.

La jeune fille se rapprocha vivement de son frère avec une convulsion nerveuse, et ses grands yeux noirs se détachèrent d'une manière effrayante sur la pâleur de son visage.

— Allons à l'église, dit-elle, j'ai besoin de prier. Viens, mon frère, quittons ces ruines, elles sont trop tristes pour nous.

Léontio écoutait sa sœur, les yeux attachés sur elle : il semblait que cette voix, pleine de notes mélodieuses, l'arrachait momentanément à quelque pensée habituelle d'horrible mélancolie. Stellina ne parlait plus, et Léontio la regardait encore de l'air d'un homme qui écoute. Aux paroles de Stellina avait succédé un étrange silence; le vent d'automne tourmentait la forêt de lichen et de lierre incrustée sur les colossales voûtes des thermes; et à chaque secousse du vent dans les plantes pariétaires, il en tombait une grêle de mosaïques. Par intervalles, revenait un calme de désolation : le ciel se plombait de nuages dans toute l'étendue de la voie Appia. Depuis le pied du Palatin jusqu'au tombeau de la fille de Crassus, on ne distinguait pas un seul être vivant. Cet immense désert ressemblait au cimetière de quelque monde où l'on aurait bouleversé les cyprès et les tombeaux.

Ce deuil incomparable qui attriste cette partie de la campagne de Rome agissait sans doute sur l'imagination nerveuse de Léontio; il s'abandonnait avec une sorte de joie à l'impression désolante du paysage; il se prenait subitement de dégoût pour le dessin qu'il avait commencé et cherchait dans la plaine quelque point de vue nouveau : c'était tantôt la ligne triomphale et brisée des aquéducs, tantôt la muraille noire et crénelée de la vieille enceinte aurélienne, ou bien un tronçon de colonne granitique, ornement du vestibule des thermes, aujourd'hui gisant sur un lit de violettes, de marguerites blanches et de gazon. Stellina ne brodait plus : elle était immobile, les yeux fixes et sans regard déterminé : on aurait cru voir la statue de la Pudeur exhumée des ruines. La cloche de l'église voisine sonna une seconde fois, et la jeune fille se leva vivement, comme si elle s'arrachait d'un rêve pénible.

— Viens, mon frère, viens, murmura-t-elle tout bas, allons prier.

Léontio reprit son manteau brun et usé; il jeta sur les épaules de Stellina une mantille rouge, et il se dirigea lentement vers la porte des thermes. La vieille femme qui leur ouvrit cette porte secoua tristement la tête en les voyant passer, et les recommanda, dans une courte prière, à la sainte Vierge. Ils étaient livides et convulsifs comme des agonisants.

Les portes de l'église se fermaient quand ils parurent devant le porche. Léontio put distinguer encore les treize cierges de cire jaune qui brûlaient autour d'un catafalque noir semé de larmes blanches.

— Vous arrivez trop tard, lui dit le sacristain, on vient de faire la dernière absoute.

Léontio glissa une petite pièce d'argent dans la main du sacristain.

— C'est pour une messe de morts, dit-il.

Le sacristain ouvrit un registre déposé sur une petite table à l'entrée de l'église.

— En quelle intention faut-il célébrer cette messe? demanda-t-il à Léontio.

— Pour les âmes de notre père et de notre mère.

— Quels noms faut-il écrire?

Léontio ne répondit pas.

— Les noms de votre père et de votre mère, poursuivit le sacristain; les noms de baptême seulement. Le prêtre les prononce au *Memento*... Vous les avez oubliés?

— Oui, répondit Léontio avec un soupir étouffé. Stellina s'appuyait sur une des petites colonnes du porche et pleurait.

— Pauvres enfants, dit le sacristain, que les patrons de notre église intercèdent pour vous! Nous vous dirons une messe de morts.

Et il offrit de l'eau bénite à Léontio et ferma la porte de l'église.

Léontio se serra étroitement dans son manteau, fit signe à Stellina de le suivre, et s'avança d'un pas rapide sur la voie Appienne.

Ils laissèrent à gauche la masure lépreuse qui recouvre les tombeaux des Scipions, et plus loin cette campagne inculte où s'étend l'immense ellipse de ruines qui furent le cirque de Caracalla, et ils arrivèrent aux limites de Rome aurélienne, au pied de cette tour tumulaire qui a éternisé le plus grand deuil paternel dont la ville de Rome ait été témoin.

Le jour baissait en tournant à l'orage; le vent d'est s'engouffrait dans la tour de Cécilia Métella et la remplissait d'une harmonie lugubre comme la mélopée des funérailles antiques; les touffes larges et profondes du lierre éternel qui domine le tombeau comme une couronne de deuil laissaient tomber des plaintes à chaque rafale. Parfois on aurait dit que toutes les têtes

saillantes de taureaux incrustées sur la frise mugissaient comme les grandes victimes de Clitumne devant la hache du sacrificateur. Le vent qui tonnait sur cette campagne en se heurtant aux ruines avait toutes les paroles, toutes les voix, tous les cris de la désolation : chaque ruine lui donnait sa pensée. Ce vent jaillissait en mille coups de foudre de toutes les arches des aquéducs, de tous les portiques du cirque d'Antonin ; il courait sur la voie Appia et creusait les dalles avec un bruit de chariots ; il se brisait dans les créneaux des murailles aurélienne en imitant les clameurs des barbares de Théodoric : pas un éclat de ce vent solennel qui ne rappelât une grande chose éteinte, une chute de colosse, une lamentation de l'univers.

Léontio s'abandonnait avec ivresse aux embrassements de cette puissance invisible de l'air qui lui parlait une langue si bien comprise de son cœur.

— Ah ! on respire ici, n'est-ce pas, ma sœur ? On ne souffre pas seul ici, on souffre avec tout ce qui a souffert ; on pleure avec tout ce qui a pleuré. Oh ! comme ce deuil est large ! toutes les larmes qui ont coulé ici, tenues par Dieu en réserve, changeraient la voie Appienne en torrent. Je puis sourire enfin, cela me donne un peu de joie.

Et il se mit à examiner avec attention la tour sépulcrale de Cécilia Métella. En ce moment, des feuilles de lierre arrachées par le vent tombaient à flots comme des larmes sur la touchante inscription du tombeau.

— Pauvre fille ! et surtout pauvre père ! dit Léontio ; qu'elle doit avoir été grande, la douleur qui s'est exprimée avec tant de simplicité !

CÆCILIÆ Q. CRETICI. F. METELLÆ CRASSI.

Rien de plus ! et combien de générations se sont

attendries là-devant!.. Écoute, Stellina, on est bien ici, n'est-ce pas? Ce tombeau est vide, choisissons-le pour notre maison.

— Avec toi, mon frère, un tombeau est un palais.

— Bonne sœur! j'ai pris Rome en dégoût; personne ne me ressemble dans cette ville; je suis là, dans la rue Saint-Théodore, comme un homme venu de l'autre monde; les petits enfants ont peur de moi, quand je les regarde; notre voisinage est mauvais; ailleurs il ne vaudrait guère mieux : tous les quartiers de Rome se ressemblent; on n'y voit partout que des femmes folles de leurs corps, et ma sœur ne doit vivre que dans une atmosphère d'anges, ou bien loin des hommes.

— O mon frère, dit Stellina avec une voix si touchante et qui ressemblait si peu à une voix humaine qu'on aurait cru entendre sortir du sépulcre la plainte de l'ombre de Cécilia, ô mon frère, je ne vis que par toi; je ne vois que toi dans le monde; je n'entends rien de ce qui se dit autour de nous; ta parole est la seule qui aille à mon oreille; mon horizon est la bordure de ton manteau; si je prie Dieu, c'est parce que tu le pries; si je travaille, c'est pour t'imiter; si je marche, c'est pour suivre tes pas. Je suis bien triste, Léontio : eh bien! si je te voyais rire, je rirais. Mon corps n'est que l'ombre du tien; ma vie est un reflet de ta vie. Quand je prononce ton nom, je voudrais que les syllabes de ce nom fussent éternelles, tant je les savoure avec plaisir; je t'appelle mon frère, parce que je ne crois pas qu'il y ait un nom plus doux; si tu en sais un plus doux, apprends-le-moi. Je n'ai jamais regardé en face d'autre visage que le tien, je ne soupçonne l'existence d'autres créatures humaines que par le bruit qu'elles font en passant auprès de nous. O mon frère, qu'as-tu besoin de me demander des conseils! Veux-tu vivre, je vivrai; veux-tu mourir, je meurs;

maison ou tombeau, tout me sera le ciel sur la terre, pourvu que j'entende ta voix bien près de ma voix.

— Ange de Dieu, céleste enfant, dit Léontio exalté, oh! je t'embrasserais avec délices, si les caresses, même fraternelles, étaient permises devant un tombeau! Non, non, tu ne sais pas combien j'ai besoin du baume de ta parole, car j'ai des chagrins, j'ai des douleurs que nul homme ne connaît et qui font mon visage pâle, qui glacent ma langue, qui brûlent la racine de mes cheveux; des douleurs si incompréhensibles que parfois je me secoue avec violence comme pour m'arracher d'un rêve étouffant; car de pareils tisons de cerveau ne tombent que dans les rêves des mauvais sommeils. Un jour, j'avais fait un ami; tu ne sais pas ce que c'est qu'un ami... C'est un homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres hommes : je me promenais avec lui sur la place solaire de l'Arc des Orfévres, tout près de notre maison; oh! comme je souffrais ce soir-là! Je voulus m'épancher; je lui contai mes peines, il ne me comprit pas, je m'efforçai de lui expliquer la nature étrange de ces idées qui me bouleversaient; eh bien! sais-tu ce que fit cet ami? il éclata de rire et me traita de fou. Oh! je ne tuerai jamais personne, car cet ami est sorti vivant de mes mains! il vit, ce grand sage! il vit, il est heureux, ou fait semblant de l'être; il se promène habillé de velours et la main sur un pommeau d'épée, tous les dimanches après vêpres, devant Saint-Théodore; il fait des sonnets sur les beaux yeux des dames; il dîne tous les jours chez un cardinal, il passe la mauvaise saison à Villa Pamphili... Que Dieu lui donne une heureuse fin! il mourra sans s'être douté un instant qu'il a vécu. Moi, je suis ravi de lui avoir infligé la vie; je l'aurais mis trop à l'aise en le tuant. Depuis, j'ai gardé mes secrets, c'est un saint

trésor qui est en moi ; crois-tu que je doive le confier à ma sœur ?

Stellina serra les mains de son frère et se recueillit pour écouter.

Léontio fit courir ses doigts dans les touffes noires et bouclées de ses cheveux et appuya vivement sa large main brune contre son front ; ses yeux noirs se mouillèrent de quelques larmes. A l'agitation de sa poitrine nue, il était aisé de voir qu'un grand effort se faisait en lui et qu'il éprouvait une peine insurmontable à traduire avec la parole ce qu'il avait pensé tant de fois ; enfin il parla.

— Ce ne sont pas des douleurs ordinaires que je vais te conter, ma sœur. Nous ne devons avoir, nous, que des maux de prédilection ; ne sommes-nous pas les bien-aimés du malheur ? Notre vie ressemble-t-elle à une autre vie ? Nous ne savons ni ce que nous avons été, ni ce que nous sommes. Bien bas placés dans les différentes espèces d'hommes, il y a pourtant au fond de nous une fierté naturelle qui dément notre abjecte condition ; nous sommes pauvres, non pas comme ces malheureux qui font espalier de haillons sur la place Montanara, c'est un autre genre de misère que la nôtre ; nos mains droites ne se sont jamais allongées devant la porte d'un cardinal ; nos bouches n'ont jamais murmuré cette psalmodie dolente qui fait violence à l'aumône ou provoque le refus. Nous mangeons du travail de nos mains, mais notre travail est mal payé. J'ai longtemps cherché dans Rome un être vivant qui laissât supposer dans son regard et par son extérieur quelque ressemblance de position avec la mienne : j'ai vu bien des misérables, mais ils m'ont paru tous résignés, tous prenant leur indigence en gaieté, comme chose due ; ce que je n'ai jamais remarqué sur les visages souffrants, c'est une de ces contractions rapides, un de ces coups d'œil vers le ciel, qui partent

du cœur comme une accusation contre Dieu. Si j'avais surpris une seule fois un homme en peine flagrante, en conviction de malheur, je lui aurais tendu la main; il m'aurait compris, nous nous serions associés pour faire notre vie avec moins de poids sur le cœur. Un jour, je vis à la grille de l'église de Saint-Georges un homme assis qui pleurait; il faut se méfier des pleurs, ce n'est bien souvent que de l'eau pure; je demandai avec intérêt à cet homme le motif de son désespoir : il avait perdu son enfant. Perdre un enfant, c'est une douleur de la vie, douleur admise dans la langue humaine, douleur classée et qui a un nom; aussi la marche à suivre est toute simple pour se débarrasser de ces douleurs-là; elles ont leurs phases, leur progression, leur décroissement. Le lendemain, je rencontrai devant Saint-Paul ce père désolé : il ne pleurait plus; au carnaval, je le revis, il courait avec les masques en habit d'arlequin. J'ai donc reconnu que mon être s'isolait complétement des autres êtres, que mes chagrins n'avaient pas de mot qui les traduisit aux hommes, que dans cette grande ville qui a tant gémi, dans cette ville rongée jusqu'au squelette par toutes les plaies de l'univers, dans cette Rome toute lézardée à force de convulsions, jamais un habitant ne me comprendrait, et qu'il était inutile de me mêler au vulgaire pour échanger des mots et des sons qui ne seraient jamais dans le sens de l'idée qui m'absorbe tout entier. Ainsi je me suis réfugié dans ma solitude : j'ai quelquefois ressenti un mouvement de fierté en pensant que j'avais inventé une souffrance, que j'avais créé un malheur. Qui suis-je donc?

Ce que je suis! oh! assieds-toi, assieds-toi, Stellina, là, sur cette frise; les ruines sont nos fauteuils, à nous...

Ce que je suis! oh! si tu pouvais parler en ce moment, ombre de jeune fille qui voltige autour de

nous! ce que je suis, Stellina! un homme comme un autre homme? impossible! je ne me suis jamais assis à leurs banquets; je n'ai jamais fait de libation avec eux, je ne connais ni leurs théâtres, ni leurs jeux, ni leurs plaisirs, ni leurs douleurs, ni leur folle confiance, ni leur désespoir. La ville qu'ils habitent m'étouffe comme une prison. Je me suis retiré à la lisière, là où commence le grand chemin des tombeaux. Là, je me sens dans mon domaine; j'aime les tombeaux, non point ceux où le ver a quelque chose encore à faire, mais les tombeaux qui sont eux-mêmes devenus squelettes; et, gloire soit à Rome, ce luxe funéraire ne lui manque pas! Ville désolée qui porte partout les insignes du néant, qui s'appuie d'un côté sur le tombeau d'Adrien, de l'autre sur cette tour de Cécilia, comme une vieille reine débauchée sur deux favoris. Oui, j'aime les tombeaux comme on aime sa maison natale; je les aime, non parce que je dois y rentrer un jour, mais...

— Mon frère! s'écria Stellina.

— Parce qu'il me semble que j'en suis sorti!

Stellina s'était jetée dans les bras de Léontio en disant d'une voix sourde : j'avais deviné! Le jeune homme la serrait sur sa poitrine, baisait sa bouche, son front, ses cheveux, avec un délire qui n'avait rien de fraternel. Des paroles s'échangeaient entre eux; mais la tempête les couvrait de sa voix. Une nuit horrible était déjà tombée. Quelques rares éclairs illuminaient par intervalles la tour de Cécilia et la ligne de remparts; tout le reste de la campagne gardait alors une teinte livide. La cloche de Saint-Paul sonnait l'office du soir, et les sons portés par le vent semblaient tourbillonner dans la tour vide, comme si ses pierres eussent été d'airain. Les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés : un éclair éblouissant les fit tressaillir; Léontio se leva vivement, car il lui

sembla un instant que la sainteté de leur entretien était violée; l'éclair vif et large avait illuminé les bas-reliefs de marbre : des figures de femmes éplorées, de suppliants, de sacrificateurs, s'étaient animées à la lueur du météore, et l'on eût dit qu'un cortége de funérailles s'avançait vers le tombeau.

— Tu le vois, s'écria Léontio, les mains vers le ciel, tu le vois, Stellina; l'enfer est irrité contre moi; j'ai violé mon secret; j'ai trahi une confidence de la tombe, et... j'ai plus fait que cela!.. J'ai eu une idée!.. une idée affreuse! Oh! l'excès du malheur nous conseille quelquefois la consolation du crime! Stellina, j'allais oublier que tu étais... Viens, viens, ma sœur, ma sœur, ma bonne sœur! Viens, rapprochons-nous des demeures de l'homme; viens, ce lieu est maudit!

Ils descendirent le petit tertre de gazon sur lequel est bâtie la tour; Léontio tenait la jeune fille par la main, et il lui disait, en marchant sur la voie Appienne :

— Cette idée épouvantable que je ne suis pas né comme un autre homme, que ma vie me vient de la tombe, que j'appartiens à une classe d'êtres intermédiaires entre l'homme et le démon, cette idée de désespoir me reste là, fixée au front, et domine toutes mes autres idées. La nuit, je fais des rêves affreux, des rêves qui troublent bien souvent ton sommeil, ma pauvre sœur, car souvent je t'ai trouvée au chevet de mon lit, la lampe rallumée et ta belle figure toute luisante de sueur; tu devais avoir entendu ces épouvantables mugissements qui me réveillent moi-même lorsque je me sens étouffé par mon rêve habituel. Il me semble alors que je suis inhumé bien profondément, cloué dans une bière, enveloppé à l'étroit de langes comme une momie; je respire une odeur d'herbes grasses, de suaire, de cierges éteints; je sens se glisser sur ma poitrine, à travers les langes, quelque chose de rampant et de glacé qui me pique comme la

pointe d'une épée; j'entends bien au-dessus pleurer le vent, dans de hautes herbes, avec des chants d'église, et des coups de bêche sur des fosses. Une teinte blafarde tombe autour de moi comme un éclair d'orage qui ne s'évapore pas. Oh! ce que je vois alors est si affreux qu'aucune langue n'a de mots pour le dire, aucune oreille assez de force pour l'écouter. Je roidis mes bras pour rompre mon étroit suaire; je m'épuise à prendre de l'élan pour me lever; mais j'ai comme un carcan de fer aux pieds et au cou, et quand, à force de convulsions, je parviens à faire un mouvement, mon front se brise contre une voûte plate et gluante sous laquelle je suis écrasé. Et j'ai le sentiment de mon existence, je me rends raison de mon état, j'éprouve la faim, je brûle de soif; je contracte mes lèvres pour tâcher de saisir quelques racines terreuses qui pendent, pour humecter ma langue en feu à l'humidité de la voûte. Je ne saisis rien; je m'efforce à pleurer afin de boire mes larmes, mon œil reste sec. Je m'essaie à la résignation, mais je n'arrive qu'au désespoir. C'est par une violente crise de désespoir que je me délivre; tout mon cœur se roidit. Après bien des râles et des sanglots étouffés, un cri sort de ma poitrine et me réveille, et il me faut du temps encore pour me convaincre que l'horrible rêve est fini. Que me veut donc ce rêve? Quel pacte ai-je fait avec lui? C'est ce rêve familier qui m'a fait prendre en horreur la seule consolation offerte par le ciel au malheur, le sommeil. N'est-ce pas injuste, qu'après une journée désolante, on retrouve dans le remède du sommeil des mensonges plus déchirants que les maux réels? Mais qui a donc fait ce monde? Oh! cela me pousserait au blasphème!

— Mon frère! mon frère! s'écria Stellina tout en pleurs, calme-toi, ne parle plus; ta main brûle, tu es malade...

— Non, non, je veux tout te dire ce soir, tout; apres je ne parlerai plus de moi... Écoute, écoute encore, et surtout tâche de me comprendre; je te demande plus que de l'intelligence; je veux de la divination. Nous sommes du même sang; notre organisation, à coup sûr, est la même; tu vas me dire si tu me comprends.

Souvent, dans ma vie, il m'est arrivé, toi étant assise à côté de moi, ou moi te donnant le bras en nous promenant, il m'est arrivé d'être bouleversé par une pensée singulière : dans la position relative des objets extérieurs à nous, dans la combinaison accidentelle de nos mouvements, de nos gestes, de nos regards, sous tel aspect du ciel, telle forme de nuages, telle ondulation de montagnes, telle couleur du jour, je crois soudainement me rappeler qu'à une époque inconnue de ma vie, les mêmes choses, les mêmes aspects, les mêmes sensations m'ont été offerts, sans qu'il y manquât un seul accident. Alors il m'est donné de voir mon souvenir en tableau réel. Il est vrai que cette impression est fugitive, qu'à peine reçue elle s'évapore : mais l'ébranlement qui la suit est si fort que je ne puis me croire victime d'une illusion, et d'ailleurs peu de jours s'écoulent sans que cette secousse d'imagination ne soit renouvelée. Tu te rappelles la noce du seigneur Corsini, tu sais que je cédai à ta curiosité, et en descendant des vêpres de San-Pietro in Montorio, nous entrâmes dans le jardin du noble époux pour voir la fête...

— Oui, oui, je me souviens de ce jour, dit Stellina. Oh! que tu étais pâle en rentrant le soir à la maison!

— Tu vas voir, ma sœur. Le jardin Corsini était illuminé; la nuit était belle et embaumée de citronniers; les pins chantaient sur le flanc du Janicule; il y avait du plaisir et du bonheur dans l'air; je croyais habiter un autre monde. Nous nous promenions sous une treille et à l'écart de la foule; nous nous

efforcions d'être heureux, à bien peu de frais, avec les parfums de la colline, la musique lointaine de la noce et le doux bruit des cascades. Je n'étais jamais entré dans le jardin Corsini, je n'avais jamais vu de ce côté ni Rome, ni le Janicule, ni les touffes de pins, ni les allées de citronniers. Eh bien! il se passa tout à coup dans l'air, dans le jardin, dans les reflets des lumières du bal sur la terrasse de marbre, dans l'accord de la musique, du chant et des eaux, il se passa quelque chose de mystérieux souvenir qui me cloua par les pieds sur le gazon où je marchais. Je te regardai, et tes yeux étaient dans les miens; c'est la seconde fois de ta vie que j'ai vu ainsi ta figure, doucement penchée en arrière, comme pour attendre un baiser d'époux; c'est la seconde fois que nous nous sommes arrêtés ainsi tous deux, quand les étoiles luisaient, quand les citronniers embaumaient l'air, quand on dansait sur le marbre, quand les vitres d'un palais renvoyaient le feu des lustres sur l'écorce des pins, quand une volupté irritante s'exhalait des robes de la femme, quand le cœur fondait l'amour, et qu'un mystère de passion langoureuse se révélait dans toutes les voix de la nuit. C'est la seconde fois, Stellina, que j'ai vu ce tableau, ou, pour mieux dire, je ne l'ai pas vu, je l'ai revu... Mais la première! la première! Oh! voilà l'abîme... Mais, bien sûr, ce n'est pas dans ma vie d'aujourd'hui, dans ma vie de mes dix-huit ans!

Ma sœur, ces pensées, ce délire, cette fièvre, ces révélations, tout cela me tue; c'est de la folie peut-être, et je suis assez raisonnable quelquefois pour le croire; mais, folie ou non, que m'importe, si une pareille maladie est mortelle! ne crois pas, au moins, que je redoute la mort; la mort sera peut-être le commencement de ma vie! Je me regarde comme un homme qui se serait fait une habitude de mourir.

Mais je ne suis pas seul, ma pauvre enfant! je veux vivre, puisqu'on appelle vivre ce que je fais; je veux pourvoir à tes besoins, comme un père, ma bonne sœur! Tu as besoin de moi, eh bien! Stellina, je me guérirai. C'est l'air de Rome qui m'empoisonne; rien de plus triste que la douleur de cette ville, si ce n'est sa gaieté. Moi, si impressionnable aux objets extérieurs, j'ai besoin, sans doute, de vivre sous un ciel plus riant, dans quelque résidence gaie et radieuse, comme on en trouve tant sur les bords de la mer. Il me faut la mer; on dit qu'à Naples elle est bleue et belle à rafraîchir le sang d'un damné; allons à Naples; j'ai idée que nous serons heureux dans quelque cabane d'Ischia, sous quelque treille du Pausilippe. Demain j'irai voir Salvator Rosa, le Napolitain; il aime les artistes ou paraît les aimer; je lui demanderai des conseils, il m'en donnera, cela coûte si peu. Le trajet est court; notre voyage sera bientôt arrangé. Y consens-tu, ma sœur? veux-tu aller à Naples?

Stellina embrassa Léontio.

— Nous partirons! dit Léontio : c'est Dieu, sans doute, qui m'inspire ce projet.

Ils étaient arrivés devant la porte de leur maison. C'était une rue bien solitaire; toutes les lumières étaient déjà éteintes dans le quartier; on ne distinguait que la lueur d'une lampe à travers les vitraux de Saint-Théodore; on n'entendait que le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue, sur la lisière du Campo-Vaccino.

IV.

SALVATOR ROSA.

Par une triste matinée d'automne, Léontio sortit de la rue Saint-Théodore et traversa le Tibre dans une de ces petites barques qui étaient amarrées aux colonnes du temple de Vesta. Il gravit lentement le mont Janicule, et, parvenu au sommet, il entra dans l'église San-Pietro in Montorio pour entendre la messe. Le pauvre jeune homme, exilé du monde, aimait à se réfugier en Dieu; il s'agenouilla devant le tableau de la Transfiguration, de Raphaël, et le radieux chef-d'œuvre lui donna un peu de ce calme, un peu de cette sérénité douce que les beaux-arts portent avec eux. Léontio se comparait au jeune *possédé* du tableau, à cet enfant livide et torturé par l'esprit malin, et il levait ses yeux au sommet de la montagne pour rafraîchir son visage à cette resplendissante atmosphère où flottent les élus du Seigneur, à ce nuage céleste et limpide, doux à l'œil comme le crépuscule du ciel. Il sortit de l'église et s'assit sur une pierre de la plate-forme : il se sentait serein et léger, comme s'il était descendu du Thabor. La ville éternelle qui s'étendait sous-lui avait emprunté au soleil levant une teinte jaune comme les feuilles tombées, teinte d'harmonieuse mélancolie, qui n'avait rien de lugubre, la seule peut-être qui soit supportable aux yeux de l'homme tourmenté; car elle n'a pas les rayons éblouissants et ironiques du bonheur, ni la sombre désolation qui conseille le désespoir.

Léontio était sur le point de renoncer à sa visite. Cette Rome, dont il avait tant médit la veille, lui ap-

paraissait aujourd'hui avec cette majesté tranquille dont le parfum est une consolation. Elle avait bien souffert, cette reine des reines, cette Rome consulaire, cette Rome impériale, et pas une plainte ne s'élevait de son sein tout mutilé. Cité païenne ou sainte, ointe d'eau lustrale ou d'eau bénite, elle montrait la double palme du stoïcisme et du martyre. Qu'elle était belle ainsi, vue du Janicule, cette consolatrice des affligés! Toujours en deuil comme Rachel et Niobé, toujours inconsolable, parce qu'ils sont morts, ses glorieux enfants, qui furent plus nombreux que les étoiles du ciel; et pourtant quelle magnifique tolérance au cœur de la cité meurtrie! Des mains chrétiennes ont prêté secours aux murailles croulantes du Colysée; les fils des martyrs ont replacé pieusement au Capitole la statue du dieu, rougie encore du sang de leurs pères. Une main pacifique protége la pyramide de Caïus Sextius et les catacombes voisines de Saint-Sébastien. Les ombres des consuls s'entretiennent avec les ombres des saints; les colonnes triomphales fraternisent avec les clochers, les obélisques avec les dômes, les louves nourricières avec la croix. Léontio, à la veille de quitter Rome, s'avoua qu'il aimait cette ville; il reconnut que toute plainte, tout malheur, d'imagination surtout, devait se taire et se résigner devant la capitale des ruines, la souveraine des tombeaux. Il avait déjà fait quelques pas pour descendre du Janicule, lorsqu'il s'arrêta brusquement devant le regard d'un inconnu assis sous l'*Acqua Paola*.

C'était un homme vêtu magnifiquement; ses doigts étincelaient de rubis et d'émeraudes; la soie, le velours, la dentelle, les pierreries, se combinaient sur sa personne avec un véritable goût d'artiste; il portait une épée au fourreau de vermeil. Sa tête était plus remarquable encore que son costume de prince. Il y avait des muscles sur son visage pour tout ex-

primer; ses yeux flamboyaient de génie; ses lèvres avaient la contraction dédaigneuse de l'ironie perpétuelle; sa couronne de cheveux noirs donnait à sa physionomie un caractère sombre et menaçant.

— Vous paraissez bien triste, jeune homme, dit l'inconnu à Léontio; avez-vous perdu votre maîtresse?

Cette demande fut faite d'un ton si vif, si leste et avec un organe si impératif, que Léontio se crut obligé de répondre.

— Seigneur, dit-il, je vous remercie de l'intérêt obligeant que vous me portez sans me connaître. Malheureusement je n'ai rien à répondre à Votre Excellence.

— Mon ami, dit vivement l'inconnu, je ne suis pas noble et ne me soucie point de l'être; je suis ton égal; parle-moi sans crainte ni réserve : as-tu besoin d'un service? veux-tu de l'argent? Ta figure me plaît; tu as dans l'œil le feu de l'artiste; ta joue est pâle, non de souffrance, car tu es fort, mais de *pensée*, car tu es nerveux. Confie-toi à moi; voyons, parle : je veux t'obliger.

— Mais à qui suis-je redevable de tant de bonté gracieuse?

— T'ai-je demandé ton nom pour te rendre un service? pourquoi me demandes-tu le mien? Mais je respecte ton scrupule; tu dois être candide et bon. Je suis Salvator Rosa. Maintenant acceptes-tu mes offres?

A ce nom, Léontio s'inclina de respect.

— Maître, dit-il avec émotion, c'est Dieu sans doute qui m'a conduit par la main devant vous : Je vous cherchais. Je sais que vous êtes obligeant pour les artistes. Je suis peintre par goût et par métier; ma sœur et moi nous vivons du pinceau; je travaille pour le seigneur Corsini, dont on voit d'ici le palais. Un besoin de voyage se fait sentir en moi. Rome est la seule ville que je connaisse; car je ne compte pas Ostie, où

je suis né, si je suis né quelque part. Je veux voir Naples et la mer; c'est plus qu'un désir : c'est un besoin. Mon existence, qui appartient à ma sœur, est peut-être attachée à ce voyage. Vous, maître, qui êtes Napolitain, vous me donnerez des conseils et des instructions : c'est tout ce que je réclame de votre bonté. J'ai de l'argent assez pour vivre, si c'est vivre, ce que je fais.

Salvator Rosa regardait fixement Léontio sans lui répondre, et Léontio, en attendant la réponse, écrivait le nom de Stellina, du bout du doigt, sur la nappe d'eau claire et unie de la fontaine de Paul. Salvator ne cessait de considérer le visage de Léontio que pour lever ses yeux au ciel, comme pour se rendre compte d'un souvenir confus.

— Quel est ton nom? lui demanda-t-il d'un air soucieux.

— Léontio. (*Et il sourit.*)

— Léontio! Oui, je crois que c'est bien cela. Mais il y a tant de Léontio! Et ton nom de famille?

(*Après un soupir.*) — Toujours Léontio.

— Où demeures-tu à Rome?

— Rue Saint-Théodore, vis-à-vis l'église.

— Te souviens-tu de m'avoir vu, Léontio, avant cette rencontre?

— Jamais.

— Eh bien! moi, je t'ai vu, mais il y a bien longtemps. Où? je n'en sais rien; tous mes souvenirs se confondent. Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans! (*Salvator baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir.*) Oh! je t'ai vu, je t'ai vu! Tu as une sœur, dis-tu? Comment se nomme-t-elle?

— Stellina.

(*Salvator fit un mouvement de surprise.*)

— Est-ce bien ta sœur?

— Mais oui.

— Ta femme peut-être, ta maîtresse.

(*Léontio lança un regard terrible à Salvator.*)

— Oh! ne t'offense pas de ma demande, mon jeune ami : je ne l'ai pas faite par un caprice de curiosité. Le nom de ta sœur me frappe, je l'ai entendu dans ma vie, je crois même l'avoir écrit, mais il me semble qu'elle n'était pas la sœur de l'autre. Ma mémoire me trahit, je ne sais plus où j'en suis. Elle est brune, ta sœur, n'est-ce pas, avec des yeux?...

— Non, ma sœur est blonde.

— Oui, oui, oui, blonde avec des yeux noirs, une figure d'ange.

(*Léontio se tut et pâlit*).

— Ma foi! je suis complétement désorienté, mon cher Léontio; je perds la piste de mes souvenirs. Il est vrai que j'ai une vie si pleine qu'il n'y a pas de place pour tout dans ma tête. C'est une confusion d'objets... Tu es bien pâle, Léontio, souffres-tu?

— Non.

— Ta figure se décompose, ce n'est plus celle d'un être vivant. Oh! laisse-moi prendre au vol cette expression de terreur, ce reflet de l'autre monde. (*Il déroula une feuille de papier et saisit son crayon.*) Je ne te demande qu'une minute; jamais je ne retrouverai ce bonheur de modèle. (*Il dessina.*) Il y a dans ce cœur une pensée d'enfer. Je ne me doutais pas de rencontrer mon fantôme à l'Acqua Paola. Tous ces Italiens ont un rire éternel sur les lèvres. Enfin j'en ai trouvé un, sérieux comme Satan. J'aurais donné trente écus d'or pour cette séance. Tiens, regarde mon croquis, Léontio. Je vais t'immortaliser. Remercie le hasard. Voilà ta tête, je vais la prêter à mon spectre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor. Mon tableau représente le moment où tu sors du tombeau.

— Assassin ! s'écria Léontio d'une voix tonnante, tais-toi, ou je te tue d'un coup de poignard.

Salvator Rosa demeura interdit ; il se laissa arracher le croquis de la tête de Samuel, que Léontio déchira brutalement. Revenu de sa surprise, le peintre riait aux éclats et rappelait Léontio ; mais le malheureux jeune homme descendait la pente rapide du Janicule avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'une pensée de désespoir le poussait au Tibre.

Léontio reparut devant sa sœur tout haletant de sa course et de son émotion. — As-tu vu Salvator Rosa ? demanda-t-elle. — Oui. — T'a-t-il bien reçu ? — Oui. — Il t'a donné de bons conseils ? — Oui. — Partons-nous pour Naples ? — Oui. — Et quand ? — Demain.

Quatre jours après, Léontio entrait avec Stellina dans la modeste hôtellerie de la *Lyre d'Apollon*, sur la place des Pins, à Naples.

V.

LA CHARTREUSE SAINT-MARTIN.

Naples est une ville qui peut donner à l'étranger tout ce que l'étranger lui demande ; cette Venise de la Méditerranée est folle ou sérieuse comme sa sœur de l'Adriatique ; elle a du fracas et du silence, des fleurs et des laves, de l'ombre et du soleil, des rues de palais et des rues de tombeaux, des montagnes décharnées et des îles toutes rouges d'oranges, toutes dorées de cédrats. A Naples, le malheur ressemble au bonheur du reste de la terre ; à Naples, le bonheur vaut mieux que son nom. A Naples, l'homme qui peut dire : Je suis heureux, fait envie à Dieu même. Un jour de caprice, la na-

ture voulut faire un paysage complet; elle dessina mollement des collines; elle arrondit un golfe gracieux, elle le remplit des plus belles vagues que la mer ait azurées; elle fit flotter sur ces vagues des îles de fleurs et de palmiers; elle fit monter en amphithéâtre les bois de pins, les treilles aux larges pampres de vignes, les touffes de citronniers, les acacias aux diaphanes ombrages, les arbres de Grenade et de Judée qui mêlent leurs teintes rouges aux jasmins du Guadalquivir; la nature fit Naples, Misène, Sorrente, le Pausilippe, Ischia. Un démon en fut jaloux; il jeta le Vésuve devant la cité voluptueuse; et Naples accepta le volcan comme le complément philosophique du paysage. Le volcan résume en lui toute la sagesse des poëtes latins; c'est lui qui crie par la voix de son cratère : — O vous qui vivez, cueillez le jour comme une fleur; la fleur dure peu; jouissez-en quand elle est fraîche : mortels, usez de la vie; la vie n'est faite que de peu de jours; aimez et riez aujourd'hui; demain il vous faudra passer le Styx.

Plus d'espoir de vie heureuse au monde, quand on ne l'a pas au moins entrevue à Naples. Léontio, qui s'était exilé de Rome, trouva quelque ombre de quiétude sous la treille du Pausilippe. Il s'occupait de son art avec délices; la peinture devint pour lui plus qu'une distraction, ce fut une véritable volupté d'artiste. Le soir, accompagné de la rêveuse Stellina, il allait étudier ces admirables teintes d'horizon, ces mobiles reflets de colonnes sur les vagues, ces fantastiques embrasements de forêts marines, ces sommets rayonnant au-dessus des vallons déjà sombres, tout cet ensemble de flottante et vaporeuse lumière qui accompagne le soleil de la mer à son couchant. Il s'en revenait ensuite à son humble hôtellerie avec des idées moins tristes et une provision de sérénité pour le sommeil de sa nuit. Mais l'ardent jeune homme

rapportait aussi de sa promenade un mystérieux besoin d'amour, dont il s'expliquait trop bien la cause secrète. Tous ses regards n'avaient pas été donnés aux paysages du golfe; il s'était réservé des distractions pour des accessoires délicieux qui le poursuivaient encore à travers le faubourg de Chiaïa. Il avait vu passer sur les chaloupes de gracieuses et souples images, de fraîches figures aux cheveux flottants, de doux nuages de satin et de soie; apparitions enchanteresses qui se mêlaient avec tant de bonheur à l'éclat limpide du golfe, à la molle langueur des collines dorées, aux lits de gazon baignés par la vague, aux grottes secrètes du promontoire lointain. Rentré chez lui, il s'asseyait comme un homme brisé par la fatigue; il n'était qu'épuisé de désirs. Alors Stellina posait la lampe sur une table, et avec l'innocent abandon d'une sœur elle enlaçait la tête de Léontio dans ses bras nus et collait ses lèvres sur son front.

— Ma sœur, lui disait quelquefois Léontio, tes caresses me font mal, le soir, à la clarté de cette lampe. Je n'ose, moi, t'embrasser que le jour : laisse-moi seul, Stellina, j'ai trop besoin de me rappeler que tu es ma sœur. C'est une idée douce, n'est-ce pas? Eh bien ! elle me tue...

La jeune fille rougissait; elle ne trouvait aucun mot pour répondre. Léontio la regardait sortir et n'avait pas la force de la rappeler; il écoutait avec une sorte de volupté criminelle le bruit des pas de sa sœur; une faible cloison la séparait de lui; il prêtait l'oreille à la psalmodie touchante de sa prière du soir, au frôlement de sa robe tombée, au murmure du lit mollement pressé par la jeune fille, à son dernier baiser sur l'image de la madone. Léontio ouvrait la croisée pour rafraîchir ses lèvres à la brise nocturne de la mer; mais la brise, chargée d'amour et de parfums, ne lui apportait que tentation et délire. S'il s'endormait

un instant, c'était sa sœur qu'il voyait en rêve; sa sœur, plus belle que la plus belle Napolitaine; sa sœur, assise au bord de la mer, comme une amante au rendez-vous, et l'appelant par son nom avec une voix languissante d'amour. Léontio se réveillait en sursaut et se jetait à genoux pour demander pardon à Dieu de l'inceste qu'il n'avait pas commis.

Un matin, après avoir combattu les fantômes de la nuit, il dit à Stellina de le suivre. Il voulait se purifier à l'air béni de la montagne des Chartreux; c'était le jour des Rogations, fête pleine de poésie et de grâce.

Ils arrivèrent avant le lever du soleil à cette magnifique Chartreuse que la piété de Charles d'Anjou a élevée à la gloire de saint Bruno. La cérémonie de la bénédiction allait commencer. Rien n'était consolant et beau comme ce cloître aux colonnes de marbre dans le doux éclat des rayons d'un matin printanier. Les grandes et sublimes figures peintes par l'Espagnolet semblaient vivre et jouir dans ce parvis du ciel. Léontio pleurait de joie; la volupté de la religion lui donnait de pures extases. On ouvrit les portes de l'église à deux battants; toutes les harmonies de la montagne, tous les parfums du golfe, tous les rayons du soleil levant entrèrent à flots sous les nefs de la Chartreuse. Le religieux célébrant s'avança sous le portique, et il bénit les fruits de la campagne, il bénit la ville et la mer.

Léontio ravi de bonheur s'écria : — Quelle demeure délicieuse!

— *Transeuntibus* (1)! dit une voix claire et lente derrière Léontio.

— C'est un mot bien profond, s'il est vrai, dit tout bas le jeune homme, et il suivit dans une chapelle écartée

(1) Pour ceux qui passent.

et déserte le chartreux qui avait prononcé le mystérieux *transeuntibus*.

Le religieux se retourna au bruit des pas de Léontio; en ce moment des gerbes de rayons illuminaient les figures de Léontio et de sa sœur.

Léontio ne voulait que satisfaire sa curiosité; il avait vu le visage du chartreux, et il lui demandait sa bénédiction. Le religieux croisa vivement ses bras sur sa poitrine, puis les leva vers la voûte, en les secouant, comme avec des convulsions nerveuses; sa figure devint pâle; RESSUSCITÉS! s'écria-t-il d'une voix si forte qu'elle eût fait scandale dans l'église, si elle n'eût été couverte par le chœur des Litanies des Saints.

— *Ressuscités!* dit Léontio en frissonnant, qui?

— Toi, elle, vous deux.

— Que dites-vous, mon père?

— D'où sortez-vous, fantômes; c'est ici la maison de Dieu; les spectres doivent s'arrêter sur le seuil.

— Mon père, mon père, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma sœur!

— Elle, ta sœur! vous avez donc divorcé dans l'enfer?

— Oh! mon père, grâce pour nous; bénissez-nous.

— Que je bénisse les fantômes de Léontio et de Stellina!..

— Il nous connaît! Il nous connaît! O mystère de mort!

— Oui, mystère! Mystère pour toi, mystère pour moi; eh bien! nous l'éclaircirons. Que vous soyez morts ou vivants, il faut que tout s'explique. coutez: Voyez-vous cette crête qui s'abaisse devant le Vésuve! Voyez-vous cette touffe de grands pins qui sort d'une ruine, là-bas, de l'autre côté du golfe : c'est Ottayano. Ce soir vous vous y rendrez à six heures, et vous m'y attendrez. Si je vous y trouve, c'est une preuve que vous êtes vivants et ressuscités; alors... j'aurai des devoirs à remplir... Si vous manquez à ce rendez-vous,

je rentre à la Chartreuse, et je n'en sors plus. On a les yeux sur moi; partez.

Léontio et Stellina descendirent lentement de la Chartreuse, muets et abattus; on aurait dit que la foudre était tombée sur eux, en leur rendant une vie stupide. De temps en temps, Léontio laissait tomber nonchalamment de ses lèvres ces mots : *Ce soir... à six heures; Ottayano.*

Le fracas de Naples lui fit du bien cette fois; en rentrant dans la ville il retrouva quelque énergie; il releva fièrement sa tête, qui s'était courbée depuis le cri du chartreux. — Ma sœur, dit-il, il faut aller jusqu'au bout du mystère; prenons quelque nourriture et un peu de repos; partons ensuite pour Ottayano le plus tôt possible. Je veux y arriver bien avant l'heure du rendez-vous.

Le printemps donnait une de ces délicieuses soirées aux fraîches collines qui couronnent la vallée d'Ottayano. La mer, obliquement éclairée par le soleil, avait un calme vif et doré; la verdure des îles se balançait au souffle du soir; le Pausilippe riait au golfe; la ville jetait ses clameurs gaies et sonores; le flot et la côte semblaient s'amollir de langueur amoureuse devant les orangers de Sorrente : Ischia rayonnait de vagues à paillettes d'or et d'arbres illuminés; Procita échangeait avec elle des parfums et des chants. Naples, la sirène lascive, n'avait pas assez de son amphithéâtre pour s'étendre voluptueusement au soleil; elle envoyait ses mille barques sur son golfe, sur ses plages, sur ses promontoires. L'air était tout palpitant de vie et parlait une langue d'amour, en agitant les voiles, les cordages, les banderoles, les pavillons : le Vésuve paraissait attendri de cette joie de la nature; une légère fumée aux teintes de l'iris et de la rose s'élançait mollement du cratère. C'était comme l'emblème d'un remords presque éteint dans le cœur d'un homme heureux.

— Parle-moi, mon frère, disait la jeune fille à Léontio; est-ce que cette belle soirée ne te réconcilie pas avec la vie? sais-tu qu'il est doux de vivre ici; que l'air y est bien léger, que tout ce qu'on y respire, tout ce qu'on y voit ressemble au bonheur; n'est-ce pas, Léontio?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela ressemble au bonheur; mais tourne tes yeux; le vois-tu là ce mont qui menace et qui brûle? Oui, oui, fie-toi au bonheur; ce n'est pas l'ange de Tobie qui veille sur nous, c'est un spectre; quand il nous garde contre un mal, c'est pour nous réserver pis. Fille oublieuse! enfant! Mais ne sais-tu pas pourquoi nous venons ici; crois-tu que ce soit pour y jouir, contempler, vivre d'extase, boire les parfums de cet air, comme cet heureux oiseau qui chante sur nos têtes? Ne sens-tu pas l'immensité de cette dérision que la fortune nous crie par toutes les voix du bonheur? oublies-tu qu'il manque un acteur à cet éblouissant spectacle; un acteur, noir comme le cratère de ce volcan, et qui tantôt, en arrivant ici, éclipsera notre soleil comme le crêpe d'un ouragan. Pauvre Stellina! elle s'abandonnait à l'extase! je sais me tenir en garde, moi, contre ce mensonge qui nous entoure. En m'asseyant ici, sous ce pin, je n'ai encore rien vu de ce qui t'a éblouie, toi; Naples, son golfe, ses îles, son port, ses collines, je les abandonne à d'autres yeux que les miens, à des yeux qui n'ont point de larmes; ce que j'ai vu et bien vu, le voilà : c'est ce château en ruines; il y a dans ces murailles détruites quelque mystère de mort qui empoisonne cet air, ces pins, ces îles, ces vagues. Qu'est-il devenu le maître de ce domaine? A lui aussi cette mer était belle, ce ciel lumineux, cette atmosphère voluptueuse; il n'y a pas toujours eu de l'herbe dans les fentes de cette terrasse; ce marbre a palpité sans doute sous l'ivresse d'un bal d'été; que de figures de femmes se sont épanouies à

ces balcons qui croulent! et tout cela, ma sœur, a passé comme cette ombre de fumée qui glisse sur la Somma. Les ruines restent; oh! les ruines restent toujours; la vie est dans elles; les ruines ne meurent pas.

(*Après une pause :*) Il tarde bien, cet homme, de paraître! est-ce que je me serais trompé? ne serait-ce pas ici le lieu qu'il m'a désigné?

Pendant que Léontio faisait cette réflexion en jetant ses yeux autour de lui pour s'assurer de l'exacte désignation des localités, un vieillard sortit d'une porte qui s'ouvrait au pied d'une tour. Son costume annonçait la plus grande misère, et pourtant à sa démarche, à sa coiffure, au genre même de ses haillons, il paraissait appartenir à une classe au-dessus des paysans de la Campagne de Naples. C'était comme un fantôme de concierge, couvert des insignes en lambeaux d'une domesticité opulente. Il fit quelques pas sur la terrasse, les bras en croix sur la poitrine, la tête tantôt basse, tantôt relevée en arrière, comme s'il eût regardé le zénith. Puis, s'arrêtant tout à coup sous un balcon lézardé, il tira des larges basques de son pourpoint une petite mandoline sans cordes et chanta d'une voix chevrotante ce couplet :

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes
Au balcon des corridors;
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Le vieillard essuya ses yeux pleins de larmes avec le bois de sa mandoline et continua sa promenade sur la terrasse, les bras croisés, tantôt regardant la terre, tantôt le ciel. Il n'apercevait pas les deux jeunes étrangers qui s'avançaient pour lui parler.

— Excusez-moi, mon père, si je vous suis importun, dit Léontio en s'adressant au vieillard; est-ce bien Ottayano qu'on nomme cette partie de la montagne?

Le vieillard s'arrêta tout frissonnant, comme si une voix l'eût réveillé en sursaut; il fixa sur Léontio et Stellina des regards égarés : ses bras retombèrent lourdement, sa poitrine se gonfla; les veines de son cou se teignirent de noir; un souffle bruyant murmura dans sa gorge et dans ses narines; puis sa figure s'épanouit dans un accès de gaieté délirante, et il s'écria d'une voix tonnante :— Stellina! Léontio! ah! mon bon Dieu! ah! je le savais bien que vous n'étiez pas morts! non, les anges ne meurent pas; mes honnêtes enfants! mes jeunes maîtres! et d'où venez-vous? que vos habits sont laids! Stellina, qu'avez-vous fait de la robe espagnole qui vous allait si bien! On danse, on danse partout, c'est le jour de votre mariage; vous êtes bien pâle à la noce, jeune épouse; prends garde au moine, beau mari; le voilà! le voilà! on t'empoisonne, Léontio!

— Oh! s'écria Léontio étouffé par une émotion non ressentie encore; oh! suis-je éveillé, Stellina! Ma sœur, ma sœur, secoue-moi, secoue-moi, mords ma main, brise mon front avec un caillou, je veux me réveiller!

Stellina poussait des cris sourds et embrassait son frère.

C'était comme un horrible trio de fous : le vieillard riait des lèvres, les yeux fixes et vitrés; Léontio, la chevelure secouée par l'agitation continuelle de sa tête, et voilant à demi son pâle visage; Stellina se collant à la poitrine nue et brune de Léontio et l'inondant de pleurs.

— Impossible! impossible! s'écria Léontio, la réalité a menti: c'est une infâme trahison! tu es un bandit de comédie, vieillard, on t'a aposté ici pour faire ton

jeu ; laisse-moi, Stellina, laisse-moi le tuer d'un coup de poignard.

Le poignard étincelait dans la main nerveuse de Léontio, et l'écume tombait de ses lèvres verdâtres. Le vieillard n'eut pas la moindre émotion ; il ne recula pas, il n'étendit point ses bras pour parer le coup; un calme sourire de bonheur glissa sur sa figure ; ce fut Léontio qui recula.

— Mes bons enfants, dit le vieillard avec un accent mélancolique, oh ! combien je vous ai pleurés ! les larmes ont brûlé mes yeux. Vous revenez d'un long voyage, n'est-ce pas? Venez vite ; vos nobles parents vous attendent. Voyez comme le château s'est paré pour vous recevoir. C'est moi qui ai arboré sur cette tour le pavillon de Léon et de Castille : comme il fait bien au vent ce pavillon ! avez-vous vu la chambre nuptiale ? Oh ! elle donne du plaisir !.. Il y a les deux plus beaux cadavres...

— Tais-toi, tais-toi, génie d'enfer ! *s'écria Léontio.* Mais que me veut ce spectre de vieillard ? Fantôme, rentre dans ta tour. Viens, Stellina ; descendons à la ville... J'ai peur.

— Je ne vous quitte plus, mes jeunes maîtres, je vous suis partout ; ne me refusez pas la grâce de mourir auprès de vous.

— Va-t'en, va-t'en ! tu te feras tuer...

— Ah ! vous êtes bien ingrat, Léontio. C'est moi qui ai cousu de mes mains votre suaire...

Stellina n'eut que le temps de détourner le coup de poignard ; il glissa sur le bras du malheureux insensé, et le sang jaillit sur ses haillons.

— Mon frère ! mon frère ! tu te fais assassin ! O mon Dieu ! veille sur sa raison !

Le vieillard ne remarqua ni le coup de poignard, ni le sang qui coulait de son bras. Léontio s'était un peu calmé à la vue du sang ; il s'approcha du vieillard avec

intérêt, pour visiter sa blessure, et en lui parlant avec douceur.

Le vieillard repoussa de la main la main de Léontio; une rougeur écarlate resplendit sur ses joues ridées; des éclairs jaillirent de l'azur orageux de ses yeux. Non! non! s'écria-t-il d'une voix retentissante, non! vous n'êtes pas mes jeunes maîtres! Ils sont morts, et bien morts; j'ai senti, moi, l'odeur de leurs cadavres quand ils pourrissaient au soleil. Vous êtes deux spectres sortis de l'enfer avec les figures de Léontio et de Stellina. Oh! qu'ils ressemblent bien à des spectres, surtout celui-ci! Oh! quelle odeur de soufre ils portent avec eux! Partez, Satan, démons! Frère Gandolfo, viens dire les prières de l'exorcisme! Oh! l'enfer! Comme ils grincent des dents! Léontio crache des lézards! Fantômes! fantômes! hors d'ici! Oh! elle est belle celle-là; mais voyez ses cheveux : ce sont des couleuvres; sa langue est une flamme d'arsenic! Las Vegas! Ottayano! venez lapider ces fantômes qui ont volé la chair de vos enfants! San Stefano vous fournira les pierres. On les a empoisonnés, vos enfants; c'est le bourgeois Marco Théona, en habit de moine, qui a versé le poison. Il a bien fait le moine Marco. N'est-ce pas Las Vegas qui, par jalousie, a mutilé Théona, le jour même où Théona épousait sa belle Romaine? J'ai été témoin du crime, moi. Le moine s'est vengé. Théona s'est vengé : crime pour crime. Théona n'était pas de sang noble, lui! on l'a traité comme un pourceau : Théona s'est vengé, il a bien fait. Bravo, Théona!

Et le vieillard marchait d'un pas précipité vers les ruines, les bras levés au ciel, en criant : Bravo, Théona!

Un autre acteur arrivait.

C'était le chartreux en habit de paysan; il montait lentement le petit sentier et se dirigeait vers Léontio.

— Suivez-moi, dit-il d'un air mystérieux.

Le chartreux marcha vers les ruines du pas résolu

d'un homme qui sait où il va. Il traversa une petite cour toute jonchée de pierres et de broussailles; il entra dans un vestibule plein de décombres, où paraissait suspendu l'escalier qui conduisait aux appartements supérieurs. Les premières marches en avaient été détruites; il suppléa aux marches écroulées en amassant des pierres sous les débris de l'escalier, avec l'aide de Léontio. Stellina eut de la peine à les suivre sur ces degrés mouvants et imprevisés. Enfin elle atteignit la rampe qui tremblait sous les mains convulsives de Léontio. Les trois acteurs de cette scène, parvenus au premier étage, traversèrent une galerie dévastée, dont les fresques avaient presque entièrement disparu. On lisait sur les murs d'atroces injures contre les Espagnols; elles paraissaient écrites avec du sang. Au bout de la galerie était une porte murée; l'étranger s'arrêta devant et tira des plis de son manteau un énorme instrument de fer.

Une brèche assez large fut faite en *un instant*. L'obscurité régnait dans cette salle, dont la fenêtre avait été murée comme la porte. L'inconnu entra le premier et démolit le mur bâti contre les volets.

— Entrez, dit-il à Léontio; il fait grand jour maintenant, et il laissa tomber son marteau de fer. Léontio, Stellina, reconnaissez-vous cette chambre?

Stellina était mourante; elle s'assit sur un fauteuil et ne répondit pas. — Comment voulez-vous que je la reconnaisse? répondit vivement Léontio; je ne suis jamais venu à Naples, et cette salle est fermée depuis bien longtemps.

— Eh bien! dit froidement l'inconnu, c'est votre chambre nuptiale, c'est la chambre où vous êtes morts.

— Ah! quand ce rêve finira-t-il! murmura tout bas Stellina. Léontio était au désespoir et regardait autour de lui avec des yeux effrayants.

— Il s'est commis un crime, dit-il, oui, un crime;

ce marbre l'atteste ; ce marbre a bu du sang ou la sueur d'une double agonie ! On reconnaît là les traces de deux cadavres.

— Oui, tu dis vrai, Léontio ; c'est ici où tu as été empoisonné, toi et ton épouse ; voilà la trace du cadavre de Stellina, voilà la trace du tien. Ces deux flambeaux ont éclairé ta dernière nuit ; ces habits sont les tiens ; ces robes sont celles de ta femme ; vous pouvez les revêtir : ils iront à votre taille ; voilà ton épée, dont la poignée d'argent figure la lettre L. Reconnais ton chiffre, Léontio. Voilà le lit nuptial ! tu n'y as jamais dormi, jeune époux !

— Songe d'enfer ! s'écria Léontio au comble du délire ; sainte Vierge, à mon secours ! Est-ce qu'il ne me semble pas maintenant que je reconnais cette chambre ? Ce souvenir a été fugitif comme l'éclair, mais j'ai eu le temps de le saisir, Stellina !..

— Viens, viens, mon frère ; sortons, sortons, ou je meurs ici, oui, j'y meurs !..

— Pour la seconde fois, dit l'inconnu avec un grand calme.

Jamais figure d'homme n'exprimera le mouvement intérieur de Léontio à cette réponse poignante de sang-froid.

L'inconnu continua :

— Jeunes gens, ce n'est rien encore ; vous êtes ici en mon pouvoir, vous n'en sortirez qu'après avoir tout vu. Je vous épouvante, n'est-ce pas ? Il faut que tu sois bien lâche, non pas toi, faible femme, mais toi qui as déjà le regard de l'homme, et qui parais en avoir le cœur ; regarde si j'ai l'air de trembler, moi. Léontio ! regarde ma figure, elle est sereine, mes doigts n'ont pas de convulsions, mon pouls est calme ! Je suis dans un lieu où tout me rappelle une épouvantable nuit, une nuit comme les étoiles n'en éclaireront plus ; eh bien ! je suis à mon aise. Et pourtant,

lorsque je vous vois tous deux là, devant moi, devant ces portraits, devant ces vêtements de noces, je suis moins sûr de mon existence que de votre mort. Pour moi, vous êtes deux horribles fantômes échappés du tombeau afin de troubler ma vie. Tu dis que tu crois rêver, Léontio! et moi je ne puis pas même me rassurer avec cette idée du songe, car je n'ai pas ton imagination folle, moi. Je me rends fort bien compte de mon état; je sais que tout est réalité dans ce que je vois, et ce que je vois, je ne le comprends pas. Léontio, il y a dix-huit ans passés que je me suis enfermé dans la chartreuse Saint-Martin; là, je ne me suis occupé que de Dieu et de toi. Ce que le monde a fait dans ce temps, je l'ignore et m'en soucie fort peu; je n'ai pensé qu'à ce que j'ai fait, et surtout à ce qui m'a été fait. J'ai cherché dans le calme d'une chartreuse une distraction à mes souvenirs, un remède à mes maux, un pardon à mes... fautes. Après dix-huit ans, je touchais à la guérison. Je t'ai vu *hier, toi* et ta femme!.. Que maudit soit le jour d'hier. C'est le démon du fort Saint-Elme qui vous a conduits par la main à la chartreuse! Mes dix-huit ans de résignation sont perdus! Il faut que je me mette à la piste d'une énigme, et si j'en trouve le mot, il faut que ma main soit esclave d'un ancien serment fait sur la tombe de ma femme! il faut que je ramasse cette aiguille d'or et qu'avec sa pointe j'écrive, pour la seconde fois, un mot sur la poitrine d'un cadavre. Tout cela n'est pas bien clair pour toi, Léontio; mais ces murs me comprennent, ces marbres tremblent en m'écoutant, les rideaux de cette alcôve frissonnent. Oh! Dieu m'en est témoin, si je forme un vœu à cette heure, c'est que ta chair ne soit point de la chair, c'est que la chair de ta femme ne soit pas une chair de femme; soyez spectres tous deux pour me rendre innocent. Rassure-moi, Léontio; n'est-ce pas que tu viens de

sortir de la tombe? Te souviens-tu d'avoir vécu au soleil? Non, non, ton corps n'est que l'apparence d'un corps, n'est-ce pas? Laisse-moi toucher les cheveux de ta femme.

— Misérable! je t'étrangle, si ton regard seulement souille ma sœur!

— Oh! ne t'alarme pas, Léontio; ma main ne peut rien sur une femme : elle est froide comme celle d'une statue! Si le cœur d'une femme pouvait palpiter sous ma main, nous ne serions pas ici occupés à nous servir d'épouvantail mutuel.

— Oh! s'écria Léontio, voyons, qu'as-tu à me dire encore? Ma sœur a besoin de repos; délivre-nous de toi et de ton attirail de mort; je suis las de t'écouter, voici bientôt la nuit...

— Ah! tu es las de m'écouter! dit l'inconnu avec un aigre sourire; ce n'est pas du sang de fantôme qui coule dans tes veines! tu n'as pas la froideur du tombeau, bouillant jeune homme; tant pis! Eh bien! si tu n'écoutes pas, regarde!

Et il arracha lestement les voiles noirs qui couvraient les deux portraits; on aurait dit qu'ils avaient été peints la veille : ils étaient frappants de ressemblance, de formes, de taille, avec Léontio et Stellina.

— Pour compléter la ressemblance, ajouta l'inconnu, ramassez vos habits de noces et revêtez-les.

Stellina se leva, fit le signe de la croix et retomba sans connaissance sur le fauteuil; le cri de l'effroi s'arrêta entre les lèvres béantes de Léontio. Les doigts de sa main gauche se crispaient dans les larges touffes de ses cheveux. Il s'évanouit.

V.

LE TOMBEAU.

Stellina était revenue de son évanouissement; assise sur le marbre, elle avait posé sur ses genoux la tête de Léontio et la couvrait de larmes. Léontio semblait dormir; sa respiration s'entrecoupait de soupirs et de cris sourds : c'était une léthargie, sans doute, pleine de rêves pénibles. Stellina n'osait interrompre ce mauvais sommeil qui, du moins, était une sorte de trêve, une apparence de repos.

La lune était réfléchie dans une glace de la chambre, et semblait regarder le groupe fraternel tout illuminé de ses mélancoliques rayons. Cette triste veillée s'éclairait ainsi au flambeau du soleil des ruines. La jeune fille, protectrice du sommeil de Léontio, avait trouvé dans cette fonction si douce un courage bien au-dessus de sa faiblesse ordinaire. En reprenant ses sens, elle n'avait plus revu le chartreux; et quoiqu'elle craignît, à chaque instant, de le voir entrer, elle se trouvait presque heureuse d'être délivrée de la présence de cet homme mystérieux. Léontio fit un léger mouvement de tête et ouvrit les yeux; la figure penchée de Stellina qui le regardait lui rendit un peu de force au cœur.

— Où sommes-nous? s'écria-t-il d'un air égaré; dis, Stellina, où sommes-nous?

— Tu es auprès de moi, mon frère, répondit la jeune fille avec une voix plus harmonieuse que le son de la lyre qui endort les douleurs.

La voix de la femme a été notée pour embaumer

la souffrance; la voix de la femme est un écho du ciel.

Léontio baisa les mains de Stellina en versant d'abondantes larmes : tout à coup il jeta de rapides regards autour de lui et dit d'une voix basse et tremblante : Où est-il le spectre de la chartreuse? sommes-nous seuls?

— Oui, oui, mon frère; il y a déjà trois heures que je garde ton sommeil, et personne n'est plus entré ici. J'ai entendu deux voix là-bas, sur la terrasse; une de ces voix m'est connue, c'est celle du chartreux; l'autre, je ne l'ai jamais entendue; elle est forte, brusque et hautaine. Si j'avais pu t'abandonner un seul instant, je me serais rapprochée de la croisée ouverte, pour écouter leur conversation; de cette place, je n'ai pu entendre que des mots sans suite ; nos noms étaient souvent prononcés par ces deux hommes. Il y a bien longtemps qu'ils sont partis, du moins je le présume, car je n'ai plus entendu que le souffle de ton sommeil.

Léontio marcha vers la croisée et regarda la campagne. Pas un être vivant n'animait ce désert; la brise était suave à respirer; l'aube blanchissait déjà la cime des grands pins; on entrevoyait quelques barques qui cinglaient d'Ischia vers Misène; l'alouette lançait à l'air des notes claires, veloutées, joyeuses; c'était la seule voix qu'on entendît sur le sommet silencieux d'Ottayano. Stellina, qui s'abandonnait avec sa légèreté de jeune fille aux douces impressions du moment, aussi oublieuse du passé qu'imprévoyante du plus proche avenir, Stellina disait à Léontio : — Mon frère, ce charme de l'aube me fait un plaisir doux comme une de tes caresses; je n'ai jamais vu la nature si belle. Dans la maison où nous avons passé notre enfance, j'ai vu la mer bien des fois; mais cette mer était triste, et la montagne mélancolique. A Rome, je n'ai jamais joui de la fraîcheur

de l'aube que dans notre rue de Saint-Théodore : de notre croisée on voyait des ruines noires, de vieux murs de briques et de pauvres gens qui allaient au travail avant le soleil, pour se faire la journée plus longue. Ici, regarde comme tout est beau; respire comme tout est parfumé. Oh! viens, oublions tout, descendons là, dans ce bois; allons voir lever le soleil, au bord de cette montagne qui s'avance vers la mer. Viens, mon frère, cela te fera du bien.

Léontio, la tête encore bouleversée, se laissa entraîner par Stellina. Ils descendirent l'escalier en ruines et arrivèrent sur l'esplanade.

Ils marchaient au hasard, silencieux et craintifs; au moindre bruit, Léontio saisissait son poignard, et la flamme lui montait au visage. Il y avait assez de clarté déjà pour distinguer tous les objets voisins.

Un massif de cyprès frappa Léontio : voici un tombeau, dit-il; les tombeaux nous poursuivent! C'est un sarcophage abandonné depuis *longtemps*, car il est tout couvert de lierre et de hautes herbes; c'est un bel effet de paysage!

Il s'avança, et coupa avec son poignard les arêtes du lierre collé contre la porte du tombeau. Voici des lettres, c'est une épitaphe sans doute; j'aime les épitaphes; je veux lire celle-ci; voyons si...

Il ne put achever; ses cheveux se hérissèrent d'horreur; d'un signe il appela Stellina restée un peu en arrière; elle suivit l'indication du doigt de Léontio.

Le jeune homme prononça lentement et d'une voix sourde les mots de l'épitaphe :

LÉONTIO ET STELLINA.

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instants dans un silence de stupéfaction.

Le désespoir donna à Léontio un accès de force, de courage et de fureur; il ouvrit la porte du tombeau et vit deux places de cadavre...

— Vide! s'écria-t-il..... Mais regarde, regarde, Stellina, ces deux médaillons de marbre; reconnais-tu ces profils? y a-t-il deux profils comme le tien au monde? Mon Dieu, mon Dieu, descends, parle-moi sur la montagne, comme à Moïse, ou je meurs fou!

La jeune fille s'était agenouillée sur le gazon et priait, un chapelet à la main.

Tout à coup il se fit une révolution sur la figure de Léontio. Ses traits rayonnèrent, comme de bonheur, ses yeux s'éclairèrent de joie.

— Eh bien, oui! s'écria-t-il, j'accepte l'épitaphe! Merci, tombeau! merci, révélation de la tombe! Oui, oui, Stellina, ce jour n'est pas un jour de mort; cette aube est le rayon matinal de ma vie! Ces cyprès sont des myrtes! ces lettres funèbres étincellent d'or! Stellina, Stellina, lève-toi, lève-toi! tu n'es plus ma sœur; Léontio n'est plus ton frère; je suis ton amant! on époux! Oh! je le savais bien, Stellina; Dieu ne m'aurait pas mis au cœur une passion criminelle! Oui, oui, je suis fantôme, je suis ressuscité, je suis une exception dans la nature; tant mieux! Que m'importe de vivre d'une vie de mort, si je puis aimer Stellina comme une amante: je suis prêt à tuer celui qui viendra m'expliquer ce mystère en me rendant une vie et une sœur! Je veux être mort et ton époux, plutôt que ton frère et vivant.

Et il entraînait Stellina vers la grande allée de pins; la jeune fille pleurait de joie; jamais elle n'avait vu Léontio dans cette auréole de bonheur : elle, toujours si soumise à son frère, écoutant sa voix comme la voix de Dieu, elle s'abandonnait à des caresses de flamme, sans crainte ni remords. Bien loin de dissuader Léontio d'une erreur qui consolait l'inconso-

lable jeune homme, elle n'ouvrit la bouche que pour mettre le comble à sa joie. — Oui, oui, mon frère... mon ami, mon Léontio, oui, c'est Dieu qui t'inspire; c'est Dieu qui nous a conduits ici par la main. Eh! je le sentais bien aussi que je ne t'aimais pas de l'amour incestueux d'une sœur : oh! je t'aimais bien mieux! Combien de fois une parole d'amour s'est arrêtée sur mes lèvres! Et ce matin, quand tu dormais sur mes genoux, tu ne sais pas combien de caresses d'amante tu as reçues sur le front; c'est ce qui t'a rendu la vie, Léontio, mon frère, mon ami.

— Ton époux! ton époux! notre contrat de mariage est écrit sur le bronze! Dieu lui-même a semé du lierre sur ce registre nuptial, afin qu'aucun doigt profane ne pût l'effacer. Tiens, crois-tu que ces baisers dont je te brûle soient des baisers de cadavre! *Adieu*, Naples! adieu le monde! adieu tout! Viens, Stellina.

Et ils étaient entrés dans ce pavillon du bout de l'allée, le même où l'autre Léontio *et l'autre Stellina* furent surpris par le moine empoisonneur... On n'entendit plus que le murmure de la fontaine voisine, le chant de la brise dans les aliziers et le son des molles vagues expirantes sur le rivage.

Le soleil était bien haut sur l'horizon quand les deux époux de la mort quittèrent le pavillon nuptial; Léontio, serein comme un ange du ciel, Stellina, langoureusement suspendue au bras de son ami. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre et ne s'apercevaient pas qu'un étranger faisait mine de leur barrer le passage de l'allée.

— Mon ami, rentrons dans le bois, dit Stellina; voici encore quelque mauvaise nouvelle qui nous arrive.

— Oh! maintenant, mon amie, je défie bien l'enfer de m'épouvanter; tu es ma femme, cela me suffit, tout le reste m'est indifférent.

Il considéra avec attention l'inconnu de l'allée et s'arrêta brusquement.

— Non, dit-il, non, mes yeux ne me trompent point; c'est Salvator Rosa!

— Oui, vous m'avez reconnu, répondit le grand artiste en se rapprochant; et c'est vous que je cherche. A notre première entrevue, vous étiez sans nom et vous me traitiez d'Excellence, aujourd'hui, c'est le plébéien Salvator Rosa qui salue le duc d'Ottayano.

Léontio gardait le silence, ne comprenant rien à ce début. Salvator continua :

— J'aime les aventures, moi; j'aime les hommes de passion orageuse; je me fais souvent conter des histoires par ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup joui, beaucoup souffert. Ma vie est la plus fabuleuse des vies : j'aime les gens qui me ressemblent. Je vous ai suivi pas à pas depuis le jour de notre rencontre au Janicule. Le lendemain je me rendis à votre maison de la rue Saint-Théodore; on me dit que vous étiez parti pour Naples; j'avais quelques affaires de famille à régler à Naples, je pris donc le même chemin que vous. Un vif intérêt, une curiosité singulière m'attachaient à votre existence. A force d'interroger mes souvenirs, je me rappelai que je fus un jour appelé là, dans ce château, pour peindre deux époux qui portaient le même nom que vous et madame. J'appris ensuite que cette noce avait fini par un empoisonnement. Je ne crois pas, moi, aux choses surnaturelles, bien que mon imagination soit folle à volonté; je ne pus admettre que c'était votre figure qui avait passé sous mon pinceau; il fallait donc qu'un autre enfant fût né de la même mère. Mais à qui m'adresser pour me conduire dans un labyrinthe de conjectures? Tous les maîtres de ce château étaient morts de mort violente ou naturelle; il ne restait de deux familles qu'un concierge fou. Il me vint à l'idée que si deux enfants

nouveaux étaient nés après la mort des premiers, à coup sûr un prêtre les avait baptisés sous le même nom que leurs frère et sœur : c'est l'ordinaire consolation des parents malheureux. Après trois jours de recherches dans les églises de Naples, j'ai enfin découvert un vieux franciscain qui s'est souvenu d'avoir donné le baptême à deux enfants, dans une maison éloignée de la ville, et d'y avoir été conduit avec un mystère qui semblait être une précaution contre un ennemi acharné. Le franciscain m'a ajouté qu'il se rappelait fort bien toutes les circonstances de cet événement, car il avait été rémunéré de son œuvre avec une grande libéralité. — Bien plus, a-t-il dit, je me souviens que la petite fille Stellina avait au bas de sa poitrine une légère empreinte écarlate qui figurait une aiguille d'or, comme celles que les femmes portent aux cheveux.

Léontio poussa un cri de joie, se précipita au cou de Salvator Rosa et le tint longtemps étroitement embrassé.

— Oui, oui, s'écria-t-il, c'est vrai! c'est vrai! Homme du ciel, tu me rends la vie!

Stellina pleurait d'attendrissement. Salvator continua :

— Mes pas étaient attachés aux vôtres, comme je vous l'ai dit : hier soir, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé là, sur cette esplanade, avec deux domestiques; je vous appelai à haute voix par votre nom, et personne ne répondait; enfin un homme est sorti de ces ruines, j'ai couru à lui, et lui a tremblé en me reconnaissant : c'était Marco Théona! J'avais longtemps vécu avec lui dans les Abruzzes, moi, peintre de paysages, et lui, bandit. Un grand malheur, le désespoir, la vengeance, avaient jeté Théona dans les Abruzzes; il était toujours sur la route de Naples à Rome, comme un chasseur à la piste qui attend le gibier qu'on lui a

désigné. J'ai usé de mon ascendant sur Théona pour lui arracher des secrets, car je savais que son histoire se liait à celle de vos familles; je l'ai menacé de le livrer aux sbires, il a parlé. — Allons à Naples, m'a-t-il dit, ce n'est qu'à Naples que je puis vous indiquer la retraite de Léontio et de Stellina. Nous sommes descendus de la montagne. A Portici, nous avons pris une barque. Sur le point d'aborder, Théona m'a dit : Vos deux protégés sont peut-être morts; vous les trouverez dans les ruines d'Ottayano; il y a tout auprès un tombeau vide avec leurs noms gravés; vous n'aurez pas beaucoup de peine pour les ensevelir. Quant à moi, mon malheureux destin est accompli!.. Et il s'est jeté à la mer. Au lieu de deux cadavres à ensevelir, j'ai trouvé deux époux à embrasser. Venez prendre vos vêtements de noces.

— Ah! dit Léontio en baisant les mains du grand artiste, je n'aurais pas cru que le bonheur fût si léger! Quel jour que celui-ci! Où puis-je voir finir un aussi beau jour?

— Où il a commencé! dit Salvator. Demain vous viendrez à ma maison du Pausilippe; là, je vous expliquerai tout; aujourd'hui nous restons à votre château, duc d'Ottayano; mes domestiques ont songé à tous nos besoins. Dans une heure, vous serez mariés à l'église de Résina, et ce soir...

Le soir, dans la chambre nuptiale, tout illuminée, le duc et la duchesse d'Ottayano, revêtus des habits de leurs frère et sœur, recevaient les félicitations de Salvator Rosa et de sa famille; puis les flambeaux s'éteignirent, une seule lampe d'argent à quatre rayons éclaira mollement la chambre. De brûlantes paroles d'amour s'échangèrent encore auprès de ce lit, couvert de la riche étoffe aux franges d'or; mais cette fois les époux y dormirent.

Le lendemain, Léontio dit à sa femme : Mon frère

et ta sœur sont morts indignement ici; Dieu ne pouvait les ressusciter : mais Dieu est juste, il a fait tout ce qu'il était en sa puissance de faire, il les a ressuscités en nous.

VAN-DICK

AU PALAIS BRIGNOLA

I

La ville de Gênes s'était levée, avec le soleil de ses plus beaux jours, pour assister au mariage du comte Brignole. La darse faisait silence, le môle était désert devant la fontaine de Saint-Christophe ; les galères dormaient dans les eaux calmes et bleues qui reflètent, en le brisant, le péristyle du palais Doria. Tout le bruit s'était réfugié dans la via San-Luca ; toute la foule amoncelée dans le voisinage *dei Banchi* se dirigeait vers *San-Lorenzo*, la cathédrale, en inondant les rues étroites et tortueuses qui étouffent cette magnificence gothique, écartelée de marbre noir et blanc.

Les Génoises sont belles, mais la comtesse était plus belle qu'une Génoise. Elle avait dix-huit ans ; on n'a jamais vu de plus beaux cheveux noirs que les siens sur un front aussi pur, un plus beau teint sur un visage plus angélique : elle était citée en Italie, à une

époque où l'Italie avait tant de femmes à donner en modèles aux artistes ses enfants.

Le comte Brignole, l'allié des Durazzo et des Doria-Tursi, avait fait bâtir, dans la strada Balbi, un palais digne de l'adorable femme qu'il épousait.

C'était une de ces merveilles de marbre qui ont immortalisé le nom de l'architecte Tagliafico, et valu à la ville cette glorieuse appellation de Gênes la superbe. De splendides mosaïques couvraient les murs et les parquets inférieurs; et quand on montait l'escalier où des marbres de toutes couleurs arrachaient l'admiration par la hardiesse de leur coupe, on était étonné de n'avoir encore vu qu'un faible échantillon des magnificences que renfermait ce palais.

L'église de Saint-Laurent resplendissait de lumières et d'étoffes précieuses où l'or et l'argent se mêlaient en riches dessins à tous les tissus. Toute la noblesse, sortie de ses palais de marbre, inondait la grande nef et le sanctuaire; la bourgeoisie opulente s'entassait dans les nefs latérales; la populace curieuse se pressait sur l'étroit parvis, sous le porche et à toutes les issues. Personne n'était venu là pour prier; la reine de la fête religieuse se nommait la comtesse de Brignole. Il était difficile de l'entrevoir agenouillée devant l'autel; mais quand elle se levait, et que, rejetant son voile en arrière, elle se retournait un seul instant vers les nefs, alors un murmure d'admiration montait aux voûtes avec les notes du chant grégorien, et l'on ne savait plus si la foule adressait une hymne de louanges à la comtesse ou à la Vierge de l'Assomption.

Car, par un étrange choix, le jour où se célébrait ce mariage était le quinze du mois d'août, et les deux fêtes, la fête nuptiale et la fête religieuse se trouvaient ainsi confondues en une seule.

Tout ce monde accouru de toutes les parties de la ville formait la parenté ou la clientèle des deux mai-

sons qui s'unissaient. La noblesse de Gênes allait rarement chercher ses alliances au dehors. De la sorte, au bout de quelques siècles, toutes les familles, même celles qui se trouvaient sans cesse en rivalité pour les charges et les dignités publiques, étaient à un degré quelconque unies par les liens du sang. Cela faisait qu'aux jours du danger tous formaient une masse compacte, marchant sous de rares bannières et un fort petit nombre de chefs, toujours illustres et de glorieux renom.

On remarquait aussi, à quelques pas devant la rampe du sanctuaire, un jeune homme d'une figure, d'un regard et d'une pose de corps extraordinaires. A tous ces signes extérieurs il était aisé de reconnaître qu'il n'appartenait ni par sa naissance, ni par sa vie, ni par ses mœurs, à la ville de Gênes. Il n'était habillé ni comme un seigneur, ni comme un bourgeois, ni comme un marchand. Il avait inventé son costume tout d'une pièce, soie et velours noir. Son visage était pâle; une moustache déliée noircissait sa lèvre; une barbe pointue tombait de son menton. Il ne s'agenouillait pas, il ne priait pas, il ne s'asseyait jamais. Il regardait la belle comtesse avec des yeux d'une mystérieuse expression, il la regardait toujours. Il était immobile, appuyé contre un pilier; et si quelques vives émotions tourmentaient son âme, rien ne transpirait au dehors: à le voir ainsi posé, on l'aurait pris pour un portrait en pied tombé de son cadre et incrusté sur un pilier de Saint-Laurent.

Ce jeune homme était le peintre hollandais Antoine Van-Dick.

Par quel hasard l'élève chéri du Flamand Pierre-Paul Rubens se trouvait-il à Gênes le jour du mariage de la comtesse Brignole? Ceux qui ont visité la ville n'adresseront jamais cette question. En effet il n'est pas de ville au monde qui ait fourni autant que Gênes

des modèles au pinceau célèbre du peintre hollandais. Entrez dans n'importe quel palais de la strada Balbi ou de la strada Nuova, vous trouverez des portraits peints par Van-Dick. L'Angleterre paierait de tout son or les toiles accrochées aux galeries de ces palais abandonnés par leurs maîtres pour cause d'infortune. Mais ceux-ci ne les lui céderaient pas. Le portrait de famille est toujours à leurs yeux la plus belle portion de l'héritage paternel et cela suffirait pour justifier ce sentiment de prédilection qui ramena si souvent l'artiste hollandais dans les murs de Gênes la superbe.

Debout, contre le pilier de San-Lorenzo, on eût dit que Van-Dick, en proie à une vive préoccupation intérieure, était étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Il ne parut s'animer qu'au moment où les bannières et les guidons des confréries descendirent du sanctuaire dans la grande nef et que la statue d'argent de la Vierge, portée par quatre marins de la galère Doria, traversa la foule, comme si elle eût glissé sur les têtes. Après la cérémonie du mariage, la procession commença. La comtesse Brignole marchait après la Vierge; son époux la suivait d'un air singulièrement orgueilleux. Le noble comte était dépourvu de cette spirituelle intelligence que la nature donne à tous les Italiens.

Quand il passa devant le peintre Van-Dick, le grand artiste dit au comte Pallavicini :

— « *Ma vie pour un quart d'heure de cet homme!* »

Personne n'entendit ces paroles murmurées à l'oreille d'un ami; elles se perdirent dans un énergique *Salve Regina* que le peuple entonnait avec furie, en brûlant de ses regards la comtesse Brignole qui faisait des largesses aux bassins de tous les couvents.

Van-Dick, arraché à sa contemplation, se mêla au noble cortége et descendit avec la procession vers le faubourg de Saint-Pierre d'Arena.

C'était au tomber du jour, le soleil s'inclinait sur les belles eaux du golfe ligurien; les collines resplendissaient d'une douce lumière; les cloches sonnaient à toute volée; les vaisseaux saluaient de leur artillerie les deux vierges triomphantes; les banderolles flottaient à la brise; le genêt et l'encens parfumaient l'air, et lorsque de tous ces bruits joyeux, de tous ces parfums de mer et de collines, de tout ce frémissement de bannières, s'élançait en chœur l'*Ave maris stella*, Van-Dick sentait des larmes sur ses joues et des frissons partout.

Le palais Doria ouvrit ses portes au clergé de Saint-Laurent. L'*Ave maris stella* éclata sous les colonnades qui s'avancent sur l'eau; l'hymne virginale fut répétée à bord de toutes les galères voisines; il semblait que le ciel, la terre, la mer, saluaient d'un chœur immense la jeune épouse qui étincelait comme un astre sous le portique de marbre du beau palais Doria.

II

Van-Dick sortit des rangs et monta aux jardins solitaires qui s'élèvent en amphithéâtre derrière le palais, du côté de la statue du Géant.

Là, il se recueillit pour penser à ce qu'il avait à faire. Il aimait la comtesse, non d'un amour vulgaire, mais d'une passion d'artiste; il l'aimait depuis deux ans; il avait vu éclore cette belle fleur dans les nymphées du palais Tursi, au milieu des fontaines et des citronniers.

Dans l'enfant il avait deviné ce que serait la femme un jour, et l'artiste s'était trompé : la femme en se développant laissait derrière elle la création idéale d'une imagination exaltée. Elle était arrivée à ce point

suprême de beauté qui supprime toutes les analyses et tous les arrangements pour ne laisser de place dans l'esprit que pour l'adoration.

Van-Dick, dans le jardin Doria, ne la voyait plus comme jadis dans les jardins parfumés du palais Tursi, mais bien telle qu'elle venait de lui apparaître, au milieu de l'admiration et des désirs de tous à l'église de San-Lorenzo.

Le peintre n'avait rien à offrir à ces familles génoises, plus opulentes que des rois; il n'avait ni palais de marbre, ni galions dans le port; il s'était donc toujours tenu à l'écart avec le secret de son amour. Un seul homme avait reçu ses confidences, le comte Pallavicini, noble et généreux seigneur, qui aimait les arts et les artistes et avait voué une amitié toute particulière au peintre hollandais. Il aurait volontiers donné sa fortune à Van-Dick; mais son palais et sa villa magnifique l'avaient ruiné complétement.

La fête, le chant, les cloches, la foule avaient pu un instant distraire Van-Dick. Maintenant, isolé dans la vigne des Doria, il supportait tout le poids brûlant de sa passion. Il regardait la mer, spectacle sublime qui attriste souvent et ne console jamais; il regardait la superbe Gênes, assise au soleil sur ses montagnes, chantant sa joie avec les cloches aériennes, associant, sur la même colline, le couvent austère et la villa pleine de profanes voluptés. Van-Dick fermait ses yeux et frappait son front. Alors une brise lui apportait la mélodie lointaine de la procession, refrain expirant, léger, purifié dans l'espace, et doux à son oreille comme une parole italienne exhalée des lèvres de l'adorable comtesse Brignole.

Van-Dick, la poitrine brisée, se leva vivement et saisit d'une main convulsive son épée qu'il avait suspendue à la feuille charnue et épineuse d'un aloès.

Il descendit du sommet de ce magnifique jardin,

escarpé comme une pyramide, il traversa le pont jeté sur la rue, de la treille au palais, et entra dans la galerie où il avait laissé le comte Pallavicini.

La galerie était déserte. Van-Dick ne daigna regarder ni les fresques nationales de Perino di Vaga, ni les statues de Philippe Carlone; il suivit les traces de la procession sur une route de fleurs.

Le clergé de Saint-Laurent était depuis longtemps rentré à la cathédrale; la foule était remontée aux maisons; le cortége nuptial était rentré au palais du comte Brignole; des groupes encore nombreux s'entretenaient du mariage du jour sur la place de l'Annonciade. Van-Dick, en la traversant, entendit prononcer le nom de la comtesse et exalter sa beauté avec cet enthousiasme bruyant et contagieux qui éclate dans toutes les conversations en plein air chez les peuples du Midi. Il ne s'arrêta pas : la nuit tombait; il se glissa timidement dans la strada Balbi, et une dernière et terrible émotion faillit l'étouffer, lorsqu'il aperçut le palais Durazzo illuminé, pavoisé, bordé de belles dames à toutes ses terrasses et au balcon de ses deux pavillons aériens.

Le bal avait commencé après la procession, le délire de la danse ébranlait déjà ce magnifique palais, montagne de marbre toute brodée à jour, toute festonnée, toute pleine d'escaliers agiles et de sublimes colonnades. Van-Dick s'appuya sur le mur du palais Serra, et demeura comme anéanti dans la contemplation. Il souffrait de cette douleur d'artiste qu'aucun signe, aucun mot, aucune langue ne peuvent exprimer; de cette douleur si cruellement inventée par la nature afin de punir les hommes d'élite des dons supérieurs qu'ils ont reçus et qui leur sont si follement enviés par la foule stupide qui ne souffre pas.

Il sortit de sa cuisante rêverie en apercevant, à la lueur des torches, le comte Pallavicini qui descendait

le grand escalier; il prit vivement son bras et l'entraîna dans la petite rue de San-Ciro.

— Parle-moi de cette femme; dis-moi, l'as-tu vue?

Ces paroles s'échappèrent brûlantes des lèvres de l'artiste, et en attendant sa réponse ses yeux restèrent suspendus aux lèvres de son ami.

— Je viens de danser avec elle à l'instant, dit froidement Pallavicini.

— Donne-moi ta main alors, que je la baise; elle a touché sa main.

— Artiste, tu es fou.

— Je suis au désespoir.

— Le temps te guérira.

— Jamais.

— Il m'a bien guéri, moi! j'ai perdu bien plus qu'une femme; j'ai perdu deux palais...

— Oh! je donnerais toute la strada Balbi pour un baiser de cet ange!

— Si la strada Balbi t'appartenait, avant de la donner, tu ferais tes réflexions.

— Je donnerais ma vie.

— C'est plus aisé. Mais voyons, que veux-tu faire? cette femme est mariée...

— Pas encore.

— Comment, pas encore? Tu es fou... J'ai signé son contrat de mariage.

— Pas encore, te dis-je!

— Ah! j'entends!.. Eh bien! voilà dix heures qui sonnent à Saint-Charles; dans deux heures elle sera mariée...

— Ah! oui! malédiction à ce comte stupide! Eh! que fait-il, lui?

— Lui! il fait le mari; il suit sa femme dans tous les quadrilles; il la dévore des yeux; il lui dit des mots à l'oreille, il regarde sa montre à chaque minute; il a fait avancer d'une demi-heure la pen-

dule du grand salon du bal ; il est heureux, il est fou.

— Et la femme ?

— La femme danse ; elle est ravie de danser ; elle sort du couvent..... son bal de noces est son premier bal ; elle danserait toute la nuit et tout le lendemain...

— Paraît-elle avoir de l'amour pour son ?..

— Elle danse, te dis-je : quand une jeune femme danse, elle ne pense qu'à elle, à sa toilette et à son danseur.

— Folle !.. Et c'est pour ces êtres-là que nous nous consumons, que nous incendions nos poitrines, que nous perdons nos âmes, que nous brisons nos corps !.. Et puis elles viennent nous dire qu'elles aiment mieux que nous !.. Atroce dérision !.. Leur amour d'amante n'est que de l'amour-propre ; leur amour d'épouse, qu'une conspiration de toilette, leur amour de mère, qu'un instinct commun de la nature... Oh ! je déraisonne ; ma tête me brûle ; soutiens-moi, ou je me brise le front sur ce pavé.

— Mon pauvre ami !

— Oh ! j'ai là clouée au front une idée intolérable ! une idée qui est un tison ; une idée que je ne puis éteindre !.. Dans deux heures !.. Malédiction !

— Écoute, parlons d'autre chose... As-tu vu la marine d'Arazzi qu'on vient de recevoir à la villa Scoglietto ?..

— Non... Arazzi fait des marines ?.. Dans deux heures ! un homme...

— Il n'excelle pas dans les marines...

— Il n'excelle dans rien...

— Ah ! voilà de l'injustice d'artiste ! Sa *Bataille du palais Doria* est un chef-d'œuvre.

— Son coloris est faux... Entends-tu ? entends-tu ? la musique ne joue plus ; le bal est fini... Viens, rentrons à la strada Balbi...

— C'est un intermède!.. on ne peut pas toujours danser; en ce moment on se repose, on dansera jusqu'au jour...

— Oui, les autres, mais elle?..

— Elle... elle aussi, peut-être... Comment trouves-tu les fresques de notre *Perino di Vaga?*.. Aimes-tu ce talent?..

— Non... c'est commun, c'est grossier d'exécution... Eh bien! la musique ne reprend pas... C'est fini! c'est fini!..

— Cela va recommencer... Je veux te faire un cadeau... le dernier tableau qui me reste... c'est une Vierge de Giordano...

— Viens, allons au palais Durazzo.

— Que dis-tu de Giordano?

— Un barbouilleur... un peintre de galères... Garde ton tableau... Mon Dieu! quelle horrible journée!.. L'église, l'encens, les fleurs! l'*Ave maris stella*, la mer, la prière, les folies, le bal, l'amour, l'amour inexorable! C'est un jour chauffé avec les flammes de l'enfer pour moi; pour les autres, embaumé par les roses du paradis... Allons chez Durazzo... Viens.

Il n'y avait aucun moyen de résister à cette fougue de l'impétueux artiste. D'ailleurs, en ce moment, l'abandonner eût été un crime. L'amitié que lui portait le comte Pallavicini était profonde et capable des plus grands sacrifices. Le comte se laissa entraîner vers le palais Durazzo.

III.

Ils remontèrent la petite rue escarpée de San-Ciro, et ils s'assirent sur un bloc de marbre qu'on travaillait

pour le palais Serra. La musique du bal retentissait de nouveau; mais il y avait sur les terrasses moins de bruit, moins de foule, moins de joie.

— C'est l'agonie du bal, dit Van-Dick d'une voix sourde; c'est la mienne aussi...

Il se leva vivement.

— Tiens, regarde là... regarde ces quatre croisées que l'on ferme... Sais-tu quelle est cette chambre?.. Je le sais, moi! C'est la chambre du maître!.. la chambre nuptiale!.. Comte Pallavicini, êtes-vous mon ami?

— Ton amitié, c'est tout ce qui me reste de ma fortune; j'y tiens.

— Eh bien! écoute : la nuit court, l'heure brûle; le sang gonfle mon cœur; je vais mourir, si tu ne m'assistes.

— Parle, que faut-il faire?

— Monte au palais Durazzo, demande à parler au comte en secret, qu'il soit au salon ou dans sa chambre, debout ou levé. Tu lui diras que l'ennemi de son père, le marquis de Gippino, l'attend au puits de la vallée du Lerbino avec son épée et son poignard; que Gippino se rend en toute hâte à Florence, et ne s'arrête qu'un instant sous les remparts de Gênes pour ce duel à mort; qu'un refus sera une infamie pour lui; un retard, une lâcheté. Va, va! les lumières s'éteignent, les femmes accompagnent la comtesse au lit nuptial; point de réponse, va.

— J'y vais, dit froidement Pallavicini en serrant les mains de son ami.

Un instant après il remontait les degrés du palais Durazzo et se mêlait à la foule des conviés, cherchant à attirer sur lui les regards de l'époux du jour.

Le comte Brignole recevait les adieux de quelques jeunes seigneurs, ses intimes, lorsqu'il vit entrer mystérieusement Pallavicini, qui lui fit un signe du

doigt. Ils se retirèrent à l'écart dans un de ces pavillons qui dominent la rue.

Pallavicini prit un air grave, et, d'une voix émue, dit au comte :

— Je vous demande pardon de vous déranger en ce moment. Mais l'affaire est pressante. Connaissez-vous le marquis Gippino ?

— Je ne le connais pas, dit le comte ; mais je sais qu'une haine mortelle a régné de tout temps entre mon père et lui.

— Son fils vous attend au puits de la vallée du Lerbino ; il m'a pris pour son second ; avant que vos amis ne s'éloignent tous, choisissez le vôtre.

Le comte Brignole demeura muet.

— Comte Brignole, ajouta Pallavicini, ma parole est-elle assez claire ?

— Je ne refuse pas satisfaction à un Gippino ; je la lui donnerai demain.

— Demain votre ennemi, qui n'est pas *libre de son* temps, sera sur la route de Florence, et il publiera partout votre déshonneur.

— Voilà un singulier moment pour un cartel ! Ils choisissent heureusement les Gippino ! Eh bien ! soit, je lui demande une heure...

Et il se dirigeait vers sa chambre ; la camériste de la comtesse venait d'en sortir, le sourire aux lèvres.

— Une heure ! dit Pallavicini en l'arrêtant ; je n'ai pas le pouvoir de vous donner une minute de répit ; nous avons déjà même perdu beaucoup de temps...

— Mais c'est une affaire grave, comte Pallavicini ; au moins le temps d'embrasser ma femme...

— Rien ; le temps de prendre vos armes, voilà tout ; chaque minute qui s'écoule ôte un grain d'or à votre blason.

— Que faire ? que faire ? murmura le comte Brignole entre ses dents.

— Me suivre, répondit Pallavicini.

— Voilà une tyrannie inconcevable! Je reconnais bien là les Gippino, tels que mon père me les a dépeints cent fois. Voici mon épée : allons!

Il se retourna vers le groupe d'amis qu'il venait de quitter et dit :

— San-Gallo, si vous pouvez me donner un instant, je vous prie de m'accompagner jusqu'à l'église de la Consolation.

— Vous allez faire votre prière bien loin avant de vous coucher, comte Brignole, dit San-Gallo en riant.

— C'est ainsi, répliqua froidement le comte; voulez-vous m'accompagner?

Les trois acteurs de cette scène descendirent à la rue et marchèrent silencieusement jusqu'à la poterne; là, ils trouvèrent un homme enveloppé d'un manteau qui paraissait les attendre.

— C'est notre champion, sans doute, dit le comte Brignole.

— C'est lui, répondit Pallavicini.

— Vous connaissiez donc Gippino?

— Nullement, il m'a rencontré dans la strada Balbi; il m'a demandé si j'étais noble; sur ma réponse, il m'a expliqué son affaire; j'ai accepté.

— Vous avez bien fait; au moins, avec vous, nous n'aurons pas à craindre de guet-apens. Nous sommes entre amis et connaissances.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Merci.

On entra dans la campagne; Van-Dick marchait le premier, en avant d'une vingtaine de pas; il s'arrêta dans un petit bois de tamarins, dont les sombres rameaux augmentaient encore l'obscurité de la nuit.

— C'est donc ici, comte Gippino, que vous voulez inaugurer votre champ-clos avec ceux de ma noble maison?

Van-Dick, jetant à terre son manteau, mit l'épée à la main et ne répondit pas.

— Je vous préviens, continua Brignole, que je vais me défendre vigoureusement, car je ne veux pas faire une veuve la première nuit de mes noces.

Van-Dick bondit sur le terrain et se mit en garde. Ces paroles l'avaient mordu au cœur comme le dard acéré de la vipère. Il lui tardait d'en finir avec cet homme qui l'insultait avec son bonheur insolent jusque sur le terrain du combat. Les deux adversaires croisèrent aussitôt le fer. Le combat ne fut pas long; Van-Dick reçut un violent coup d'épée dans le bras droit; faible de constitution, et déjà prédisposé aux atteintes de la phthisie qui le consuma jeune encore, épuisé d'ailleurs par toutes les angoisses de ce terrible jour, il tomba de faiblesse sur le gazon.

— Je vais vous envoyer un chirurgien, dit froidement le comte Brignole.

Et il partit avec San-Gallo.

Pallavicini, resté seul, prodiguait ses soins au malheureux artiste blessé.

— Mon ami, lui dit Van-Dick, j'ai assez d'argent pour racheter ton palais et ta villa; je te le donne. Cours après cet homme, et bats-toi avec lui; tu seras plus heureux que moi, tu le tueras.

— Ton sang coule, il faut que j'arrête ton sang: calme-toi! la fièvre te brûle!..

— Laisse-le couler, mon sang; laisse-moi mourir... Sais-tu bien qu'il va rentrer en triomphe dans son palais; que des pleurs de joie, que des caresses de feu l'attendent là-bas; que le paradis va s'ouvrir pour lui, l'enfer pour moi? Va, te dis-je, atteins cet homme avant qu'il soit aux remparts!

— Calme-toi, calme-toi! te dis-je: demain, foi de comte Pallavicini, nous recommencerons. Laisse-moi te panser.

— Ah! tu as peur!

— Allons! voilà qu'il m'insulte maintenant! Arrête, ne bouge pas!

— Eh bien! je vais courir après lui, moi... laisse... laisse... Que m'importe la vie, s'il rentre à son palais... je vais... Malédiction!

Il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, le jour commençait à poindre sur la crête des Apennins.

— Quel horrible songe! s'écria-t-il.

Ce furent ses premiers mots.

Il promena dans la campagne des regards effarés, et baisa les mains de Pallavicini en les arrosant de larmes; puis, désignant du doigt le gazon ensanglanté, il sourit avec amertume, et leva les yeux au ciel avec une expression que les grandes âmes seules peuvent donner à leur visage dans les heures de désespoir consommé.

— Te sens-tu assez fort pour rentrer en ville? dit Pallavicini, qui continuait à le veiller avec une délicatesse touchante.

— Oui... mais que faire en ville maintenant?.. Tout est perdu... regarde comme le soleil se lève riant! comme la nature est joyeuse! J'ai entendu chanter l'alouette ce matin dans un rêve... Dieu nous fait toujours de ces ironies-là... Que lui importe mon malheur, à la nature?.. Si elle prenait son crêpe noir à chaque être qui souffre, ce serait un deuil éternel... C'est bien! habille-toi d'azur et d'or, beau ciel d'Italie, cela réjouit la misère de tes enfants.

— Je crois que nous pourrions rentrer, observa tranquillement Pallavicini.

— Oh! toi, tu es de marbre, comme la villa que tu as fait bâtir... As-tu aimé quelquefois?

— Cent fois, mais de ta force, jamais.

— As-tu aimé des femmes qui t'ont montré de l'a-

mour, dans un jour de coquetterie, et se sont mariées avec d'autres ?

— Certainement.

— Eh bien ! qu'as-tu fait alors ?

— Je me suis consolé.

— Tiens, c'est singulier; ta parole me calme. Donne-moi ta main que je la serre, c'est la main d'un ami, tu me fais du bien.

— Vive Dieu ! te voilà en convalescence ! Prends mon bras, et gagnons la ville en nous promenant, comme si nous étions sortis ce matin avant l'aube. Écoute : la comtesse Bri...

— Oh ! ne prononce pas son nom !

— Soit, la comtesse est belle, belle à ravir, c'est vrai ; elle a un teint rose transparent, des yeux lumineux et azurés comme le golfe de Gênes, des lèvres de corail, des dents de perles, un cou d'ivoire, des épaules sculptées avec amour, une taille, oh ! une taille ! Je ne connais qu'une femme qui ait une taille *comme celle-là* : c'est la Vénus de ton ami Titien de Venise. Quant à son esprit, à ses qualites du cœur et de l'âme, tu ne m'en as jamais parlé ; je vois que tu t'en soucies fort peu... Ainsi, donne-moi vingt-quatre heures, je te donne une autre comtesse Brignole.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi ! impossible !

— Impossible ! je veux te donner mieux que la comtesse Brignole... Moi, j'ai perdu mon palais ; qu'on m'en donne un plus beau, et je me console tout de suite, foi de grand seigneur !.. Bon !.. tu souris, nous allons mieux. Laisse de côté ces alouettes qui chantent, et la nature qui se moque de toi, parle raison. Mon ami, toutes les comtesses d'Italie ne valent pas le sang qui vient de sortir de tes veines d'artiste... Une femme se retrouve, un artiste comme toi, jamais !

— Mais voyons, trêve d'éloges : de quelle autre femme veux-tu parler ?

— Bénie soit *Notre-Dame du Remède*, qui demeure dans la rue où nous allons entrer! nous sommes guéri! Ah! tu t'intéresses déjà à une autre femme!..

— C'est curiosité pure...

— J'entends... Eh! mon Dieu! l'amour d'un artiste, n'est, je crois, qu'une curiosité délirante. Si la Vénus de la villa Adriani était enfouie à mille pieds sous terre, tu te ferais fossoyeur au grand soleil pour l'exhumer, la voir et l'embrasser le premier...

— C'est vrai.

— Vous êtes des hommes maîtrisés par vos sens; aussi votre insouciance est passée en proverbe; vous vous faites un musée de maîtresses, comme un cabinet de tableaux; c'est votre métier, vous étudiez la nature; vous ne voyez qu'un beau modèle là où un autre homme verrait l'objet idéal et rêvé d'une platonique et immortelle passion. Eh bien! je veux te donner un modèle qui ferait se draper de jalousie la Vénus Aphrodite dans son bain.

— Son nom?

— Tu le sauras demain; j'ai promis. Aujourd'hui guéris ta fièvre, et dors.

En causant ainsi, les deux amis étaient arrivés à la porte de leur maison, sur la place de l'Annonciade, par des rues détournées. La ville était encore plongée dans le sommeil. Un chirurgien fut appelé; il trouva la blessure fort légère, malgré la grande abondance de sang répandu. Il ne conseilla pour régime que vingt-quatre heures de repos.

IV.

Grâce au comte Pallavicini, qui s'était constitué le gardien et le médecin moral de son ami, cette ordon-

nance fut suivie dans sa rigoureuse simplicité. Aussi, après vingt-quatre heures, la fièvre avait complétement disparu et l'artiste se trouvait en état de se lever.

Le lendemain, à midi, un domestique, à la livrée de Brignole, porteur d'une missive, entrait dans l'appartement de Van-Dick. Pallavicini habillait l'artiste, qui était encore faible et bien pâle. Le comte Brignole priait Van-Dick de se rendre à son palais.

— Voilà un étrange incident, dit le peintre; que me veut le comte?.. il ne me connaît pas; il ne m'a jamais vu.

— Il faut aller voir cependant, dit Pallavicini. Veux-tu que je t'accompagne?

— Certainement, je n'irai pas seul... c'est quelque piége infernal. Le comte s'est douté de quelque chose... Oh! vite, vite, au palais Durazzo.

— C'est bien fâcheux; je crains une rechute pour toi, tu vas la revoir, et...

— Elle, la revoir? Jamais! jamais! Je verrai le comte; je n'ai besoin de voir que le comte... Oh! la revoir! Et pourquoi? J'expirerais devant elle de honte, de jalousie, de désespoir... Viens...

— Tu n'es pas assez calme pour brusquer ainsi cette visite... Le comte n'est pas si pressé, sans doute. Nous devrions attendre demain ou ce soir...

— Pas une minute de plus...

— Hélas! nous voilà retombé.

— Oh! tu ne me connais pas! C'est fini, te dis-je; cette femme n'est plus pour moi qu'un souvenir, un rêve pénible... Allons à Durazzo.

— Allons!

Van-Dick s'était habillé magnifiquement; mais l'éclat de son costume ne pouvait dissimuler sur sa figure sa souffrance et son agitation; il était horriblement pâle et sa démarche, qu'il s'efforçait de rendre hardie, était chancelante comme celle d'un conva-

lescent. Il avait enfoncé la main de son bras blessé dans un crevé du pourpoint, comme par contenance; il s'appuyait de l'autre sur la rampe de marbre de l'escalier du palais. Pallavicini le suivait en soupirant.

Il fut introduit dans la galerie où le comte ne se fit pas attendre.

— Seigneur Van-Dick, dit-il en courant vers lui, veuillez bien excuser mon indiscrétion : j'ai appris que vous étiez de retour dans notre ville; je n'avais pas eu l'honneur de vous y connaître à votre premier séjour : aussi me suis-je empressé de vous offrir cette fois mon amitié et mon palais. Durazzo est l'hôtellerie des grands artistes, n'est-ce pas, comte Pallavicini?

Van-Dick s'inclina et ne répondit rien : il était bouleversé de cet accueil.

Son ami imita son silence. Une légère inclination de tête fut toute sa réponse à la parole du comte Brignole.

— Je vous prie de prendre un fauteuil, messieurs, continua le maître du palais, j'ai à vous parler d'une petite affaire, à vous, seigneur Van-Dick. Je me suis marié avant-hier : sans fatuité, je puis dire, que c'est un mariage d'inclination; je veux que notre intimité se forme sous des auspices dignes de votre talent et de ma fortune; je veux que vous fassiez le portrait de ma femme. Quand même je couvrirais votre toile de sequins, je serais toujours votre obligé.

Van-Dick s'inclina de nouveau. Ce silence fut interprété comme timidité d'artiste en face d'un grand seigneur.

— Quel jour le modèle pourra-t-il se mettre à votre disposition?

— Aujourd'hui. Je suis prêt, répondit Van-Dick d'une voix éteinte.

— Vous êtes charmant, seigneur artiste; vous allez au-devant de mes vœux. Vous trouverez dans mon atelier des toiles toujours prêtes; je veux un portrait

en pied, comme celui de la marquise de Velletri, que vous avez peint et qui est un chef-d'œuvre, comme tout ce que vous faites...

Van-Dick laissait parler le comte Brignole sans lui répondre. Celui-ci, croyant en avoir assez dit sans doute pour flatter l'amour-propre de l'artiste, se tourna vers son ami :

— Ah! dites-moi, comte Pallavicini, comment avez-vous laissé notre champion du Lerbino? Donnez-moi de ses nouvelles.

— Il est parti ce matin pour Florence.

— C'est un spadassin payé par les Gippino; j'ai su cela. Mes ennemis ont voulu me faire assassiner le jour de mes noces; c'était bien imaginé. Messeigneurs, soyez assez bons pour m'attendre ici un *momentino;* je vais vous amener ma femme.

Et il rentra dans ses appartements.

Van-Dick et Pallavicini se regardèrent quelque temps sans parler.

— Un bon conseil, Van-Dick, un conseil d'ami dévoué; le veux-tu?

— Oui.

— Pars.

— Impossible! Que dirait le comte?

— Que t'importe?

— Il me croira fou.

— Dans un quart d'heure, si tu restes, tu le seras tout à fait. Préviens le coup.

— Je m'abandonne à mon destin.

— Mais songe que tu es blessé, que ta main ne peut manier le pinceau.

— Je peindrai de la main gauche.

— Tu es pâle, tu souffres, tu es faible et agonisant; tu vas périr à l'œuvre.

— Tant mieux.

La porte s'ouvrit, et la comtesse entra.

On aurait dit qu'elle illuminait la galerie des rayons de son éblouissante beauté. Pallavicini lui-même réprima une exclamation de surprise qui lui était arrachée, car il ne l'avait jamais vue si belle. Elle portait une robe de soie noire brochée : ses épaules et ses bras étaient à découvert, et l'étoffe faisait merveilleusement ressortir leur blancheur lumineuse. Elle salua d'un sourire céleste les deux étrangers; et, s'adressant à Van-Dick, elle lui dit avec une grâce incomparable :

— Maître, quand il vous plaira, je suis à vos ordres; c'est bien de l'honneur pour moi de poser devant un artiste tel que vous.

— Passons à l'atelier, dit le comte Brignole; le seigneur Van-Dick choisira à sa guise ses palettes, ses toiles et ses pinceaux.

V

Les quatre acteurs de cette scène entrèrent alors dans l'atelier de peinture, qui était contigu à la galerie. Comme l'avait dit le comte, tout s'y trouvait préparé d'avance et l'artiste n'avait qu'à choisir.

— Maintenant, poursuivit le comte, vous êtes entièrement chez vous; et c'est à nous de vous demander si vous nous permettez, maître, de rester?

Van-Dick n'appartenait plus à la terre, il ne répondit pas; mais Pallavicini, prenant en pitié l'amour de son ami, dit avec le plus grand sang-froid au comte :

— Je connais Van-Dick : c'est un de mes vieux amis; il faut le mettre à l'aise : il n'aime pas peindre devant témoins; sortons.

Et il donna l'exemple. Le comte le suivit.

La comtesse et Van-Dick restèrent alors seuls dans l'atelier déserté.

— Je ne connais rien de beau comme votre portrait de la marquise de Velletri, dit la comtesse d'un ton familier, comme pour engager lestement la conversation.

— Je ferai tous mes efforts pour mériter encore aujourd'hui votre approbation, répondit timidement le peintre.

— Elle vous est acquise d'avance, maître. Je ne la connais pas, la marquise de Velletri ; est-elle bien?

— Je ne l'ai jamais vue, madame...

— Comment! sans l'avoir vue, vous avez fait son portrait!

— Ah! la marquise de Velletri... Excusez-moi, madame; je suis tout à ma palette, à mes couleurs... Elle est assez bien, je crois.

— Il paraît que vous oubliez facilement vos modèles... Oh! vous allez me peindre assise! je n'aime pas cette pose; je veux être debout, riante, et une fleur à la main. Cette robe vous plaît-elle?

— Non, madame.

— Ah! Et qu'a-t-elle de mal? vous la trouvez trop sombre peut-être?

— J'aime mieux celle que vous portiez l'an dernier, à la fête du palais Doria.

— Vous étiez au palais Doria le jour des Rogations? Ah! je ne vous ai pas vu.

— J'ai eu l'honneur de danser avec vous, de vous parler... Il paraît que vous oubliez aussi facilement vos danseurs que moi mes modèles...

— C'est charmant ce que vous dites là, maître! j'ai eu tant de danseurs, moi!

— Et moi tant de modèles!

— Vous êtes piqué, seigneur Van-Dick; excusez une plaisanterie... Mais si nous causons toujours ainsi, mon portrait n'avancera pas.

— Votre portrait est fini, madame.

— Fini ! Il n'y a rien sur la toile ! vous n'avez pas donné un seul coup de pinceau !

— Oui, madame, fini depuis un an. Nous pouvons sortir.

Van-Dick se leva, salua la comtesse et marcha d'un pas ferme vers la porte.

— Sérieusement, vous sortez ainsi ? dit la comtesse. Vous partez ?

— Je sors, et vous me permettrez d'emporter la clé de l'atelier ; je n'ai pas besoin qu'on me dérange et je veux rentrer ce soir pour mettre la dernière main à votre portrait.

— Faudra-t-il que je pose ?

— C'est inutile, le portrait est fait.

— Je n'y comprends plus rien. Quand me donnerez-vous le mot de cette énigme ?

— Demain.

— Dois-je en parler à mon mari ?

— Comme vous voudrez.

— Je n'en dirai rien.

— Ce sera mieux.

Van-Dick ferma la porte de l'atelier à double tour et alla rejoindre, sur la terrasse, le comte et Pallavicini.

— Voilà une première séance bien courte et qui ne fatigue pas ! dit Brignole.

— Je viendrai ce soir faire la dernière, répondit le peintre d'une voix calme.

— C'est vraiment d'une merveilleuse facilité ! il n'y a que vous, maître, pour travailler ainsi.

Van-Dick et Pallavicini sortirent du palais ; et quand ils eurent dépassé l'église Saint-Charles, Pallavicini interrogea brusquement son ami.

— Voyons, comment te trouves-tu ?

— Guéri.

— Complétement ?

— Il ne me manque plus que le remède dont tu m'as parlé. Maintenant il sera efficace.

— Tu l'auras!

— Une folle échappée du couvent! une étourdie qui vous tue à chaque mot! deux jours de mariage et les allures d'une coquette de quarante ans!

— Bien, bien! je suis content de toi, mais il faut persister dans cette conversion...

— Oh! sois tranquille... Comment nommes-tu cette personne dont tu m'as tant parlé?

— Ce soir, nous la verrons, je te le promets... Tout est préparé. On t'attend.

— A ce soir, donc! attends-moi devant Saint-Charles à sept heures; j'ai une affaire à terminer.

Van-Dick courut chez lui et détacha du mur de son alcôve un tableau sans cadre et voilé : c'était le portrait en pied de la comtesse Brignole qu'il avait peint de souvenir, magnifique chef-d'œuvre, exécuté dans le délire d'une ardente passion; seulement on s'apercevait que la main si ferme de l'artiste avait tremblé sur le sein de l'adorable femme et que l'émotion de l'amant avait trahi la vigueur ordinaire de son pinceau.

Van-Dick s'enveloppa de cette toile comme d'un vêtement, jeta son manteau par-dessus, et retourna au palais Durazzo. Il traversa hardiment la galerie sans se faire annoncer, ouvrit l'atelier, et plaça dans un cadre le portrait de la comtesse; puis, appelant un domestique, il lui dit :

— Annoncez à M. le comte que le portrait de sa femme est terminé.

Et il sortit.

Quelques jours après, il épousait la fille de lord Rutwen, comte de Gorée; mariage qu'il improvisa, grâce aux actives et intelligentes négociations de Pallavicini. Mais le pauvre artiste avait été blessé au

cœur : il mourut de phthisie à l'âge de quarante ans. Les femmes ont tué beaucoup d'artistes et les artistes n'ont jamais tué de femmes.

Telle est l'histoire qui m'a été contée un jour au palais Durazzo, à Gênes, devant le portrait de la comtesse Brignole, peint par Van-Dick.

LA POPULARITÉ

Dans les arts, l'œuvre la plus parfaite doit être celle que tout le monde connaît, l'œuvre universelle, l'œuvre répétée par toutes les bouches, retenue par toutes les mémoires, aimée par les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes, les enfants et les vieillards.

Quelles œuvres placerons-nous dans cette catégorie de popularité universelle?

Les Adieux d'Hector à Andromaque, ou Priam demandant le corps d'Hector au fils de Thétis? Non.

Autrefois, dans les fêtes de Pan, ces deux chants étaient dits par des rhapsodes; mais aujourd'hui, les Grecs d'Othon les ont oubliés. A l'exception de quelques érudits, non savants, personne ne connaît ces chants divins.

Nisus et Euryale, les Amours de Didon, les Géorgiques, les Bucoliques, c'est-à-dire tout ce que le cœur, l'esprit, le sentiment, la langue ont créé de

plus beau, de plus noble, de plus suave, de plus émouvant, de plus mélodieux, ne peuvent aussi être rangés dans cette catégorie. On apprend au collége à les oublier. Les grands prix du concours général n'en savent même pas un vers au bout de cinq ans. A l'Académie française, sauf deux ou trois membres, égarés par étourderie sous un dôme plat, tous les autres ne citeraient pas un distique virgilien, et s'ils le citaient ils le comprendraient peu.

Moïse, David et Salomon, ces trois pères éternels de la grande poésie biblique, ont-ils pris beaucoup de place dans la mémoire des hommes? Beaucoup de gens savent-ils par cœur quelques passages traduits de ces trois sublimes poètes? De son temps, La Fontaine demandait à tout le monde s'il avait lu Baruch, et tout le monde lui répondait : Non. Cette ignorance a progressé depuis.

Prométhée, l'Orestie, Antigone, Alceste, ces quatre prodigieuses créations grecques, qui résument tous les grands sentiments de l'âme humaine et de l'humanité éternelle, courent-elles les rues comme l'esprit qui ne les court pas? Je n'ose me prononcer. Quelqu'un est-il plus hardi que moi?

Dans la poésie moderne, beaucoup de contemporains savent par cœur des centaines de vers de Victor Hugo et de Lamartine; mais ces deux grands poètes sont-ils populaires dans le sens le plus étendu du mot? Douze millions de Français au moins, tous jouissant de leurs droits civils, ne citeraient pas deux vers des *Voix intérieures*, des *Feuilles d'automne*, des *Harmonies* et des *Méditations*.

Dans le domaine de la musique, à l'exception des habitués du Conservatoire et de quelques centaines de musiciens, personne ne chanterait quatre mesures de la symphonie *héroïque*, de la symphonie en *ut mineur* et de la *pastorale*. Personne ne fredonnerait

dix notes de l'*Adelaida*. Sans la glorieuse résurrection du *Moïse* de Rossini, éternel honneur de l'intelligent directeur de l'Opéra, toute notre génération ne connaîtrait pas cette merveille biblique ensevelie en 1828 dans les catacombes de la rue Lepelletier par les fossoyeurs du contre-point.

Zampa d'Hérold est-il bien connu? Avez-vous entendu beaucoup chanter : *Toi, dont la grâce séduisante?* ou *Pourquoi pleurer?* ces deux admirables expansions de mélancolie amoureuse et de sentiment passionné? La rue est vierge de toutes les mélodies d'Hérold.

Grâce à Duprez, une faible partie de la garde nationale a un peu connu *Guillaume Tell*. Vingt Parisiens connaissent *la Gazza, le Siége de Corinthe* et *Semiramide*.

Eh bien! un beau matin, il y a très-longtemps, il y a deux siècles au moins, un monsieur inconnu se lève et dit :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

La femme de ce monsieur écoute, et dit : « Cela n'a pas l'ombre du sens commun. Tu fais rimer *lune* et *plume;* tu demandes qu'on ouvre une porte pour emprunter une plume, pour écrire un mot, et pour l'amour de Dieu; où diable, mon ami, as-tu pris toutes ces niaiseries? Garde-toi bien de les chanter en public, on te croirait fou. Il y en a dans Charenton qui tiennent des discours plus sensés. »

Le monsieur inconnu n'écouta pas sa femme; il

chanta cette stupidité en public; elle fit fortune, tout le monde la répéta en chœur, ce fut une épidémie d'enthousiasme. On la traduisit en toutes les langues; les pères et mères l'enseignèrent à leurs enfants au berceau; elle traversa les siècles, et l'Antechrist la chantera au dernier quartier de la dernière lune du jugement dernier.

Un autre monsieur, enhardi par ce succès universel, se met à improviser cette chose inqualifiable :

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton ton ton mirontaine,
Etc. etc.

Sa femme croit que le compositeur poète a perdu la raison, et les voisins accourent; le monsieur leur chante *Malbrough* : on crie au miracle, on couronne l'auteur, on chante *Mironton*, on s'en transmet des copies, les mères bercent leurs enfants avec cette mélodie enchanteresse... *Mon ami Pierrot* a une sœur. La mémoire de l'univers s'ouvre et recueille soigneusement ces deux bijoux. En voilà deux qui passeront à l'Antechrist.

Un troisième monsieur inconnu chante en se levant :

Le bon roi Dagobert
Mettait, etc.

Oh! pour le coup, une troisième femme sensée se jette aux genoux de l'auteur, et le supplie de brûler ces huit couplets qui lui paraissent le chef-d'œuvre de la stupidité humaine. On ne brûle rien par amour-propre d'auteur; on connaît son public. Il y aura trois chansons éternelles dans le répertoire de l'Antechrist.

Allons, poètes et musiciens de génie, faites des chefs-d'œuvre, jamais vous n'atteindrez la cinq cent

millionnième partie du succès de *Mon ami Pierrot*, de *Malbrough* et du roi *Dagobert !*... Prenez la peine d'être Homère, Eschyle, Virgile, Sophocle ou Rossini, après cela!

FIN

TABLE

Pages

NOTICE SUR MÉRY 1

LE BONNET VERT

I. L'Arrivée. 39
II. Le Bagne flottant. 42
III. Consolation d'artiste. 45
IV. Folies. 48
V. Le Massacre 51
VI. L'Exécution. 52
VII. L'Hôpital 54
VIII. Le Monde vu du bagne. 57
IX. Un Visiteur. 63
X. Une Destinée. 67
XI. Le Vieux Caron. 74
XII. Incident. 77
XIII. Evenos 78
XIV. Dernier coup. 82
XV. La Vierge d'août. 85
XVI. L'Amour de la liberté. 89
XVII. Nuit d'insomnie. 95
XVIII. Le Travail. 100
XIX. La Veillée. 102
XX. Robinson. 102
XXI. Le Suicide 130

Pages
XXII. Pressentiments 135
XXIII. Calme 138
XXIV. Lettre annexée au manuscrit. 140
XXV. Rêveries 143
XXVI. Hésitation. 144
XXVII. Billet. 146
XXVIII. Résolution. 147
XXIX. Délire. 150
Notes et Éclaircissements. 154

L'AME TRANSMISE

I. Un jour de noces. 181
II. Transition. 193
III. A Rome. 207
IV. Salvator Rosa. 222
V. La Chartreuse Saint-Martin. 227
VI. Le Tombeau. 242
VAN DICK AU PALAIS BRIGNOLA. 251
LA POPULARITÉ 277

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny.

126 b. 25

(23)

Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

J. MÉRY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE BONNET VERT

L'AME TRANSMISE

VAN-DYCK AU PALAIS BRIGNOLA

LA POPULARITÉ

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Provisoirement : 2 fr.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ALEXANDRE DUMAS FILS *de l'Ac. fr.*

ANTONINE	1
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1
LA BOITE D'ARGENT	1
LA DAME AUX CAMÉLIAS	1
LA DAME AUX PERLES	1
DIANE DE LYS	1
LE DOCTEUR SERVANS	1
LE RÉGENT MUSTEL	1
LE ROMAN D'UNE FEMME	1
SOPHIE PRINTEMS	1
TRISTAN LE ROUX	1
TROIS HOMMES FORTS	1
LA VIE A VINGT ANS	1

PAUL FEVAL

ALIXIA PAULI	1
LE FILS DU DIABLE	4
LA MAISON DE PILATE	2
LE ROI DES GUEUX	2

PAUL FOUCHER

LA VIE DE PLAISIR	1

ALPHONSE KARR

AGATHE ET CÉCILE	1
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1
CLOTILDE	1
CLOVIS GOSSELIN	1
CONTES ET NOUVELLES	1
ENCORE LES FEMMES	1
FA-DIÈZE	1
LA FAMILLE ALLAIN	1
LES FEMMES	1
FEU BRESSIER	1
LES FLEURS	1
GENEVIÈVE	1
LES GUÊPES	6
UNE HEURE TROP TARD	1
HISTOIRE DE ROSE ET JEAN BUCHEMIN	1
HORTENSE	1
MENUS PROPOS	1
MIDI A QUATORZE HEURES	1
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1
PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1
RAOUL	1
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1
SOUS LES ORANGERS	1

H. DE LATOUCHE

	vol.
ADRIENNE	1
AYMAR	1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI	1
FRAGOLETTA	1
FRANCE ET MARIE	1
GRANGENEUVE	1
LÉO	1
UN MIRAGE	1
OLIVIER BRUSSON	1
LE PETIT PIERRE	1
LA VALLÉE AUX LOUPS	1

GEORGE SAND

ADRIANI	1
LES AMOURS DE L'AGE D'OR	1
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ	2
LE CHATEAU DES DÉSERTS	1
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE	2
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT	2
CONSUELO	3
LES DAMES VERTES	1
LA DANIELLA	2
LE DIABLE AUX CHAMPS	1
LA FILLEULE	1
FLAVIE	1
L'HOMME DE NEIGE	3
HORACE	1
ISIDORA	1
JEANNE	1
LÉGENDES RUSTIQUES	1
LELIA — Métella — Melchior — Cora	2
LUCREZIA FLORIANI — Lavinia	1
LE MEUNIER D'ANGIBAULT	1
NARCISSE	1
PAULINE	1
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE	2
LE PICCININO	2
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE	1
LE SECRÉTAIRE INTIME	1
SIMON	1
TEVERINO — Léone Léoni	1

JULES SANDEAU *de l'Acad. franç.*

CATHERINE	1
LE CHATEAU DE MONTSABREY	1
LE JOUR SANS LENDEMAIN	1
MADEMOISELLE DE KERGUARE	1
SACS ET PARCHEMINS	1

VICTORIEN SARDOU

LA PERLE NOIRE	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en *fera la demande par lettre affranchie.*

8. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 101